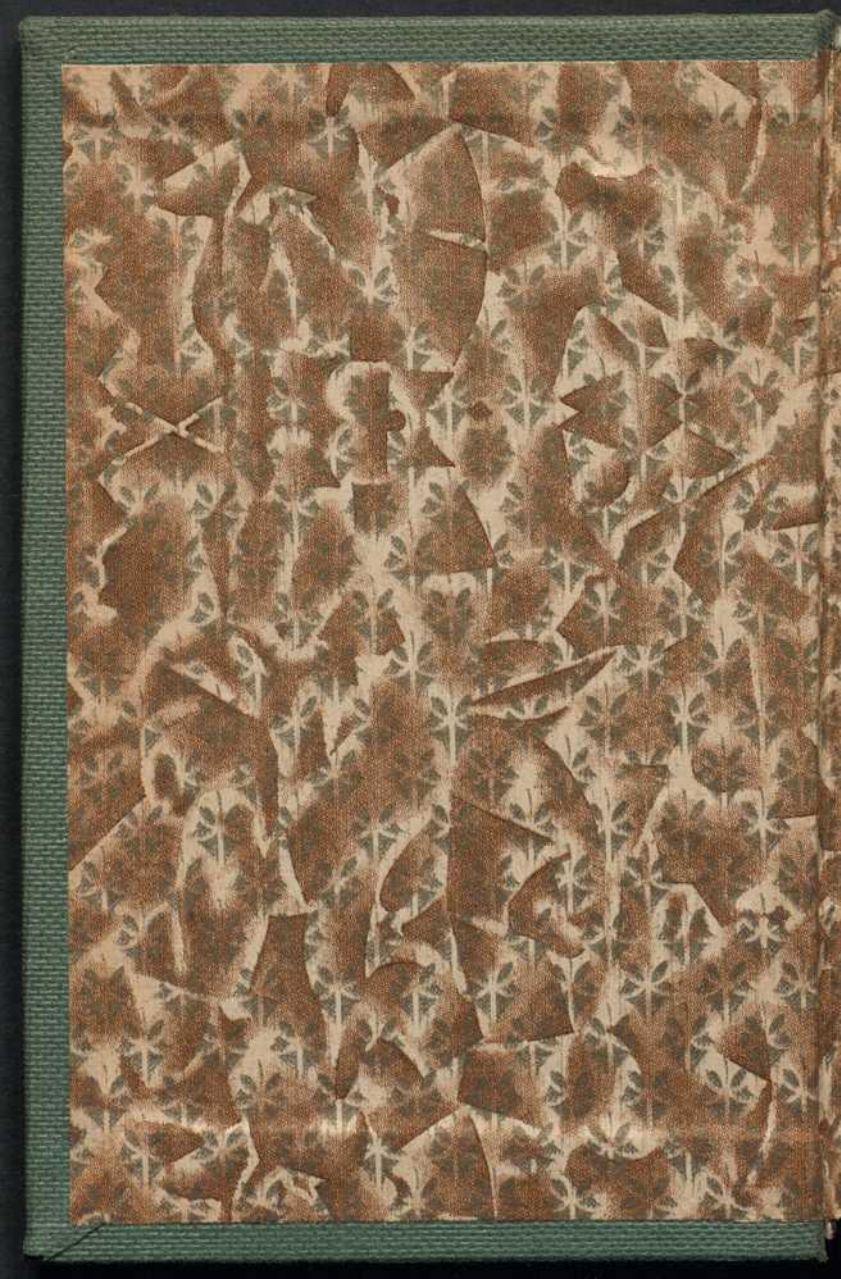
Consultation
sur place

BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO

1 557 916



HISTOIRE
DÉMOCRATIQUE
DES
PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

PAR

AGRICOL PERDIGUIER

REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

Temps Anciens.

Sicile et grande Grèce. — Carthage.

1 fr. 25 c.

TOME VII.

PARIS.
MARCEL, rue du faubourg St-Antoine, 115,
Cour de la Bonne-Graine, 16, au premier.

1851.

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE
G 2264
G
2264

HISTOIRE DÉMOCRATIQUE

DES

PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

PARIS. — IMPRIMERIE LACOUR ET Cie,
Rue Soufflot, 16.

63.452

HISTOIRE
DÉMOCRATIQUE
DES
PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

PAR

AGRICOL PERDIGUIER

REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

Temps Anciens.

Sicile et grande Grèce. — Carthage.

7 G 2264

TOME VII.

PARIS.

MARCEL, rue Traversière-St-Antoine, 38 *bis*.

1851.

SICILE ET GRANDE GRÈCE.

Premiers temps.

Quels furent les premiers habitants de la Sicile, et de la partie de l'Italie qui l'avoisine, et qu'on nomma grande Grèce? Les poèmes anciens nomment les Géants, les Cyclopes, les Lestrigons, les Troglodytes, peuplades barbares, logeant dans des cavernes, se nourrissant de lait, de fromage, de fruits, de produits naturels des champs et quelquefois de chair humaine. Ulysse aborda en Sicile après avoir longtemps erré sur les mers, et pénétra avec ses compagnons dans l'antre de Polyphème, plusieurs n'en sortirent plus : le monstrueux géant les avait dévorés.

On prétend que Vulcain et ses cyclopes, noirs forgerons qui ne portaient qu'un œil au milieu du front, fabriquaient dans les profondeurs du mont Etna les foudres de Jupiter. On dit que Cérès, la déesse des moissons, se plaisait dans cette île, et

que ce fut là que Proserpine sa fille lui fut enlevée par l'inflexible Pluton, dieu des enfers. Les dieux eurent en Sicile de terribles démêlés avec les géants, fils de la Terre et de Titan, frère de Saturne. La Sicile, c'est presque encore la Grèce. On voit là les mêmes dieux, le même culte, les mêmes fables, la même langue. C'est qu'après la ruine de Troie des colonies grecques y abordèrent en foule, se mêlèrent à ses anciens habitants, les uns autocthones, les autres venus de divers pays, et y firent prédominer l'esprit et les mœurs de la Grèce. Il en fut de même pour la partie de l'Italie la plus rapprochée de la Sicile, et qu'on appela grande Grèce. Dans ces deux pays les arts, l'industrie, l'intelligence se développèrent rapidement, des villes surgirent de toutes parts ; des temples remarquables, parmi lesquels ceux de Jupiter Olympien, de Junon-Lucine, d'Hercule, d'Esculape, de la Concorde figuraient en première ligne, furent construits; et combien ce sol, labouré par les volcans, agité par les tremblements de terre, les guerres et les révolutions, offre encore aux yeux des voyageurs, debout ou renversés sur la poussière, de précieux restes de ces vieux monuments !

Après avoir jeté un rapide coup-d'œil sur les temps primitifs de la Sicile, laissons, sur le même sujet, parler Thucydide; il nous complétera :

« Voyons, dit-il, comment elle fut anciennement peuplée, et quelles furent les diverses nations qu'elle reçut. Les Cyclopes et les Lestrigons passent pour avoir été les plus anciens habitants d'une portion de cette contrée. Je ne puis dire ni quelle était leur ori-

gine, ni d'où ils venaient, ni où ils se sont retirés. Contentons-nous de ce qu'en ont dit les poètes et de ce que tout le monde sait.

« Après eux les Sicaniens paraissent y avoir fait les premiers établissements; et même, à les en croire, ils sont plus anciens, puisqu'ils se disent autocthones; mais on découvre que c'étaient des Ibères, qui furent chassés par les Lygiens des bords du fleuve Sicanus, dans l'Ibérie (Espagne). De leur nom, cette île reçut alors celui de Sicanie : elle s'appelait auparavant Trinacrie. Ils occupent encore aujourd'hui les parties occidentales de la Sicile (1).

« Après la prise d'Ilion, des Troyens, qui fuyaient les Grecs, y abordèrent; ils se logèrent sur les frontières des Sicaniens, et prirent le nom d'Élymes : leurs villes sont Éryx et Égeste. Il se joignit à leur population quelques Phocéens qui, au retour de Troie, furent poussés par la tempête dans la Lybie, et de là passèrent en Sicile.

« Les Sicules y vinrent pour fuir les Opiques : ils habitaient d'abord l'Italie. On dit, et il est vraisemblable, qu'ils firent leur traversée sur des radeaux, en saisissant un vent favorable pour franchir le détroit; peut-être ont-ils passé de quelque autre manière. Il y a encore à présent des Sicules dans l'*Italie*, pays qui a reçu son nom d'un certain roi des Arcades, nommé *Italus*. Comme ils arrivèrent en grand nombre, ils combattirent les Sicaniens, en furent vainqueurs, et les poussèrent vers les parties

(1) On ne perdra pas de vue que Thucydide écrivait 400 ans et plus avant Jésus-Christ.

méridionales et occidentales de l'île. C'est par eux qu'elle prit le nom de *Sicile*, au lieu de celui de Sicanie. Ils en occupèrent les parties les plus fertiles (environ 1059 av. J.-C.).

« Des Phéniciens se sont aussi logés autour de toute la Sicile ; ils se sont emparés des promontoires et des îlots adjacents, *pour commercer* avec les Sicules. Mais quand les Grecs y eurent abordé en grand nombre, ils abandonnèrent la plus grande partie de ce qu'ils occupaient, et se réunirent pour occuper Motye, Soloïs et Panorme, dans le voisinage des Élymes. Ils se confiaient dans l'alliance de ces derniers, et sur ce qu'un trajet fort court sépare, en cet endroit, la Sicile de Carthage.

« Des Chalcidiens sortis de l'Eubée, sous la conduite de Thouclès (athénien), furent les premiers des Grecs qui occupèrent l'île de *Naxos* (759 av. J.-C.). Ils y élevèrent l'autel d'Apollon-Archegète ; qui est à présent hors de la ville...

« Archias, l'un des Héraclides, sorti de Corinthe, fonda *Syracuse* l'année suivante (758 av. J.-C.). Il chassa les Sicules d'une île qui a cessé d'en être une, et qui forme aujourd'hui la partie intérieure de la ville : la partie extérieure, réunie à l'autre par un mur, est, avec le temps, devenue fort peuplée.

« Thouclès et les Chalcidiens partirent de Naxos cinq ans après la fondation de Syracuse, firent la guerre aux Sicules, les chassèrent et fondèrent *Léontium*, et ensuite *Catane* (753 ans av. J.-C.). Ce fut Évarque que choisirent les Cataniens eux mêmes pour fonder leur colonie.

« Dans le même temps, LAMIS amena aussi de Mégare une colonie, arriva en Sicile, et fonda au-dessous du fleuve Pantacie un endroit que l'on nomme *Trotile* : il en sortit ensuite, et partagea quelque temps avec les Chalcidiens l'administration de Léontium ; mais, chassé par eux, il alla fonder *Thapsos* (740 av. J.-C.), il y mourut : ceux qu'il y avait amenés en furent bannis, et ils fondèrent la ville de Mégare, qu'on nomme *Hybléenne*, sous la conduite d'HYBLON, roi des Sicules, qui trahit son pays. Ils occupèrent cette ville pendant le cours de deux cents quarante-cinq ans, et ils en furent chassés, et de tout le pays, par Gélon, tyran de Syracuse. Mais avant leur expulsion, et cent ans après leur établissement, ils avaient envoyé PAMMILUS fonder *Sélinonte* (640 av. J.-C.) : il sortit de Mégare, qui était leur métropole, pour établir cette colonie.

« Ce furent ANTIPHÈME de Rhodes et ENTIME de Crète qui amenèrent des habitants à *Géla*, et en firent la fondation en commun, quarante-cinq ans après celle de Syracuse (en 713). Le nom de cette ville lui vient du fleuve Géla. L'endroit où elle est aujourd'hui, et qui fut le premier entouré d'un mur, se nomme Lindies. On donna aux habitants les lois et les coutumes des Doriens.

« Environ cent huit ans après leur établissement, ceux de Géla fondèrent *Agrigente* (en 605), qu'ils appelèrent ainsi du fleuve qui porte le même nom. Ce fut ARISTONOUS et PYSTILE qu'ils instituèrent fondateurs de cet établissement, auquel ils donnèrent les lois de Géla.

« *Zanclé* dut sa première fondation à des brigands de Cyme, ville de la Chalcide, dans la campagne d'Opice; mais, dans la suite, des hommes venus en grand nombre de la Chalcide et du reste de l'Eubée occupèrent ce pays conjointement avec eux: les fondateurs furent PÉRIÉRÈS et CRATAMÈNE, l'un de Cyme, l'autre de Chalcis. Le nom de Zanclé fut d'abord donné à la ville par les Sicules, parce que l'endroit a la figure d'une faux, et qu'ils appellent une faux *Zanclos*. Les habitants furent chassés dans la suite par les Samiens et d'autres Ioniens, qui abordèrent en Sicile pour fuir la domination des Mèdes.

« Peu après, ANAXILAS, tyran du Rhégium, chassa une partie des Samiens, établit dans la ville, avec ceux qu'il y laissait, des hommes de races différentes, et l'appela *Messène* (*Messine*), du nom de la patrie dont il tirait son origine.

« HIMÈRE fut fondée après Zanclé par Euclide, Simus et Sacon (en 649). Ce furent surtout des Chalcidiens qui vinrent fonder cette colonie; mais des exilés de Syracuse, nommés Mylétides, vaincus dans une sédition, la partagèrent avec eux...

« *Acres* et *Casmène* furent fondées par les Syracusains. Acres, soixante-dix ans après Syracuse, (en 688); et Casmène environ vingt ans après Acres, (en 668).

« *Camarina* dut aussi sa première fondation aux Syracusains, vers cent trente-cinq ans après Syracuse, (en 578): les fondateurs furent Dascon et Monocole. »

Furent fondées dans la grande Grèce, 759 ans

avant Jésus-Christ, *Crotone;* en 722, *Tarente;* en 757, *Locres;* plusieurs autres villes naquirent vers le même temps, ou peu après.

Parmi les hommes qui, les premiers, se rendirent célèbres dans ces pays et surtout dans l'Italie, il faut placer en première ligne Zaleucus, Charondas, Pythagore, Timée de Locres, Alcméon de Crotone, Empédocle, etc. Les uns venaient de la Grèce, d'autres avaient pris naissance dans le pays même, et s'étaient éclairés aux lumières apportées par les Grecs. Si les Phéniciens ou Carthaginois avaient établi des comptoirs de commerce, soit en Sicile, soit en Italie, les Grecs y apportèrent des constitutions sociales et y formèrent des peuples.

Zaleucus.

Zaleucus, que l'on dit de Locres en Italie, mais sur la vie duquel on a peu de renseignements, donna des lois aux Locriens vers 664 avant Jésus-Christ. Ces lois sont perdues, mais il nous en reste les principes, sous le titre de Déclaration des devoirs du citoyen. Nous croyons devoir les reproduire tels que Stobée les a conservés dans ses écrits, les voici :

« Tous ceux qui habitent la ville centrale et le pays doivent reconnaître l'*existence des dieux*. La vue du ciel et de l'univers, l'ordre admirable de la nature indiquent la présence du grand être qui les a organisés. Ce n'est pas là l'ouvrage de l'homme et encore moins de la fortune. Puisqu'il y a des dieux, il faut les adorer et les honorer comme les auteurs de tous les biens qui nous arrivent. Il suit de là que chacun doit veiller pour conserver son âme pure et sans tache, car l'*être suprême* n'est point honoré par la prière du méchant. Il ne se laisse pas gagner,

comme l'homme pervers, par de pompeux sacrifices ou par des présents; il veut pour offrande un cœur pur et des pensées et des actions honnêtes et justes.

« L'homme qui veut être chéri des dieux s'efforcera donc d'être bon et par pensées et par actions. Il craindra moins la perte de sa fortune que celle de sa vertu et de son honneur. Par conséquent le bon citoyen sera celui qui préfère la perte de ses richesses à celle de l'honneur et de la justice.

« S'il y a des mortels qui se refusent à l'évidence de ces principes, et dont le cœur soit enclin au mal, hommes, femmes, citoyens, qu'ils sachent tous qu'il y a des dieux qui punissent les méchants, et qu'ils envisagent par la pensée l'instant où ils cesseront de vivre. C'est à ce moment qu'ils seront en proie à des remords cuisants causés par leurs injustices, et qu'ils regretteront amèrement de n'avoir pas vécu suivant la justice et la vertu. Que tous, dans toutes leurs pensées, dans toutes leurs actions, aient donc présent à l'esprit ce dernier moment: cette idée les retiendra dans le chemin de la justice et de l'honneur.

« Mais si quelqu'un, inspiré par les mauvais génies, est poussé à l'injustice, qu'il aille aux temples des dieux, qu'il embrasse leurs sanctuaires et leurs autels, qu'il cherche là un asile contre l'injustice, qui est le plus cruel et le plus terrible des despotes, et qu'il prie les dieux de l'aider à le délivrer de son joug. Qu'il fréquente les hommes célèbres par leur vertu, qu'il écoute docilement leurs discours sur ce qui constitue le vrai bonheur et sur la punition qui attend le méchant. Voilà les moyens de retirer son âme de la fange du crime.

« Il n'y a que la superstition qui craigne les mauvais génies.

« Tous, sans exception, honoreront les dieux du pays, suivant les rites admis par la loi. Ils regarderont ces dieux comme les plus respectables de tous.

« Tous obéiront aux lois, honoreront les magistrats, se lèveront en leur présence, exécuteront ponctuellement leurs ordres.

« Après les dieux, les génies et les héros, les hommes raisonnables et qui veulent leur propre conservation, honoreront les parents, les lois et les magistrats.

« Nul ne doit préférer le lieu qui l'a vu naître à la patrie entière, autrement il s'expose à la colère des dieux protecteurs de l'État. Une telle pensée est un commencement de trahison...

« Que personne ne garde une haine irréconciliable contre aucun des citoyens qui participent avec lui à la chose publique. Un tel homme serait incapable de commander à ses concitoyens, ou de juger conformément à l'équité, puisque la passion serait plus forte chez lui que la raison.

« Que personne n'outrage ni le gouvernement ni même un seul citoyen. Le magistrat est là qui surveillera le prévaricateur. Il l'avertira d'abord, et punira la récidive.

« S'il y a quelque loi dont la proposition paraisse avoir des inconvénients, qu'elle soit changée ou corrigée. Mais dès qu'elle est décrétée et en vigueur, que tous lui obéissent rigoureusement. Dès qu'une loi est portée, il n'est ni bon ni utile qu'un homme soit plus fort et plus sage qu'elle ; mais il est honnête et utile que la loi soit plus sage et meilleure que l'homme. Ceux qui violeraient ce principe doivent être punis, parce qu'ils introduisent la désobéissance, qui est le plus grand fléau des cités.

« Que les gouvernements ne soient jamais insolents ; que les gouvernements ne soient jamais accompagnés d'outrages. Qu'ils ne connaissent dans leurs décisions ni amis ni ennemis, mais la seule justice : c'est le moyen de porter des décrets sages, et de se montrer dignes du pouvoir qui leur est confié. Les esclaves se conforment à la justice par crainte : les hommes libres doivent être justes par honneur et par vertu. Les gouvernements doivent être tels, qu'ils obtiennent de leurs gouvernés une respectueuse confiance.

« Si quelqu'un veut faire abroger une loi en vigueur, pour lui en substituer une autre, qu'il se mette *la corde au cou*, et qu'il fasse en cet état sa proposition à l'assemblée. Si tel est le résultat des suffrages qu'il plaise d'abroger la loi existante et d'adopter la nouvelle, que le citoyen s'en retourne sain et sauf ; mais si la loi ancienne est trouvée meilleure, ou si la loi proposée paraît injuste, que la corde soit serrée et l'orateur étranglé. »

Zaleucus dit vraiment d'excellentes choses : mais

ce dernier article ne saurait nous plaire. Il ne faut pas, sans doute, que l'on vienne chaque jour attaquer l'ancienne loi et proposer des articles nouveaux, sans s'être auparavant donné la peine de se livrer à de profondes méditations ; il ne faut pas s'exposer à détruire le respect dû aux institutions, il ne faut pas pousser les citoyens à l'anarchie et aux agitations maladives ; mais, pour éviter de tomber dans un excès, il ne faut pas tomber dans un excès contraire. Ne serait-ce pas contraire au progrès, aux améliorations, que nous ne pussions proposer ce qui nous semble bon, sans nous être passé auparavant une corde au cou, au risque de nous faire étrangler ? Qu'elle est la loi, même parmi les meilleures, qui n'ait pas rencontré des adversaires ? La justice, chacun le sait, ne triomphe ordinairement pas de prime-abord. En cela donc, Zaleucus a été trop loin ; mais à part l'article de la corde, il y a peu à reprendre dans ce que nous connaissons de ce législateur ; et nous ne saurions trop l'admirer quand nous considérons qu'il promulgua ses lois 664 ans avant Jésus-Christ.

Charondas.

Charondas fut un autre législateur. Il était originaire de Catane, en Sicile, et vivait 600 ans avant notre ère. Il donna des lois aux Cataniens et à plusieurs villes de l'Italie, au nombre desquelles il faut placer Rhégium. Ses lois, ainsi que celle de Zaleucus, sont remplies de préceptes de morale, et nous en reproduisons les principaux articles, qui nous

ont été conservés par Stobée et par Diodore de Sicile ; les voici :

« Invoquez l'*être suprême* avant de délibérer et d'agir. C'est Dieu qui est la cause première de tout bien ; évitez surtout les actions injustes afin d'être en accord avec lui, car *il n'y a rien de commun entre l'injustice et la divinité.*

« Lorsque vous agissez, aidez-vous de tous vos moyens et mettez dans vos actions autant de dignité que de justice. Il y a une sorte d'indécence et de pusillanimité à mettre une égale attention aux grandes et aux petites choses. Prenez garde d'être négligents dans les affaires importantes. Mettez à chaque chose l'importance et le soin qui lui conviennent, c'est le moyen de mériter la considération et le respect.

« Vous défendrez votre concitoyen opprimé, et dans votre patrie et dans une terre étrangère.

« L'*étranger* respectable dans sa patrie, dont il suit les lois, sera accueilli avec bienveillance. Vous l'admettrez dans vos foyers, vous le laisserez aller librement. N'oubliez pas que *Jupiter hospitalier est un dieu commun à tous;* que ses regards s'abaissent et sur les hommes amis de leurs hôtes, et sur les êtres inhospitaliers qui les rejettent.

« Que les vieillards commandent à la jeunesse par l'empire de la vertu et leur éloignement du vice...

« Que tous aiment l'honneur et la vérité, et qu'ils détestent l'impudeur et le mensonge...

« Appliquez-vous à paraître sage plutôt que prudents...

« Que tous aiment les magistrats, les respectent et leur obéissent comme à leurs pères...

« Les magistrats doivent commander avec justice, regarder les citoyens comme leurs enfants, et n'écouter dans leurs décisions ni la haine, ni l'amitié, ni la passion.

« Honorez et considérez l'homme riche qui aide le pauvre comme s'il était son fils, et qui soutient un défenseur de la commune patrie. Le pauvre qui mérite d'être aidé est celui qui, froissé par la fortune, ne doit son malaise ni à l'intempérance, ni à la paresse. La fortune ne dépend pas de nous, mais la paresse et l'intempérance sont le fait de l'homme pervers.

« C'est un acte de vertu de dénoncer le crime...

« Il est plus beau de mourir pour la patrie que de vivre en abandonnant son poste et son honneur. Il vaut mieux périr avec gloire que de traîner des jours dans la honte et l'infamie.

« On honore les morts, non par des gémissements et des larmes, mais par des souvenirs reconnaissants. Que tous les ans on leur offre les prémices des fruits. Des regrets immodérés sont une offense aux dieux qui président aux enfers.

« Que celui qui a éprouvé une injustice ne la repousse pas par l'injure. Les dieux préfèrent les paroles douces aux outrages. Le citoyen qui sait vaincre sa colère est préférable à celui qui pèche par colère.

« Celui qui élève une maison plus belle que les temples des dieux ou les édifices destinés au service public, bien loin d'être digne d'estime, ne mérite que l'infamie. Aucun édifice particulier ne doit insulter par sa magnificence aux monuments publics.

« *Que l'homme esclave de l'argent soit voué au mépris.* Qu'il soit regardé comme un être pusillanime, avili, dégradé et sottement épris d'une vaine décoration de théâtre. L'homme qui pense sait apprécier ces biens passagers, et ne se laisse pas éblouir par un vain éclat.

« Abstenez-vous de tout discours honteux. Souiller sa pensée d'actions infâmes, c'est se familiariser avec le crime et l'impudence...

« Que chacun aime son *épouse légitime,* et qu'il ne connaisse qu'elle pour donner des enfants à la patrie....

« Que les femmes soient chastes...

« Ceux qui donneront une belle-mère à leurs enfants seront exclus du conseil public.

« Toute liaison est défendue avec les méchants. Ceux qui les fréquenteraient seront punis comme eux par un abandon universel.

« *Tous les enfants des citoyens apprendront à lire et à écrire sous des* MAITRES PAYÉS PAR LE TRÉSOR PUBLIC.

« C'est par l'écriture que s'exécutent les choses les plus utiles à la vie, les scrutins, les lettres, les testaments, l'institution des lois et tous les devoirs de la société.

« Les biens des orphelins seront administrés par les plus proches parents du côté du père, et les orphelins se-

ront élevés par les plus proches parents du côté de la mère.

« Les parents du côté du père étant par la loi les héritiers de l'orphelin s'il venait à mourir, les biens seront sagement administrés. La personne de l'orphelin étant confiée aux parents de la mère, ceux-ci n'auront d'autre intérêt que la conservation de leur parent et pupile.

« Ceux qui auront quitté leur poste à l'armée seront exposés trois jours de suite sur la place publique en habits de femme.

« L'ignominie a souvent quelque chose de plus fâcheux que la mort même.

« La femme qui aura divorcé ne pourra prendre un mari plus jeune que celui qu'elle aura quitté. Le mari qui aura divorcé ne pourra prendre une femme plus jeune que la première.

« Si un homme crève un œil à un autre, on lui en crèvera un à son tour (œil pour œil).

« La loi ordonne à tous les citoyens *de savoir par cœur* cette déclaration préliminaire des lois. Elle sera répétée dans les fêtes solennelles après les hymnes des dieux. Celui qui préside au festin sacré requerra les citoyens de la réciter. Il est indispensable que ces maximes soient gravées dans tous les cœurs. »

Recommander aux citoyens de ne pas repousser l'injustice par l'injure, de défendre l'opprimé, de se sacrifier au salut de la patrie, d'être doux envers l'étranger, soumis aux lois, de donner l'hospitalité aux voyageurs, d'honorer dans le riche non sa richesse, mais sa bienfaisance seule ; flétrir le particulier dont la fortune privée insulte à la fortune publique ; flétrir l'homme esclave de l'argent ; exiger que tous les enfants apprennent à lire et à écrire dans des écoles entretenues aux frais de l'État, exiger que la loi qui doit commander aux hommes leur soit enseignée, leur soit pour ainsi dire gravée dans le cœur, tout cela est excellent, tout cela est par-

fait!... Nous avons donc encore à apprendre à l'étude des anciens. Cette déclaration des devoirs du citoyen a été promulguée il y a deux mille et quatre cents ans, et cependant ses prescriptions ne sont pas complétement remplies ; il reste encore à faire.

Pythagore.

Zaleucus, Charondas, d'autres législateurs et fondateurs que Thucydide a nommés, tels que Thouclès Évarque, Aristonoüs, Pystile, Dascon, Monocole, etc. répandirent dans la Sicile et dans la grande Grèce des institutions dont on peut juger l'esprit par les fragments que nous venons de reproduire.

Pythagore vivait dans ce temps-là. Il était né en 600 avant notre ère, dans l'île de Samos, de Mnésarque, graveur de cachet. *Il fabriqua des urnes d'argent* dont on vante le mérite. Pythagore parcourut la Grèce, l'Egypte, la Phénicie, la Chaldée et l'Inde même. Il écouta les sages et les prêtres, il étudia les lois, et l'un des premiers parmi les Grecs, il recueillit les croyances et les institutions de l'Asie et les apporta en Europe.

Il était déjà initié aux mystères égyptiens, aux mystères de Bacchus et à ceux d'Orphée, quand il se rendit en Italie, et y fonda dans la ville de Crotone sa célèbre école de philosophie, qui fut appelée *école Italique*. Il donna des lois à plusieurs villes, administra les affaires publiques, et eut, à ce que prétendent quelques anciens et surtout Plutarque, des rapports avec le roi Numa. Vers le même temps THALÈS, de l'autre côté de la Grèce, près des côtes

de l'Asie mineure, à *Milet*, était à la tête de l'école dite *Ionique*. Ces savants hommes s'occupaient à la fois des affaires du ciel et de celles de la terre.

« Pythagore le philosophe, dit Diodore de Sicile, déjà fort instruit, devint célèbre. Jamais aucun philosophe n'a mérité autant que lui de vivre dans la mémoire des hommes. Il était Samien d'origine ; d'autres disent qu'il était Tyrrhénien. Il avait dans ses paroles tant d'éloquence et de grâce que chaque jour tous les habitants de la ville accouraient pour entendre ce sage qu'ils considéraient à l'égal d'un dieu. Mais il ne se contenta pas de l'emporter sur les autres par l'éloquence, il fut encore digne d'admiration par la pureté de ses mœurs, qui étaient le meilleur modèle à offrir à la jeunesse. Il détourna de la mollesse et du luxe tous ceux qui le fréquentaient, quoique à cette époque l'abus des richesses entraînât les hommes à l'oisiveté et à la corruption, vices également nuisibles au corps et à l'âme. »

Pythagore fit progresser la science, et s'occupa des principes qui doivent servir de fondement aux institutions sociales. Mais il s'enveloppa de mystères, et fut tout à fait asiatique au milieu de l'Europe : il soutenait que son âme avait animé divers corps, même des arbres.

« Pythagore professait, dit Diodore de Sicile, la doctrine de la *métempsycose*, il regardait la chair comme un aliment défendu, parce qu'il soutenait que les âmes des animaux passent, après la mort, dans d'autres êtres vivants. »

Diogène Laërce rapporte, d'après Héraclide de

Pont, que Pythagore soutenait qu'il avait subi plusieurs métamorphoses humaines :

« C'est-à-dire qu'en premier lieu il avait été Æthalide, en second lieu Euphorbe, en troisième lieu Hermotime, en quatrième lieu Pythagore ; et qu'enfin il avait la mémoire récente de tout ce qu'il disait. »

Nous transcrivons de Diogène Laërce les paroles suivantes :

« Selon Timée, il fut le premier qui avança que les amis doivent avoir toutes choses communes, et qui dépeignit l'amitié *une égalité de biens et de sentiments*. Conformément aux principes du philosophe, ses disciples se dépouillaient de la propriété de leurs biens, mettaient leurs facultés en masse, et s'en faisaient une fortune à laquelle chacun avait part avec autant de droit l'un que l'autre. Il fallait qu'ils observassent un *silence* de cinq ans, pendant lesquels ils ne devaient être qu'attentifs à écouter. Aucun n'était admis à voir Pythagore qu'après cette épreuve finie. Alors ils étaient conduits à sa maison, et avaient la permission de fréquenter son école.

« Pythagore passe pour avoir été fort beau de sa personne ; tellement que ses disciples croyaient qu'il était Apollon, venu des régions hyperboréennes.

« Pythagore était en si grande admiration, que ses disciples appelaient ses discours autant de voix divines ; et lui-même a écrit quelque part dans ses œuvres, qu'il y avait deux cents sept ans qu'il était venu de l'autre monde parmi les hommes. Ses disciples lui demeuraient constamment attachés, et sa doctrine lui attirait de tous côtés une foule d'auditeurs, de Lucques, d'Ancône et de la Pouille, sans même en excepter Rome. Ses dogmes furent inconnus jusqu'au temps de Philolaüs, le seul qui publia ces trois fameux ouvrages que Platon ordonna qu'on lui achetât pour le prix de cent mines. On ne lui comptait pas moins de *six cents disciples*, qui venaient de nuit prendre ses leçons ; et si quelques-uns avaient mérité d'être admis à le voir, ils en écrivaient à leurs amis, comme s'ils avaient à leur faire part du plus grand bonheur qui eût pu leur arriver. Au rapport de Phavorin

dans ses *Histoires diverses*, les habitants de Métaponte appelaient sa maison le *Temple de Cérès*, et la petite rue où elle était située, un *endroit consacré aux muses*.

« Pythagore recommandait l'abstinence de toute viande, afin que les hommes s'accoutumassent à une manière de vivre plus commode, qu'ils se contentassent d'aliments sans apprêts, qu'ils s'accommodassent de mets qui n'eussent pas besoin de passer par le feu, et qu'ils apprissent à étancher leur soif en ne buvant que de l'eau claire... Pythagore défendait surtout de manger du rouget et de la sèche ; défense dans laquelle il comprenait le cœur des animaux et les fèves. Pour lui, comme le présument quelques-uns, il vivait parfois de miel ou de rayons de miel, avec du pain, et ne goûtait d'aucun vin pendant le jour. La plupart du temps il mangeait avec son pain des légumes crus ou bouillis. Il portait une robe blanche, qu'il avait toujours soin de tenir bien propre, et se servait de couvertures de laine de même couleur, l'usage de la toile n'ayant pas encore été introduit dans ces endroits-là. »

Pythagore excluait la *viande* de sa table, parce qu'il croyait, au dire de Diogène Laërce, que « les « *animaux* ayant en commun avec les hommes un « droit par rapport à l'âme, dont ils sont doués « aussi bien que nous, » il ne serait pas fraternel de les manger.

Pythagore recommandait la continence ; séparait les hommes des femmes le plus qu'il le pouvait ; et disait « que les filles qui habitent avec les hommes « sans changer d'état, doivent être censées déesses, « vierges, nymphes, et ensuite nommées matrones. » (Diogène Laërce.)

Le philosophe ne disait pas sa pensée ; il voulait qu'elle fut devinée, et encore de ses seuls disciples ; car sa doctrine était secrète. Voici, suivant Diogène

Laërce, quels étaient les principaux symboles de Pythagore :

« 1. Ne remuez point le feu avec l'épée. — 2. Ne passez point par-dessus la balance. — 3. Ne vous asseyez point sur le boisseau. — 4. Ne mangez point votre cœur. — 5. Otez les fardeaux de concert, mais n'aidez pas à les imposer. — 6. Ayez toujours vos couvertures pliées. — 7. Ne portez pas l'image de Dieu enchassée dans votre anneau. — 8. Enfouissez les traces de la marmite dans les cendres. — 9. Ne nettoyez pas votre siége avec de l'huile. — 10. Gardez-vous de lâcher de l'eau le visage tourné vers le soleil. — 11. Ne marchez pas hors du grand chemin. — 12. Ne tendez pas légèrement la main droite. — 13. Ne vous logez pas sous un toit où nichent des hirondelles. — 14. Il ne faut pas nourrir des oiseaux à ongles crochus. — 15. N'urinez ni sur les rognures de vos ongles ni sur vos cheveux coupés, et prenez garde que vous n'arrêtiez le pied sur les unes et les autres. — 16. Détournez-vous d'un glaive pointu. — 17. Ne revenez pas sur les frontières de votre pays après en être sorti. »

Nous les traduisons ainsi : 1. N'excitons pas ceux qui sont déjà trop irrités. — 2. Ne transgressons pas la justice. — 3. Travaillons pour gagner notre vie. — 4. Ne nous laissons pas dévorer par le chagrin. — 5. Entendons-nous pour renverser la tyrannie, et ne donnons point les mains pour la relever. — 6. Soyons toujours prêts à tout événement, et même à quitter la vie. — 7. Ayons l'amour de Dieu au cœur et ne l'affichons pas. — 8. Évitons l'apparat des festins et soyons sobres. — 9. N'augmentons pas nos torts en les justifiant par de misérables et lâches sophismes. — 10. Ayons de la décence. — — 11. Suivons la ligne droite de la vertu. — 12. Ne prodiguons pas notre amitié inconsidérément. — 13. Soyons en garde contre les séductions. — 14. Ne

logeons pas des vices en nous pour ne pas devenir leur proie. — 15. Ayons de la propreté. — 16. N'affrontons pas follement le péril pour faire preuve de courage. — 17. Réfléchissons mûrement avant d'agir et ne veuillons pas reculer lorsqu'il n'est plus temps, ou reprendre un bien quand nous l'avons donné.

Avons-nous expliqué les symboles de Pythagore? Sommes-nous dans le vrai? Nous nous garderons bien de nous en prévaloir. Nous laissons donc à chacun la pleine liberté de les interpréter à sa manière. Rien de tel que le langage des oracles et des mystères pour se prêter aux commentaires les plus divers, souvent les plus opposés, les plus contradictoires.

Pythagore avait institué une école, dans laquelle chaque dévoué disciple apportait ses biens, et se soumettait à la vie commune, monastique. La règle était sévère : l'élève devait d'abord demeurer cinq ans bouche close. Ce n'était qu'à la fin de ce long terme qu'il lui était permis de voir le maître, qui se communiquait peu.

Cette vie intérieure était sobre et chaste. L'enseignement était énigmatique, et plus le mystère régnait dans cette enceinte, plus le maître était divin aux yeux des élèves, qui devenaient toujours plus soumis, toujours plus enthousiastes; ils allaient même jusqu'à la superstition et au fanatisme. Pour les élèves, les discours du maître étaient autant de voix divines. S'ils étaient admis en sa présence et à communiquer avec lui, ils en étaient si ravis, qu'ils

en écrivaient à leurs amis, comme s'ils eussent vu face à face le Dieu de l'univers.

Les hommes sont ainsi faits; et il ne faut pas en excepter les savants et les intelligents; ils ont dans le cerveau un point très faible, connu de quelques génies rares, exceptionnels. Pythagore connaissait cet endroit sensible de l'homme; il savait le toucher, l'impressionner, et des plus forts, il faisait des humbles, des soumis, qui l'adoraient : sa règle et son autorité, bien qu'étranges et dures, furent reçues avec un saint respect.

Toutefois, avec les formes des Indiens, Pythagore en avait encore le fond et le savoir. En morale, rien de mieux pensé que les paroles suivantes, qui lui sont attribuées :

« N'abandonne pas tes yeux aux douceurs du sommeil avant d'avoir examiné par trois fois les actions de ta journée. Qu'elle faute ai-je commise? Qu'ai-je fait? A quel devoir ai-je manqué? Commence par la première de tes actions, et parcours ainsi toutes les autres. Reproche-toi ce que tu as fait de mal; jouis de ce que tu as fait de bien. »

Pythagore avait composé des ouvrages importants; entre autres, un poème sur l'*Univers*, un discours sur les *Mystères*, un autre sur la *Piété*. Il fit faire des progrès à la géométrie, à l'astronomie, à la physique, à la métaphysique, au calcul; et la combinaison connue sous le nom de *Table de Pythagore*, nous vient de lui. Se conformant à l'esprit des prêtres d'Égypte et de ceux de l'Inde, il ne communiquait ses travaux, ses découvertes, qu'à ses seuls disciples, et il ne les éclairait qu'à mesure

qu'ils avançaient dans les grades hiérarchiques de la secte. Le public était traité de profane par les élus : la lumière ne devait point luire aux yeux du peuple.

La vie mystérieuse du philosophe, ses croyances importées d'une autre région de la terre, les fables, les singularités dont il s'entourait, son savoir incontestable, lui donnèrent six cents disciples corps et âmes. Mais le nombre de ses ennemis était infiniment plus considérable, Les poètes et les plaisants le raillèrent ; le peuple le prit pour un magicien, et le maître et les élèves furent exposés à d'imminents dangers.

Rappelons ici quelques épigrammes et traits satiriques lancés contre le philosophe et son école : ces pièces, que Diogène Laërce nous a conservées, manquent, pour la plupart, de finesse et de sel ; mais elles nous éclairent sur la nature des reproches qu'on adressait à Pythagore et aux pythagoriciens. Nous les reproduisons avec la signature des auteurs qui les ont composées.

« Pythagore racontait qu'étant descendu aux enfers, il vit la manière de vivre des morts, et les observa tous ; mais qu'il remarqua une grande différence entre les pythagoriciens et les autres, les premiers ayant seuls l'honneur de manger avec Pluton en considération de leur piété. — Il faut que ce dieu ne soit pas délicat, puisqu'il se plaît dans la compagnie de gens si sales... Ils mangent des légumes et boivent de l'eau ; mais je défie que personne puisse supporter la vermine qui les couvre, leur manteau sale et leur crasse. » (Aristophon.)

« Pythagore ayant *renoncé à la magie*, s'est mis à enseigner des opinions pour surprendre les hommes par ses

conversations graves et *mystérieuses*. » (Timon le poète.)

« On rapporte (de Pythagore) qu'en passant il vit un jeune chien qu'on battait avec beaucoup de cruauté. Il en eut compassion et dit : — Arrêtez, ne frappez plus! *c'est l'âme infortunée d'un de mes amis, je le reconnais à sa voix.* » (Xenophane.)

« Tu n'es pas le seul, ô Pythagore, qui *t'abstienne de manger des choses animées*, nous faisons la même chose; car qui de nous se nourrit de pareils aliments? Lorsqu'on mange du rôti, du bouilli ou du salé, ne mange-t-on pas des choses qui n'ont plus ni vie ni sentiment? » (Diogene Laërce.)

Pythagore eut une fin tragique, rapportée de diverses manières; je me borne à dire que les passions populaires ayant été excitées contre lui, il en fut la victime, et que plusieurs de ses disciples périrent avec lui. Je supprime le champ de fèves et d'autres détails.

« Les Pythagoriciens, dit Diodore, distinguaient dans l'homme quatre âges : enfance, adolescence, jeunesse, vieillesse; ils disaient que chaque âge repondait à une saison de l'année : au printemps l'enfance, à l'automne l'âge viril, à l'été la jeunesse, et à l'hiver la vieillesse. »

Diogène Laërce dit aussi comment Pythagore divisait les époques de la vie de l'homme :

« Il donnait, dit-il, vingt ans à l'enfance, vingt à l'adolescence, vingt à la jeunesse, et autant à la vieillesse; ces différents temps correspondaient aux saisons : l'enfance au printemps, l'adolescence à l'été, la jeunesse à l'automne, la vieillesse à l'hiver. »

Bien que les paroles que voilà diffèrent peu de celles qui les précèdent, j'ai cru devoir les reproduire, parce qu'il en ressort que l'homme, au temps de Pythagore, c'est-à-dire 600 ans avant Jésus-

Christ, était au terme de sa carrière lorsqu'il avait vécu quatre fois vingt ans. Ainsi donc, alors comme maintenant, on était bien vieux, on touchait au dernier terme de la vie, quand on approchait de sa quatre-vingtième année; et il était donné à peu d'individus de parcourir tous les degrés de l'existence humaine.

Pythagore, nous l'avons dit, ne communiquait ses connaissances qu'à ses disciples, cependant, après sa mort, elles se répandirent dans le public, et Lysis, l'un de ses fidèles, s'en plaignit en ces termes :

« Plusieurs personnes vous accusent de rendre publiques les lumières de la philosophie, contre les ordres de Pythagore qui, en confiant ses commentaires à Dimo, sa fille, lui défendit de les laisser sortir de chez elle. En effet, quoiqu'elle pût en avoir beaucoup d'argent, elle ne voulut jamais les vendre, et aima mieux, toute femme qu'elle était, préférer à la richesse la pauvreté, et les exhortations de son père. » (Tiré de Diogène Laërce.)

Ce savant maître eut de savants élèves, qui, heureusement, ne purent tenir la lumière sous le boisseau. Ces élèves furent Alcméon de Crotone, Timée de Locres, qui répandit les connaissances du maître, et que Platon fait si bien parler dans son Timée; Empédocle, intrépide explorateur des phénomènes de la nature, que les gouffres du mont Etna engloutirent; Epicharme le médecin; Archytas, savant mécanicien; Lysis et d'autres. Tous ces hommes éclairèrent la Sicile et la grande Grèce, surtout dans les mathématiques et la mécanique. Archymède descendait de cette savante école.

Gélon, tyran de Syracuse (1).

Les villes de l'Italie et de la Sicile formèrent des Etats distincts, qui se gouvernèrent plus ou moins démocratiquement. Plusieurs fois des tyrans s'en rendirent les maîtres, plusieurs fois les peuples reprirent leur autorité, et, malgré les troubles, ces petits Etats, tour à tour républiques ou tyrannies, progressèrent sensiblement. Les villes les plus remarquables étaient, en Italie, Crotone, Locres, Rhégium, Tarente ; en Sicile : Sélinonte, Himère, Léontium, Messine, Géla, Camarina, Agrigente, et surtout Syracuse, qui prit un essor des plus remarquables sous le roi Gélon. Pour éclairer ce point de départ, laissons parler le vieil et sage Hérodote :

« Cléandre, fils de Pantarès, ayant été tué par Sabyllus, citoyen de Géla, après avoir régné sept ans dans cette ville, son frère Hippocrate s'empara de la couronne (499 ans avant J.-C.). Sous le régne de celui-ci, GÉLON, descendant de l'Hiérophante Télinès, de *simple garde du-corps* d'Hippocrate s'éleva en peu de temps par son mérite à la dignité de général de cavalerie. Il s'était, en effet, distingué

(1) Anciennement le mot tyran ne voulait pas dire oppresseur, mais usurpateur, mais chef couronné du parti populaire. C'est dans ce sens que nous le prenons au sujet de plusieurs grands hommes des temps reculés, qui furent les plus ardents adversaires de l'aristocratie, les plus fermes appuis de la multitude opprimée. Que nos lecteurs nous suivent avec beaucoup d'attention sans se laisser dominer par le préjugé; nous exposons des faits. Chacun sera libre ensuite de formuler son jugement.

contre les Callipolites, les Naxiens, les Zancléens, les Léontins, et outre cela contre les Syracusains et plusieurs peuples barbares qu'Hippocrate avait assiégés dans leurs capitales. De toutes les villes que je viens de nommer, il n'y eut que celle de Syracuse qui évita le joug d'Hippocrate. Il en battit les habitants près du fleuve Elorus ; mais les Corinthiens et les Corcyréens les délivrèrent de la servitude et les reconcilièrent avec ce prince, à condition qu'ils lui donneraient Camarine qui leur appartenait de toute antiquité.

« Hippocrate, après avoir régné autant de temps que son frère Cléandre (sept ans), mourut devant la ville d'Hybla en faisant la guerre aux Sicules. Alors GÉLON prit en apparence la défense d'Euclides et de Cléandre, tous deux fils d'Hippocrate, contre les citoyens de Géla, qui ne voulaient plus les reconnaître pour leurs maîtres. Ayant vaincu ceux-ci dans un combat, il s'empara réellement lui-même de l'autorité souveraine et en dépouilla les fils d'Hippocrate. Cette entreprise lui ayant réussi, il ramena de la ville de Casmène ceux d'entre les Syracusains qu'on appelait *Gamores* (1). Ils avaient été *chassés par le peuple et par leurs propres esclaves* nommés Cillicyriens. En les rétablissant à Syracuse, il s'empara aussi de cette place ; car le peuple, voyant qu'il venait l'attaquer, lui livra la ville et se soumit (492 avant Jésus-Christ).

« Lorsque Syracuse fut en sa puissance, il fit

(1) C'étaient les premiers envoyés dans un pays pour le coloniser, et qui s'en partageaient les terres entre eux.

beaucoup moins de cas de Géla, dont il était auparavant en possession. Il en confia le gouvernement à son frère Hiéron, et garda pour lui Syracuse, qui était tout pour lui et lui tenait lieu de tout. Cette ville s'accrut considérablement en peu de temps et devint très florissante. Il y transféra tous les habitants de Camarine, les en fit citoyens, et rasa leur ville. Il en agit de même à l'égard de plus de la moitié des Géléens. Il assiégea les Mégariens de Sicile, et les força de se rendre. Les plus riches d'entre eux lui ayant fait la guerre, s'attendaient par cette raison à périr. Cependant Gélon les envoya à Syracuse et leur donna le droit de cité. *A l'égard du peuple,* il le fit conduire aussi à Syracuse, et l'y fit vendre pour être transféré hors de la Sicile, quoiqu'il n'eût point été l'auteur de la guerre, et qu'il ne s'attendît pas à un sort fâcheux. Il en agit de même avec les Eubéens de Sicile qu'il avait pareillement séparés en deux classes : il les traita ainsi les uns et les autres, parce qu'il était *persuadé que le peuple était un voisin très incommode.* Ce fut ainsi que Gélon devint un puissant monarque. »

De simple garde-du-corps Gélon s'était élevé au grade de général sous Hippocrate; au préjudice des fils de son souverain il s'était rendu tyran de Géla; il avait rétabli dans Syracuse les grands propriétaires que le peuple et les esclaves avaient mis en fuite, et une fois maître de cette ville, dont il fit sa capitale, il la fortifia au détriment de plusieurs autres villes qu'il fit détruire. Vainqueur de Mégare et d'autres cités, il en sépara les habitants en deux

parties: la première composée des riches, la seconde composée des pauvres; il fut clément envers les premiers, bien qu'il eût à s'en plaindre; il fut barbare envers les seconds, bien qu'ils ne fussent pas coupables à son égard. Il savait que les riches oublient facilement le mot patrie; que le peuple n'en perd jamais le souvenir, et la conduite de cet homme était déterminée par les circonstances: il fut un adroit politique, et il devint un grand roi.

Sous lui la Sicile commença à devenir le *grenier de Rome;* sous lui la Sicile combattit Carthage; ce fut en son temps que Xerxès menaça la Grèce, et des députés de Sparte et d'Athènes vinrent le solliciter de joindre ses forces aux leurs pour concourir à la délivrance de la mère-patrie. Gélon eût accordé des secours aux Grecs, mais à une seule condition: il voulait, et c'était son dernier mot, être revêtu du commandement en chef sur terre et sur mer. Le député d'Athènes lui répondit: « Roi de Syracuse, « la Grèce n'a pas besoin d'un général, mais de « troupes, et c'est pour vous en demander qu'elle « nous a députés vers vous. » Le roi de Syracuse ne fit point cause commune avec les Grecs dans la guerre de l'indépendance. Cependant il eut de son côté bientôt à combattre; Xerxès, à ce que nous dit Diodore de Sicile, avait eu des rapports avec les Carthaginois, et pendant qu'il attaquerait la Grèce, ils devaient, de leur côté, attaquer la Sicile.

« A cette même époque, dit Diodore, les Carthaginois, qui, dans un *traité* conclu avec les Perses, s'étaient engagés à attaquer les Grecs de la Sicile,

avaient fait de grands préparatifs pour cette guerre. Tout ayant été disposé, ils appelèrent au commandement militaire AMILCAR, le plus célèbre de leurs capitaines. Celui-ci sortit du port de Carthage avec toutes les troupes réunies : il avait une armée de terre d'au moins *trois cents mille* hommes et une flotte composée de plus de *deux mille* vaisseaux longs, sans compter plus de trois mille vaisseaux de transport chargés de provisions (480 av. J.-C.).»

Cette flotte éprouva une tempête qui lui fit perdre les barques chargées du transport des chevaux et des chars. Arrivé dans le port de Panorme, en Sicile, le général regardait ce pays comme lui appartenant déjà. Après avoir donné quelques jours de repos à ses soldats, il se dirigea vers *Himère;* l'armée de terre et la flotte marchaient de conserve. Arrivé près de cette ville, il forma ses campements. S'étant mis à la tête de ses troupes d'élite, il avance. Les habitants d'Himère, qui marchaient à sa rencontre, furent défaits et mis en fuite. THÉRON, roi d'Agrigente, était aussi souverain d'Himère, et défendait cette place. Effrayé du nombre des Carthaginois, il avait demandé des secours à Gélon, qui, dans la prévision de l'envahissement du pays, n'avait rien négligé pour le mettre en défense. Il accourt avec une armée de *cinquante mille* fantassins et de *cinq mille* cavaliers en vue de la place investie, et redonne aux Himériens l'espoir et le courage.

Les Syracusains établissent leur camp près de la ville, et font des courses dans les campagnes envi-

ronnantes : beaucoup de Carthaginois tombent entre leurs mains.

Les Carthaginois attendaient un renfort de cavaliers appartenant à la ville de Sélinonte. Gélon en étant instruit, use d'un stratagème : ayant pris toutes ses mesures, tout prévu, il envoie à l'ennemi sa cavalerie; elle arrive au lever du soleil dans le camp naval des Carthaginois, où on la reçoit, ainsi qu'elle s'annonce, comme troupe auxiliaire sélinontine. Amilcar ne soupçonnait point le piége. Il offre un sacrifice à Neptune. Dans cet instant les cavaliers de Gélon fondent sur lui, le tuent, incendient sa flotte, et portent partout le désordre et l'effroi. Aux premières lueurs des flammes qui s'élèvent, Gélon, qui n'attendait que ce signal et dont l'armée était rangée en bataille, attaque vivement les retranchements des ennemis. Ceux-ci résistent bravement; la lutte est énergique; mais l'incendie s'étend, poursuit ses ravages, et le bruit de la mort d'Amilcar circule dans les rangs de son armée. Les Carthaginois éprouvent des terreurs; l'audace des Syracusains redouble.

« Les Grecs, animés par l'espoir de vaincre, dit Diodore de Sicile, se ruèrent sur les barbares qui, saisis d'épouvante, ne cherchèrent leur salut que dans la fuite. Comme Gélon avait ordonné de ne faire aucun quartier, un grand nombre de fuyards furent passés au fil de l'épée. La perte de l'ennemi s'éleva à plus de *cent cinquante mille* hommes. Ceux qui échappèrent à ce carnage se réfugièrent dans un lieu naturellement fortifié, où ils soutinrent

d'abord le choc des assaillants. Mais comme le lieu qu'ils avaient occupé était sans eau, ils souffrirent la soif, et furent contraints de se livrer au vainqueur. Gélon s'acquit par cette victoire éclatante, préparée par ses combinaisons stratégiques, une immense renommée, non-seulement auprès des Siciliens, mais chez toutes les autres nations. »

Diodore prétend que la bataille d'Himère fut livrée le même jour que celle des Thermopyles. Hérodote dit qu'elle le fut en même temps que celle de Salamine. Celui-ci, plus près des événements, doit être bien plus sûr des faits et des dates; l'autre peut avoir, au surplus, cédé à l'amour-propre national. Mais que l'on suive l'un ou l'autre auteur, cette bataille fut livrée en 480 avant Jésus-Christ.

Des navires carthaginois, échappés aux flammes, mirent à la voile pour porter en Lybie la nouvelle de ce grand désastre; une tempête survint, et ils périrent tous, à l'exception de quelques hommes qui, s'étant sauvés dans une barque, purent atteindre à Carthage; cette ville fut épouvantée de tant de pertes.

« Après la victoire, Gélon honora de présents les cavaliers qui avaient tué Amilcar, et récompensa les autres qui avaient donné des preuves de courage. Mais il mit en réserve les objets les plus précieux des dépouilles, dans l'intention d'en orner les temples de Syracuse; il en suspendit une grande partie aux murs des temples les plus célèbres d'Himère, et distribua le reste ainsi que les captifs aux alliés, en proportion de leur nombre, qui avaient

pris part à l'expédition. *Les villes mirent à la chaîne les prisonniers de guerre qui leur étaient échus en partage, et les employèrent aux travaux publics.* Les Agrigentins, qui avaient reçu la plus forte part des prisonniers, s'en servirent pour embellir leur ville et les environs. Le nombre de ces prisonniers était si grand, que *beaucoup de particuliers en avaient jusqu'à cinq cents.* Ils s'étaient procuré cette quantité de captifs, non-seulement parce qu'ils avaient fourni plus de troupes à la guerre, mais parce que, dans la déroute générale, beaucoup de fuyards s'étaient sauvés dans l'intérieur des terres et s'étaient principalement retirés sur le territoire d'Agrigente. Là ils furent tous arrêtés par les Agrigentins, dont la ville était pleine de prisonniers. *La plupart appartenaient à l'État;* ILS TAILLAIENT LES PIERRES *qui devaient servir à la construction des plus grands temples des dieux*, ainsi qu'à la construction des égoûts souterrains pour l'écoulement des eaux hors de la ville, ouvrages remarquables, quoique vils par leur destination. L'architecte qui dirigeait ces travaux s'appelait PHÉAX; c'est de là que les conduits souterrains reçurent le nom de *Phéaques*. Les Agrigentins firent aussi construire une belle piscine de sept stades de périmètre et de vingt coudées de profondeur. Ils y firent entrer des eaux de rivières et de sources, et en formèrent un vivier qui fournissait des poissons en abondance pour le luxe des tables. Les nombreux cygnes, qui venaient s'y abattre en volant, offraient un spectacle fort agréable. Mais, comme dans la suite l'entretien

de cette piscine a été négligée, elle a disparu avec le temps. Les Agrigentins avaient aussi profité de la fertilité du terrain pour y planter des vignes et toute espèce d'arbres, dont ils tiraient de grands revenus. Gélon congédia ses alliés et reconduisit ses concitoyens à Syracuse. L'importance de ses succès lui valut l'estime non-seulement de ses concitoyens, mais de tous les habitants de la Sicile. Il avait amené un si grand nombre de prisonniers de guerre qu'il semblait que toute la Lybie était devenue sa captive.

« Les villes et les chefs qui étaient auparavant ses ennemis lui envoyèrent aussitôt des députés pour lui faire des excuses et pour lui présenter leurs hommages. Il les traita tous avec amitié, et conclut avec eux des alliances. Dans sa prospérité, il se conduisit généreusement non-seulement envers ses alliés, mais encore à l'égard des Carthaginois, ses ennemis mortels; car il accorda la paix aux envoyés de Carthage, qui étaient venus implorer avec des larmes sa générosité. Il n'exigea d'eux que deux mille talents d'argent (dix millions de francs), en remboursement des frais de la guerre, mais il leur ordonna de construire deux temples où les articles du traité devaient être déposés. » (Diodore de Sicile.)

Plutarque ajoute aux détails que voilà le fait suivant :

« Gélon, tyran de Syracuse, vainquit les Carthaginois à Himère; et, lorsqu'il fit la paix avec eux, il les obligea de mettre dans les articles du traité,

qu'ils n'immoleraient plus des enfants à Saturne. »

Par sa bonne conduite, Gélon s'attacha les cœurs et devint tout-puissant. Diodore nous dit que le roi de Sicile « faisait alors des préparatifs pour conduire en Grèce une nombreuse armée, et se joindre aux Grecs contre les Perses; » mais que, « pendant qu'il méditait cette expédition, il reçut des messagers de Corinthe qui lui annoncèrent la victoire remportée par les Grecs à Salamine et la retraite de Xerxès; » et que, dès lors, il renonça au projet qu'il avait conçu.

Hérodote et les autres anciens historiens ne parlent pas de ce grand projet de Gélon, qui pourrait bien être une invention de l'amour-propre des Siciliens.

« Gélon se montrait si humain envers tout le monde, dit Diodore, principalement pour suivre son inclination naturelle, mais aussi pour gagner tous les cœurs par sa bienveillance, que les Syracusains, bien loin de le traiter de tyran, le proclamèrent d'une seule voix leur bienfaiteur, leur sauveur et leur roi... Gélon employa les dépouilles de l'ennemi à élever des temples magnifiques à *Cérès* et à Proserpine. »

Des temples et d'autres grands travaux étaient en voie d'exécution lorsque Gélon mourut (478 av. J.-C.)

Si ce tyran était parvenu à la puissance par des voies hypocrites et cruelles, il s'y maintint avec courage et dignité, et sut se faire aimer de son peu-

ple. Nous avons cité un fragment de Plutarque qui nous montre Gélon proscrivant les sacrifices d'enfants chez les Carthaginois ; ce qui prouve en faveur de son humanité ; nous citerons encore du même auteur, et sur le même prince, les paroles que voici :

« Il conduisait souvent lui-même les Syracusains à la *culture des terres*, comme il aurait fait à une expédition militaire, afin que le pays bien cultivé devînt plus fertile, et qu'eux-mêmes ils ne s'amollissent pas dans l'oisiveté. »

Gélon était bon soldat, bon administrateur, adroit politique, économiste sans préjugés ; il ne pouvait donc moins faire que d'imprimer à la Sicile un noble élan. Les usurpateurs rendent parfois à la patrie des services importants. Gélon mourut en l'année 478 avant Jésus-Christ. Le peuple lui fit de magnifiques funérailles et lui décerna les honneurs héroïques : il avait régné quinze ans. Il eut pour successeur son frère Hiéron.

Hiéron.

Hiéron régnait, « mais voyant, dit Diodore, son frère Polizélus aimé des Syracusains, le soupçonna d'aspirer à la royauté, et songea à se défaire de lui pour occuper le trône avec sécurité. Il prit à sa solde des mercenaires et se forma une garde de soldats étrangers. Comme les Sybarites étaient alors assiégés par les Crotoniates, et demandaient du secours à Hiéron, il fit lever de nombreuses troupes, qu'il remit à son frère Polizélus, dans l'espé-

rance qu'il serait tué par les Crotoniates. Polizélus, se doutant des intentions de son frère, refusa le commandement de ces troupes, et se réfugia chez Théron, tyran d'Agrigente. Hiéron, emporté par la colère, résolut de l'aller combattre (476 avant J.-C.). »

Il modéra toutefois son ardeur; les deux frères se réconcilièrent, mais aux dépens des Himériens, dont il fut fait un grand massacre après que Hiéron les eut dénoncés à Théron, leur roi, comme conspirant contre son autorité. Les princes cimentèrent leur alliance sur le sang du peuple.

« Quelque temps après, dit Diodore, Hiéron expulsa de leurs villes les Naxiens et les Cataniens, et, pour les repeupler, il fit venir cinq mille hommes du Péloponèse et autant de Syracuse. Il changea le nom de Catane en celui d'Etna, et distribua à ces nouveaux habitants, au nombre de dix mille, non-seulement le territoire de Catane, mais une grande partie du pays limitrophe. Il se hâta dans cette entreprise, tout à la fois pour avoir dans ces habitants des auxiliaires tout prêts en cas de besoin, et pour recevoir les honneurs héroïques dus au fondateur d'une ville de dix mille citoyens. Quant aux Naxiens et aux Cataniens décolonisés, il les fit admettre chez les Léontins, qui leur accordèrent le droit de cité. Théron, de son côté, voyant la ville d'Himère presque déserte par suite du massacre des Himériens, appela des Doriens pour la repeupler, et fit inscrire au nombre des citoyens tous les volontaires (476 avant J.-C.). »

Et voilà comment on traite les hommes!... c'est du bétail pour les souverains!

Des guerres éclatent dans l'Italie : les habitants de Cumes combattent les Tyrrhéniens; les Tarentins et les Rhégiens combattent les Japyges. Les limites d'un champ, des intérêts mal définis, leur mettent les armes à la main (474 avant J.-C.).

Théron, tyran d'Agrigente, étant mort après un règne de treize ans, son fils THRASYLÉE, qui avait déjà gouverné les Himériens, le remplace.

« Le fils, encore du vivant de son père, dit Diodore, était violent et sanguinaire, et, après la mort de Théron, il gouverna contrairement aux lois et en tyran. » Bientôt il leva des troupes, déclara la guerre à Syracuse. « Le roi Hiéron, à la tête de forces considérables, ajoute Diodore, marcha sur Agrigente; il s'engagea un combat sanglant où des Grecs tombèrent sous les coups des Grecs. Enfin les Syracusains eurent le dessus; ils perdirent environ deux mille hommes et en firent perdre quatre mille à leurs ennemis. »

Thrasylée fut forcé de s'enfuir. Il se retira chez les Mégariens-Niséens, où il fut condamné à mort et exécuté. Les Agrigentins établirent le gouvernement démocratique sur les ruines de la tyrannie, et conclurent avec Syracuse un traité de paix (472 avant J.-C.).

Hiéron meurt à Catane en 466, il avait régné onze ans et huit mois. Ce prince, loin de montrer les grandes qualités de Gélon s'était fait remarquer par son avarice et sa violence.

Thrasybule. — Révolution.

« A la mort d'Hiéron, Thrasybule, son frère, succéda au trône, et surpassa encore son prédécesseur en méchanceté. Violent et sanguinaire, il fit mourir injustement beaucoup de citoyens, et, après en avoir exilé un grand nombre sur des accusations mensongères, il confisqua leurs biens au profit du trésor royal. Ainsi, haïssant ses sujets et haï de ceux qu'il avait offensés, il se forma une garde de mercenaires pour l'opposer aux *milices urbaines*. Enfin, devenant de plus en plus odieux aux citoyens, insultant les uns, tuant les autres, *il força ses sujets à se révolter contre lui*. Les Syracusains se choisirent donc des chefs, et se soulevèrent en masse pour secouer le joug de la tyrannie, et reconquérir leur liberté (466 av. J.-C.).

« Thrasybule, voyant toute la ville soulevée contre lui, essaya d'abord la voie de la persuasion, mais lorsqu'il se vit impuissant à apaiser la révolte des Syracusains, il fit venir de Catane les colons qu'Hiéron y avait établis, rassembla d'autres alliés et un grand nombre de mercenaires, de manière à former une armée de près de quinze mille hommes. Avec ces troupes, il occupa les quartiers de la ville qu'on nomme l'*Achradine* et l'*Ile*, position retranchée, et combattit de là les rebelles.

« Les Syracusains s'étaient d'abord emparés du quartier de la ville appelé *Tyché*. De là ils envoyèrent des députés à Géla, à Agrigente, à Sélinonte,

à Himère et à d'autres villes situées dans l'intérieur de la Sicile, pour les engager à leur fournir de prompts secours et à contribuer à la *délivrance de Syracuse*. Toutes ces villes accueillirent la demande de ces députés et s'empressèrent d'envoyer, les uns des troupes d'infanterie et de cavalerie, les autres des vaisseaux longs tout équipés ; de sorte que les Syracusains eurent bientôt à leur disposition des forces considérables, et se mirent en devoir de se défendre par mer et par terre. Thrasybule, abandonné de ses alliés, ne comptait plus que sur ses mercenaires; il n'était maître que de l'Achradine et de l'île, tout le reste de la ville était occupé par les Syracusains. Thrasybule attaqua ses ennemis par mer, mais il fut battu, perdit un grand nombre de trirèmes, et se réfugia avec le reste dans l'île. Il eut le même sort par terre : sorti de l'Achradine à la tête de ses troupes, il fut vaincu dans un combat livré aux portes de la ville, et forcé de se retirer avec beaucoup de pertes dans l'Achradine. Enfin, il *abdiqua la tyrannie*, et négocia auprès des Syracusains un sauf-conduit pour se retirer à Locres. C'est ainsi que les Syracusains délivrèrent leur patrie. Ils permirent aux mercenaires de sortir de Syracuse, et, après avoir également rendu libres les autres villes en les délivrant de la tyrannie ou des garnisons étrangères, ils y établirent le GOUVERNEMENT DÉMOCRATIQUE. *Depuis cette époque, Syracuse jouissant de la paix, devint riche, florissante*... C'est ainsi que Thrasybule, héritier d'une royauté bien assise, perdit ignominieusement le trône par sa propre

méchanceté, et se réfugia à Locres, où il termina ses jours dans la vie privée. » (Diodore de Sicile.)

Gouvernements démocratiques.

« Toute la Sicile augmenta en prospérité, depuis que Syracuse et toutes les autres villes de l'île avaient secoué le joug de la tyrannie. Les Siciliens, jouissant d'une paix profonde, et cultivant un sol fertile, virent leurs richesses s'accroître *par l'agriculture* (466 av. J.-C.). Le pays se remplissait d'esclaves, de troupeaux et de toute sorte de bien-être; *les revenus augmentaient*, car il n'y avait plus de guerre à soutenir... Après le renversement de la tyrannie de Thrasybule, les Syracusains convoquèrent une assemblée générale, et, ayant adopté le *gouvernement démocratique*, décrétèrent unanimement d'élever une statue colossale à Jupiter Libérateur, et de célébrer tous les ans les *Eleuthéries* (fêtes de la liberté) et des jeux solennels le même jour où ils avaient délivré leur patrie du joug des tyrans. Pendant les jeux on devait sacrifier aux dieux quatre cent cinquante taureaux, *et les faire servir au repas des citoyens;* on donna toutes les magistratures aux plus anciens citoyens. Quant aux étrangers naturalisés sous le règne de Gélon, ils furent exclus de ces honneurs, soit qu'on ne les en jugeât pas dignes, soit qu'on ne se fiât pas à des hommes qui, nourris au sein de la tyrannie, et habitués au service du monarque, pourraient être tentés de renverser l'ordre établi. » (Diodore de Sicile.)

Ces prévisions étaient fondées. Peu de mois après,

plus de sept mille étrangers, comptés parmi les dix mille auxquels Gélon avait conféré le droit de cité, se révoltent contre les Syracusains et s'emparent de l'Achradine et de l'île. Les Syracusains occupent de leur côté le reste de la ville, se retranchent en face des Épipoles, et se disposent à défendre leur liberté avec énergie. Les deux partis, après s'être harcelés, se livrent une bataille décisive en rase campagne; les Syracusains sont vainqueurs. Dans leur joie, ils couronnent six cents d'entre les braves qui ont le plus contribué à leur triomphe, et, de plus, ils distribuent à chacun une mine d'argent (quatre-vingt-douze francs).

Des troubles éclatent dans toute la Sicile. Les villes font la guerre aux habitants étrangers et rappellent leurs enfants exilés par les despotes. On peut penser combien ces déplacements causent de joies et de douleurs.

Les villes siciliennes, soit qu'elles fussent régies par des tyrans ou qu'elles se gouvernassent elles-mêmes, s'appuyaient sur des principes de lois qui se rapprochaient plus ou moins de ceux de leurs premiers législateurs, Zaleucus, Charondas et autres, dont nous avons parlé.

A diverses reprises, des prétendants à la tyrannie s'étaient montrés en plusieurs lieux, et ils avaient causé des troubles graves. Pour parer à ces malheurs, une loi nouvelle fut ajoutée aux lois anciennes. Diodore dit :

« A Athènes, chaque citoyen devait écrire sur un *tesson* le nom de celui qui lui paraissait le plus ca-

pable d'aspirer à la tyrannie. Chez les Syracusains, c'était sur une *feuille d'olivier* qu'on écrivait le nom de celui qui passait pour trop puissant. Celui dont le nom se trouvait écrit sur un plus grand nombre de feuilles devait s'exiler pendant *cinq ans*. Par ce moyen, ils croyaient affaiblir les prétentions des hommes trop influents dans la patrie. Ceci n'était point considéré comme la punition d'un crime avoué, ce n'était qu'un moyen d'humilier la puissance trop grande de quelques particuliers. Ainsi, ce que les Athéniens appelaient *ostracisme*, les Syracusains le nommèrent *pétalisme*. Cette loi se conserva longtemps chez les Athéniens, tandis que les Syracusains l'abolirent bientôt. » Diodore dit les raisons pourquoi, et ces raisons sont plus ou moins vraies. Syracuse ne pouvait, comme Athènes, conserver longtemps sa liberté.

Les Syracusains envoient une flotte sur les côtes de l'Italie pour en chasser les pirates tyrrhéniens; ils font du butin et augmentent le nombre de leurs esclaves (453 av. J.-C.). Secondés par les Agrigentins, ils combattent contre Ducétius, chef des *Sicules*, le font prisonnier, et l'envoient vivre à Corinthe (450 av. J.-C.). Ducétius rompt le traité; retourne en Sicile et excite la jalousie des Agrigentins contre les Syracusains (en 446). Ces deux peuples s'adjoignent leurs alliés respectifs, et les hostilités commencent. Les Syracusains vainqueurs accordent la paix à leurs ennemis. A partir de ce jour ils ont la prépondérance sur toute la Sicile.

Le calme règne dans cette île, dans la grande

Grèce et chez presque toutes les nations. Ces temps de paix sont de courte durée, et les troubles reparaissent bien vite. Mais laissons de côté des démêlés sans importance, et avançons rapidement.

Les Syracusains et les Léontins se font la guerre (427 av. J.-C.). Ceux-ci, accablés par ceux-là, députent Gorgias à Athènes. Cet ambassadeur supplie les Athéniens d'envoyer de prompts secours et de défendre une ville qui tire d'eux son origine. Gorgias est tellement persuasif dans son langage qu'il réussit dans sa mission. Athènes envoie des forces au secours de Léontium. Des combats sont livrés. Lipari, Locres, endurent les maux de la guerre. Après avoir obtenu divers succès, les trirèmes athéniennes retournent dans le port d'où elles étaient parties. Les Syracusains et les Léontins avaient conclu la paix, mais cet heureux état devait peu durer : ceux-ci furent opprimés.

Guerre de Syracuse et d'Athènes.

Les Égestéens et les Sélinontins entrent en querelle au sujet d'un territoire litigieux. Ces derniers, avec l'aide des Syracusains qu'ils avaient engagés dans leur alliance, malmènent leurs ennemis sur terre et sur mer (416 av. J.-C.). Des députés d'Égeste se rendent à Athènes, rappellent au peuple qu'Égeste ayant été fondée par les Chalcidiens, colonie d'Athènes, ils ont une origine commune; ils rappellent, en outre, l'alliance qu'Égeste avait contractée avec Athènes au temps de Lachès et de la première guerre des Léontins. Ils intéressent à leur

sort, à celui des habitants du Léontium, et n'oublient pas de faire ressortir quels avantages Athènes peut retirer d'une expédition dans la Sicile. ALCIBIADE appuie les députés d'Égeste, excite le peuple par ses discours, et les Athéniens promettent les secours qu'on leur demande. La chose est résolue, on va équiper une flotte, et les généraux Nicias, Alcibiade et Lamachus sont choisis pour la commander.

« L'équipement se fit à grands frais aux dépens du public et des triérarques.... On avait enrôlé la meilleure infanterie, et ceux qui la composaient se disputaient entre eux la bonté des armes et le goût des vêtements... Quand les troupes furent montées sur les trirèmes, et qu'on eut chargé les bâtiments de tout ce qu'il fallait emporter, le signal du silence fut donné au son de la trompette. Les prières accoutumées avant le départ ne se firent pas en particulier sur chaque navire, mais sur la flotte entière, à la voix du héraut. On mêla du vin dans les cratères, et toute l'armée, chefs et soldats, fit les libations dans des vases d'or et d'argent : la multitude qui couvrait le rivage accompagna ces prières, tant les citoyens que tous ceux qui désiraient le succès de l'entreprise. Après avoir chanté le pæan et terminé les libations, on fit voile; et d'abord les vaisseaux mirent en mer à la file : ce fut jusqu'à la hauteur d'Égine un combat à qui voguerait le mieux (415 av. J.-C.). » (Thucydide.)

La flotte arrive à Corcyre. Les alliés viennent s'y joindre. Le nombre des trirèmes se monte à cent trente-six. Il y a, en plus, trente vaisseaux de

charge portant les bagages et les subsistances, que montent des boulangers, des forgerons, des maçons, ayant avec eux leurs instruments de travail pour la construction des murailles. Cent autres bâtiments viennent à la suite. La flotte se partage en trois divisions, commandées par les trois généraux, Nicias, Alcibiade, Lamachus. Elle traverse enfin la mer d'Ionie, approche de la grande Grèce, et les vaisseaux se séparent momentanément.

« Les uns, dit Thucydide, gagnèrent le cap Iapyge, les autres Tarente; d'autres abordèrent ailleurs, suivant que s'en offrit la commodité; ils côtoyèrent l'Italie, sans qu'aucune ville les reçût dans ses murs ou dans ses marchés. On leur permettait seulement de se mettre en rade et de faire de l'eau; ce que Tarente et Locres n'accordèrent même pas. Ils arrivèrent enfin à Rhégium, promontoire d'Italie, et s'y rassemblèrent; mais on ne les reçut pas dans la ville : ils furent obligés de camper en dehors, sur le terrain consacré à Diane, et on leur ouvrit un marché. Ils tirèrent leurs vaisseaux à terre, et prirent du repos. »

Les Athéniens essaient sans succès de s'attacher les Rhégiens. Ils attendent quelques vaisseaux qu'ils avaient envoyés à Égeste; ces vaisseaux arrivent et annoncent que toutes les grandes richesses promises par les Égestéens n'existent pas, et que les Grecs ne pourront tirer que de faibles secours de ceux qui les ont engagés dans cette grande expédition.

Les généraux se consultent : Nicias est d'avis de passer avec toute l'armée à Sélinonte, et de ne

prendre aucune résolution définitive sans savoir, au juste, quels étaient les moyens réels que les Égestéens pourraient leur offrir pour faire la guerre. ALCIBIADE propose d'envoyer des hérauts dans toutes les villes, de travailler à les détacher des Syracusains et des Sélinontins, et de s'en faire des auxiliaires; de plus, de s'assurer de Messine et d'attaquer ensuite Syracuse et Sélinonte, si celle-ci ne s'accordait pas avec Égeste, et si celle-là ne rétablissait pas les Léontins, qu'elle avait de nouveau mis en fuite. LAMACHUS déclare qu'il fallait voguer vers Syracuse, l'attaquer sans retard, pendant que la crainte y dominait; que c'était là le moyen le plus sûr d'en triompher, et de s'attacher promptement les peuples de la Sicile.

L'avis d'Alcibiade ayant prévalu, il se rend lui-même à Messine sur son vaisseau, et fait des propositions d'alliance qui sont repoussées. Il retourne à Rhégium. La majeure partie de la flotte passe de Rhégium à Naxos, de là à Catane; le lendemain de son arrivée elle fait voile pour Syracuse. Les Athéniens examinent le port, la ville, et répandent des proclamations pour s'attirer des partisans. La flotte retourne ensuite à Catane. Les Cataniens sont presque forcés d'entrer dans l'alliance d'Athènes.

Les Athéniens remettent à la voile; suivent la côte jusqu'à Camarine, qui se déclare pour eux; ils prennent terre sur le rivage, envoient des hérauts et des proclamations; mais les habitants de ces pays se tiennent sur la réserve. Les Athéniens ne restent pas en repos.

« Ils descendirent, dit Thucydide, dans une campagne de Syracuse, et y firent du butin; mais comme la cavalerie syracusaine vint les attaquer, et leur tua quelques troupes légères qui s'étaient dispersées, ils retournèrent à Catane. »

Dans ces entrefaites, Alcibiade reçut l'ordre de venir répondre à des accusations dont il était l'objet. Mais, ce général, au lieu de se rendre à Athènes, se hâta de passer à Sparte, et fit, à partir de ce jour, tout le mal qu'il put à sa patrie. Nicias et Lamachus restaient les deux chefs supérieurs de l'armée.

Avant que les Athéniens se fussent éloignés de leur patrie, montés sur leurs nombreux vaisseaux, la nouvelle de leur armement avait pénétré en Sicile. Les Syracusains s'étaient réunis en assemblée. Là, cependant, si les uns croyaient à cette nouvelle, d'autres la niaient, et les opinions étaient fort diverses. Hermocrate affirma la certitude de cette expédition, et parmi ses paroles si pleines d'énergie, on remarque celles-ci :

« Armons-nous de courage; faisons ici nos dis-« positions, et envoyons chez les Sicules. Assurons-« nous des uns encore davantage, tâchons d'avoir « les autres pour amis et pour alliés. Expédions « des députés chez tous les peuples de la Sicile, et « faisons-leur connaître qu'un danger commun les « menace avec nous. Envoyons dans l'Italie pour la « faire entrer dans notre alliance, pour empêcher « du moins qu'on n'y reçoive les Athéniens. » (Thucydide.)

Hermocrate proposa d'envoyer aussi à Corinthe, à Sparte, même à *Carthage;* et, en ce dernier point, il poussait trop loin, car les Carthaginois étaient les ennemis naturels des Siciliens. Enfin, il leur conseilla de faire au plus tôt des préparatifs de guerre; leur disant : « Les Athéniens arrivent; je sais qu'ils « sont en mer; je dirai presque qu'ils sont ici. »

Cette assemblée s'était séparée sans avoir rien arrêté, parce que beaucoup de gens taxaient de fausses rumeurs les bruits de guerre. Mais quand la flotte d'Athènes eut touché aux côtes d'Italie : « Dès lors, dit Thucydide, fut portée de toutes parts à Syracuse, et en partie par les gens envoyés en observation, la nouvelle assurée que la flotte d'Athènes était à Rhégium. On mit le plus vif empressement à faire les dispositions pour la défense; et il ne resta plus de doute. On envoya chez les Sicules, aux uns des troupes pour les garder, aux autres des députations. On transporta des garnisons dans les places situées sur la route de l'ennemi. On fit dans la ville la revue des chevaux et des armes, et l'on examina si tout était en bon état. Enfin on disposa tout comme pour une guerre prochaine, et qui était en quelque sorte commencée. »

Pendant que les Syracusains se préparaient ainsi, la flotte athénienne, partagée en deux divisions depuis le départ d'Alcibiade, se mit en marche pour Sélinonte et Égeste, les deux villes rivales. Elle côtoya la Sicile, relâcha à Himère; prit en passant Hyccara, dont les habitants furent réduits en esclavage. La ville fut cédée aux Égestéens, dont

elle était l'ennemie. Nicias alla directement d'Hyccara à Égeste pour y conférer avec les habitants. L'armée retourna à Catane par la route de terre et la voie de mer. Nicias vint bientôt la rejoindre. Les Athéniens firent, sans succès, une tentative armée contre Hybla, place ennemie dépendante de Géla.

Les lenteurs de Nicias enhardissent les Siciliens. Le peuple de Syracuse presse ses généraux de le mener à l'ennemi. Un corps de cavalerie et d'infanterie marche contre Catane pour y attaquer les Athéniens qui, de leur côté, s'étaient embarqués et faisaient voile pour Syracuse. Les Syracusains, ayant appris cette nouvelle en arrivant à Catane, retournent sur leurs pas. Ils avaient beaucoup de chemin à faire, et les Athéniens, descendus sur les terres de Syracuse, avaient eu le temps d'asseoir un camp, qui, par sa situation, les mettait à l'abri de la cavalerie, à laquelle ils avaient peu de chevaux à opposer, et leur permettait d'attaquer quand ils le jugeraient convenable.

« D'un autre côté, ils étaient protégés par des murailles, des édifices, des bois, un étang; de l'autre, par des précipices. Ils coupèrent des arbres dans les forêts voisines, les portèrent sur le bord de la mer, et plantèrent des palissades auprès de leur flotte et à Dascon. Du côté que les ennemis pouvaient franchir plus aisément, ils élevèrent à la hâte des fortifications en pierres brutes et en bois, et rompirent le pont d'Anapus. Personne, tant qu'ils furent occupés de ces travaux, ne sortit de la ville pour y mettre obstacle. Enfin, la cavalerie ennemie

arriva la première pour porter contre eux du secours, et toute l'infanterie se trouva bientôt rassemblée en leur présence. Ces troupes s'avancèrent d'abord tout près du camp des Athéniens; mais comme on ne sortit pas au-devant d'elles, elles firent leur retraite, passèrent le chemin d'Hélora, et se retranchèrent. » (Thucydide.)

Le lendemain, les Athéniens et leurs alliés se mirent en ordre de bataille; les Syracusains en firent autant. Les généraux, de part et d'autre, excitèrent à la bravoure, et les troupes se rencontrèrent.

« L'action commença des deux côtés par les corps qui lançaient des pierres à la main, les frondeurs et les archers; et, suivant la coutume des troupes légères, ils se mettaient réciproquement en fuite. Les trompettes donnèrent ensuite le signal de la mêlée. On en vint aux mains, et la résistance fut longue de part et d'autre. Il survint du tonnerre, des éclairs, une forte pluie. Ceux qui combattaient pour la première fois, et qui n'avaient jamais vu la guerre, avaient cette terreur de plus; *ceux qui avaient plus d'expérience ne voyaient en cela qu'un effet de la saison*, et ils étaient bien plus effrayés de ce que l'ennemi ne fléchissait pas. Mais dès que les Argiens eurent repoussé la gauche des Syracusains, et ensuite les Athéniens ce qui était devant eux, tout le reste de l'armée syracusaine fut aussitôt rompu et mis en fuite. Les Athéniens ne s'avancèrent pas bien loin à la poursuite; car la cavalerie syracusaine, qui était nombreuse et qui n'avait pas été battue, les contenait, et se jetait sur les Hoplites qu'elle

voyait se détacher à la suite des vaincus. Ils se tinrent serrés, contents de suivre, autant qu'ils le purent, l'ennemi, sans se remettre eux-mêmes au hasard, et, à leur retour, ils élevèrent un trophée. » (Thucydide.)

Les Athéniens, après cette affaire, rassemblèrent leurs morts, qui étaient peu nombreux, les mirent sur le bûcher, et passèrent la nuit en cet endroit. Le lendemain, après avoir permis aux ennemis d'enlever les leurs, ils recueillirent les ossements de leurs compagnons, et retournèrent à Catane, chargés des dépouilles des ennemis. On était dans la mauvaise saison, et ce fut à Catane et à Naxos qu'ils prirent leur campement d'hiver.

Mais, pendant ce temps, les deux partis ne restèrent pas inactifs.

Les Athéniens demandèrent à leur patrie et aux alliés des secours de toutes sortes. Les Syracusains donnèrent plus d'unité à la direction de l'armée, et remirent le commandement à trois généraux expérimentés, HERMOCRATE, HÉRACLITE et SICANUS. Ils envoyèrent des députations à Corinthe et à Lacédémone pour solliciter des secours. De part et d'autre on passa l'hiver à faire des tentatives sur quelques places, ou à se fortifier, ou à se procurer des alliés et des secours, ou à s'inquiéter réciproquement.

Au commencement du printemps, des mouvements de troupes se firent (414 avant J.-C.). Les Syracusains avaient pris des mesures; ils avaient placé des soldats dans les Épipoles, lieux élevés au-

tour de leur ville. Les Athéniens sortent de Catane avec toutes leurs forces, arrivent devant Syracuse, courent aux Épipoles, s'en emparent après un vigoureux combat, dressent un trophée et rendent les morts syracusains. Ils travaillent ensuite à un mur de circonvallation, le pressent vivement, et les Syracusains, effrayés de tant de célérité, élèvent de leur côté un contre-mur... Nous ne pouvons décrire ni les travaux de siége, ni les assauts nombreux que se livrèrent les deux partis. Le brave LAMACHUS fut tué dans l'un de ces combats. Les Athéniens avaient cependant le dessus. Ils venaient de recevoir des secours en cavalerie et en argent. Les Syracusains, serrés de près, parlaient d'en venir à un accommodement, quand des troupes de Lacédémone, de Corinthe et d'ailleurs, leur arrivent sous le commandement du Spartiate Gylippe et du Corinthien Pythen : ils reprennent courage; les Athéniens éprouvent la crainte à leur tour. Les hostilités recommencent : on se bat entre les retranchements; les Athéniens obtiennent l'avantage, élèvent un trophée, et permettent aux Syracusains d'enlever leurs morts. Gylippe réchauffe l'enthousiasme, ramène les troupes au combat et remporte un avantage sur les Athéniens : ce premier succès en présage de nouveaux. Les Syracusains augmentent en force et en audace. NICIAS demande des secours à Athènes. Cette ville, bien que pressée par les attaques des Lacédémoniens, qui, sur les excitations d'Alcibiade, avaient rompu la trève conclue, fit embarquer EURYMÉDON, et bientôt après DÉMOSTHÈNE

avec des forces considérables... AGIS et ALCIBIADE dévastaient l'Attique (413 avant J.-C.).

Tous les ennemis d'Athènes, et ils étaient nombreux, envoyaient des vaisseaux chargés de combattants aux Syracusains, dont les forces navales devinrent imposantes. GYLIPPE et HERMOCRATE excitèrent leurs soldats à se porter sur les vaisseaux. Il y eut des combats de terre et des combats de mer. Les Athéniens perdirent d'un côté, gagnèrent de l'autre; les chances se balançaient, cependant leur position empirait toujours.

« Les Syracusains avaient planté en mer, devant l'ancien chantier, des pilotis, pour qu'à l'abri de ce retranchement les vaisseaux pussent se tenir à l'ancre, sans être exposés aux attaques des Athéniens. Il s'agissait de les enlever. Les Athéniens amenèrent un vaisseau du port de dix mille ballots, garni de parapets, et surmonté de tours de bois : ils allaient sur des barques attacher des câbles aux pilotis, les tiraient à l'aide de cabestans, et les arrachaient; des plongeurs les sciaient sous les eaux. Les Syracusains, du haut des magasins de vaisseaux, tiraient sur les Athéniens, qui leur répondaient de dessus le pont. Ceux-ci parvinrent à enlever enfin la plus grande partie des pilotis. Ce qui leur donna le plus de peine, c'étaient ceux qui étaient cachés sous la mer, car on en avait planté qui, ne s'élevant pas à fleur d'eau, étaient fort dangereux pour les vaisseaux qui en approchaient; on ne les apercevait pas, et l'on échouait comme contre un rocher. Des plongeurs, gagnés à prix d'argent, parvinrent

à les scier. Cependant les Syracusains en plantèrent de nouveaux. Il se fit des deux côtés bien d'autres tentatives, comme on devait l'attendre de deux armées en présence, et rangées en face l'une de l'autre. On se harcelait, on se tâtait de toutes les manières. » (Thucydide.)

Les Syracusains montent sur leurs vaisseaux, et tiennent prête leur armée de terre. Ils engagent une double affaire.

« Pendant la plus grande partie du jour on ne fit que se charger, se repousser, se tâter réciproquement, sans que, de part ni d'autre, on pût rien faire de remarquable; seulement les Syracusains coulèrent bas un ou deux vaisseaux d'Athènes, et l'on se sépara. En même temps l'armée de terre s'éloigna des murailles. Le lendemain, les Syracusains se tinrent en repos, sans rien manifester de ce qu'ils voulaient faire. Comme les forces s'étaient montrées égales dans le combat de mer, Nicias s'attendait à voir les ennemis renouveler l'attaque : il obligea les triérarques à faire radouber ceux des vaisseaux qui avaient souffert, et ordonna de mettre à l'ancre des bâtiments de charge en avant des pilotis qu'il avait plantés en mer devant les vaisseaux, et qui les tenaient renfermés comme dans un port. Il disposa ces bâtiments à deux arpents l'un de l'autre, pour procurer aux vaisseaux qui pourraient être repoussés une retraite sûre, d'où ils retourneraient à loisir au combat. Ces travaux occupèrent les Athéniens tout le jour, et ne furent terminés qu'à la nuit. Le jour suivant, de meilleure heure que

la dernière fois, les Syracusains firent par terre et par mer une attaque semblable à la précédente. Les deux flottes en présence passèrent encore une grande partie de la journée à se tâter l'une l'autre. » Thucydide.)

Les Syracusains rament enfin à la proue, se rapprochent de la ville, descendent à terre, prennent leur repas. Les Athéniens, les voyant faire retraite, se retirent de leur côté, descendent à terre, et se disposent à manger. Tout à coup les Syracusains sautent dans leurs vaisseaux, et marchent au combat; les Athéniens surpris, et étant encore à jeun, s'empressent de monter leurs vaisseaux et à faire face; mais ils ont le dessous; les Syracusains remportent une victoire complète, et leur orgueil s'en accroît. Les Athéniens, découragés, se réfugient dans leur station.

Tout à coup Démosthène et Eurymédon apparaissent en vue de Syracuse.

« Ils amenaient soixante-treize vaisseaux ou à peu près, y compris les navires étrangers, environ cinq mille hoplites d'Athènes et des alliés, un grand nombre de barbares et de Grecs armés de javelots, des frondeurs, des archers, et tout le reste d'un formidable appareil. » (Thucydide.)

L'armée de Nicias est au comble de la joie; les Syracusains tremblent à leur tour; ils sont effrayés de la puissance d'Athènes.

Les Athéniens sortent de leurs retranchements, ravagent la campagne; ils assiégent les murailles. Bientôt après, ils font une attaque de nuit, péné-

trent dans la ville, et tout fuit à leur approche. Mais au moment où ils se croient vainqueurs, les Syracusains reviennent, les surprennent; et, dans l'obscurité de la nuit, les Athéniens, ne se reconnaissant plus les uns les autres, se combattent entre eux, et tombant enfin dans les piéges tendus par l'ennemi, ils périssent en grand nombre.

Le lendemain les Syracusains élèvent deux trophées; les Athéniens sont consternés.

Les Athéniens étaient campés dans un lieu marécageux; ils souffraient horriblement. Une maladie pestilentielle se déclare; beaucoup succombent. Les soldats désirent retourner dans leur patrie; les généraux délibèrent sur le parti qu'on doit prendre dans une telle situation. Démosthène propose de retourner sans retard à Athènes, qui, dans ce même temps, était pressée par les Spartiates et avait besoin de tous ses enfants pour sa défense. Nicias est indécis; il déclare cependant qu'il ne faut pas partir et, par des demi-mots, fait conjecturer qu'il a des amis, des intelligences dans Syracuse, desquels il espère beaucoup pour le succès de leur entreprise.

Démosthène n'admettait pas qu'on dût rester à la même place et continuer le siége. Il pensait qu'il fallait, si du moins on ne pouvait pas retourner à Athènes sans un décret du peuple, se retirer sur Catane; partir de là avec les troupes de terre pour soumettre une grande partie de la contrée, pendant que les flottes se battraient dans la haute mer et non dans un port étroit, fermé de pilotis : qu'ainsi

les Athéniens obtiendraient des avantages certains. Eurymédon partageait cet avis. Nicias se déclarait contre eux; et l'on tomba dans l'inaction.

Les derniers succès des Syracusains leur avaient donné de nouvelles forces. Les Athéniens perdaient au contraire, et Nicias finit par se rendre à l'avis des autres généraux. Les soldats étaient avertis de se tenir prêts à se mettre en marche. Tout était disposé; on allait partir quand la lune s'éclipsa.

« NICIAS, *qui était fort adonné aux superstitions*, et surtout à celles de cette espèce, dit qu'avant qu'il se fût écoulé *trois fois neuf jours*, comme l'avaient ordonné les devins, il ne permettrait plus de mettre en délibération l'affaire du départ. » (Thucydide.)

Les Syracusains, instruits de tous ces détails, se persuadèrent que les Athéniens s'avouaient inférieurs, et, s'animant d'une nouvelle ardeur, chaque jour ils livrèrent des combats acharnés. De deux parts on dressait des trophées. Nous ne pouvons entrer dans tous les détails, et nous arrivons à la bataille décisive, à la terrible journée.

Sur terre, sur mer, les armées sont en présence. Démosthène, Ménandre et Euthydème commandent la flotte athénienne. Sicanus, Agatarque et Pythen commandent celle de Syracuse. Sont rangées en bataille, sur le rivage, les troupes de terre : ici commande Nicias; un peu plus loin, c'est Hermocrate et Gilyppe. Tous les regards se fixent sur la mer. On entend le signal du combat; les flottes se chargent, se mêlent, la lutte est énergique et longue.

« C'était, sur les deux flottes, de la part des équipages, la plus vive émulation de se porter où ils étaient commandés ; c'était, de la part des pilotes, l'art qui le disputait à l'art, et une lutte mutuelle. Quand deux navires fondaient l'un sur l'autre, les troupes, sur le pont, ne voulaient pas montrer moins de valeur que les matelots ne développaient d'habileté. Chacun, au poste qui lui était marqué, se piquait de l'emporter sur tous les autres. Une multitude de bâtiments combattait dans un espace fort resserré : on n'en comptait guère moins de *deux cents* dans les deux flottes. Il se fit donc peu de chocs, parce qu'on ne pouvait ni reculer, ni s'ouvrir un chemin entre les navires ; mais c'étaient de fréquentes mêlées de vaisseaux qui, fuyant, ou s'avançant à l'attaque, se rencontraient les uns les autres. Tant que deux vaisseaux combattaient, les troupes, du haut des ponts, lançaient des nuages de javelots, de flèches et de pierres : ils s'accrochaient, les soldats combattaient corps à corps, chacun s'efforçant de sauter sur le bâtiment ennemi. Dans une étendue si resserrée, il arrivait souvent d'attaquer à la fois et d'être attaqué ; deux bâtiments, et même davantage, étaient souvent obligés de s'accrocher à un seul. Le pilote défendait son navire, en attaquait un autre, et n'avait pas à se garder d'un seul ennemi ; mais il en était de toutes parts entouré. Au bruit des vaisseaux nombreux qui s'entre-heurtaient, on était saisi d'épouvante, et les ordres ne pouvaient être entendus. Il s'en donnait des deux côtés un grand nombre à la

fois : c'étaient les cris qu'exige la manœuvre, c'étaient ceux de gens qui s'excitaient à bien combattre. Les Athéniens criaient qu'on forçât le passage; que, pour sauver ses jours et revoir sa patrie, c'était, plus que jamais, le moment d'avoir du cœur : les Syracusains et leurs alliés, qu'il était beau d'empêcher l'ennemi de fuir, et glorieux à chacun des combattants d'ajouter par la victoire à la puissance de son pays. Si les généraux voyaient, dans l'une ou l'autre flotte, un navire reculer sans nécessité, ils appelaient le triérarque par son nom. Du côté des Athéniens, ils lui demandaient s'il aimait donc mieux une terre couverte de ses plus cruels ennemis, que la mer dont il avait acquis l'empire au prix de tant de travaux; du côté des Syracusains : s'il fuyait les Athéniens qui prenaient eux-mêmes la fuite, et si l'on ne savait pas qu'ils ne cherchaient qu'à s'échapper à quelque prix que ce fût.

« Les troupes des deux partis qui étaient restées à terre, suspendues entre l'espérance et la crainte tant que l'avantage fut balancé, étaient dans la plus terrible agitation d'esprit : les Syracusains, dans le désir d'acquérir encore plus de gloire; les Athéniens, dans la crainte de maux plus cruels encore que ceux qu'ils éprouvaient. Toute leur fortune était sur leurs vaisseaux, et rien ne peut égaler la crainte que leur causait l'avenir; d'autant plus tourmentés, que chacun voyait de terre le combat sous un aspect différent. Le spectacle n'était pas d'une grande étendue, mais tous ne pouvaient regarder au même endroit à la fois. Ceux qui voyaient

leur parti victorieux prenaient courage, et priaient les dieux de ne pas les priver de leur salut. D'autres fixaient les yeux sur un endroit où l'on avait du désavantage : ils criaient, ils versaient des larmes; et, d'après ce qui frappait leurs regards, ils étaient plus consternés que ceux qui se trouvaient dans l'action. D'autres avaient la vue d'un combat qui, des deux parts, se soutenait opiniâtrement avec égalité; les mouvements de leurs corps exprimaient leurs craintes et le trouble de leur âme, et, dans leur horrible anxiété, toujours ils se voyaient sur le point de se sauver ou de périr. Tant que la victoire fut disputée, ce fut dans l'armée athénienne des lamentations, des cris : Nous sommes vainqueurs! nous sommes vaincus! et toutes les sortes d'exclamations que, dans un grand danger, doit faire entendre une troupe nombreuse.

« On était à peu près dans la même agitation sur les vaisseaux, quand enfin les Syracusains prirent une supériorité décidée, mirent les Athéniens en fuite, les poussèrent vivement, et les poursuivirent à grands cris au rivage. Tous les guerriers de la flotte qui ne furent pas faits prisonniers en mer prirent terre où ils purent, et regagnèrent le camp. L'armée de terre n'était plus partagée entre des sentiments divers : tous, consternés également de leur malheur, ne faisaient entendre que des sanglots, que des gémissements. Les uns couraient à la défense des vaisseaux; les autres, à celle de ce qui restait des retranchements; d'autres, et c'était le plus grand nombre, n'étaient occupés que d'eux-

mêmes et des moyens de se sauver. Il ne se vit jamais un plus profond abattement. Leur situation était à peu près semblable à celle des Lacédémoniens à Pylos, quand leur flotte était détruite, et qu'ils perdaient avec elle les hommes qui étaient passés à Sphactérie. Les Athéniens désespéraient de pouvoir se sauver par terre, à moins de quelque événement inopiné.

« Le combat avait été opiniâtre, et, des deux côtés, on avait fait de grandes pertes d'hommes et de vaisseaux. Les vainqueurs, syracusains et alliés, recueillirent les morts et les débris des navires, retournèrent dans leur ville et dressèrent un trophée. Les Athéniens, abattus de l'excès de leurs maux, ne songèrent pas même à réclamer leurs morts ou les débris de leur flotte : ils ne pensaient qu'à se retirer dès l'arrivée de la nuit.» (Thucydide.)

Démosthène vint trouver Nicias; il lui dit qu'il avait encore au moins soixante vaisseaux capables de tenir la mer; que les ennemis n'en avaient pas conservé plus de cinquante; qu'il fallait monter sur ce qui restait de la flotte, livrer un dernier combat, forcer le passage, car ils étaient enfermés dans le port, et s'éloigner de Syracuse. Nicias fut de son avis. Mais les soldats, épuisés et découragés, se croyaient incapables de vaincre et n'avaient tous qu'une même pensée, celle de faire leur retraite par terre.

Le départ fut résolu; mais les Syracusains prirent les devants, bouchèrent les issues, occupèrent les défilés, et en firent une vigilante garde.

C'était le surlendemain du combat : Nicias et Démosthène, chacun à la tête d'une division, donnèrent l'ordre du départ. On quittait un lieu de désolation, et l'on se dirigeait, accablé du présent, redoutant l'avenir, vers la ville de Catane (413 av. J.-C.).

Nicias, ce chef temporisateur, cet homme de talent, mais sans élan et sans génie, montra cependant, en cette extrémité, une âme forte : il consola, il encouragea les soldats; il veilla sur eux comme sur ses propres enfants. Eurymédon et Lamachus étaient morts : vivants, ils eussent soutenu le moral de l'armée. Démosthène tenait aussi des discours encourageants.

« La division aux ordres de Nicias marchait en bataillon carré; celle de Démosthène suivait : les bagages et la multitude étaient placés au milieu des hoplites. Arrivés au passage de l'Anapus, ils trouvèrent, sur le fleuve, un détachement de Syracusains et d'alliés rangés en bataille : ils le repoussèrent, se rendirent maîtres des passages, et continuèrent d'avancer. Mais la cavalerie syracusaine ne cessait de les harceler, et les troupes légères tiraient sur eux. Ils franchirent dans cette journée à peu près quarante stades (1), et passèrent la nuit près d'un tertre. Ils se remirent en marche le lendemain de bonne heure, firent environ vingt stades, et descendirent dans une plaine : c'était un endroit habité ;

(1) Le stade ancien est de 180 mètres. Il faut près de 22 stades pour faire une lieue ancienne de France, dite lieue de poste. Voir pour plus de détail notre tome 1er, page 155.

ils y campèrent à dessein d'en tirer quelques vivres et de l'eau, pour emporter avec eux : car ils en avaient peu pour la route qu'ils avaient à faire, et qui était d'un grand nombre de stades. Cependant les Syracusains se portèrent en avant, et murèrent le passage que leurs ennemis devaient franchir : c'était une éminence forte par elle-même, et des deux côtés étaient des ravins escarpés et profonds. On l'appelait le roc Acrée. Le lendemain, les Athéniens s'avancèrent; la cavalerie et les troupes légères de Syracuse étaient nombreuses ; elles les arrêtaient, leur lançaient des traits, voltigeaient autour d'eux. Les Athéniens soutinrent longtemps le combat : ils retournèrent ensuite au camp d'où ils étaient partis, mais ils ne purent s'y procurer de vivres : la cavalerie ne leur permettait plus de s'écarter.

« Ils reprirent leur marche le matin, et s'ouvrirent de vive force le passage jusqu'au tertre fortifié. Là ils trouvèrent devant eux, au haut du rempart, l'infanterie disposée sur un ordre profond; car le lieu était étroit. Ils attaquèrent le mur, mais ils étaient accablés de traits; les ennemis, rangés en amphithéâtre, pouvaient tirer en grand nombre à la fois, et ces traits, lancés d'en haut, en étaient plus pénétrants. Ils ne purent forcer la muraille, et firent leur retraite. Pendant qu'ils prenaient du repos, il survint du tonnerre et de la pluie, comme il a coutume d'arriver en été aux approches de l'automne. Cependant la consternation en fut augmentée; ils croyaient que tous ces événements se réunissaient pour les perdre.

« Gylippe et les Syracusains profitèrent de leur repos pour envoyer un détachement élever, derrière eux, un mur sur le chemin par lequel ils étaient venus ; mais les Athéniens firent partir un détachement pour s'opposer à ce travail. Toute l'armée se rapprocha de la plaine, et passa la nuit en chemin : le lendemain, ils marchèrent en avant : mais les ennemis les entourèrent de toutes parts, et en blessèrent un grand nombre. Ils reculaient quand les Athéniens s'avançaient ; ils fondaient sur eux quand ils les voyaient reculer. Ils pressaient surtout les derniers rangs, afin de répandre l'effroi dans toute l'armée pour peu qu'ils les pussent obliger à fléchir. Cette manœuvre dura longtemps ; mais les Athéniens tinrent ferme. Ils firent ensuite une marche de cinq à six stades, et se reposèrent dans la plaine : les Syracusains s'éloignèrent, et regagnèrent leur camp.

« L'armée était réduite à la dernière misère : on manquait de munitions de toute espèce, et, dans le grand nombre d'attaques qu'on avait souffertes, bien des soldats avaient été blessés. Nicias et Démosthène jugèrent à propos d'allumer, pendant la nuit, un grand nombre de feux, et d'emmener l'armée, non par le chemin qu'on avait d'abord résolu de suivre, mais du côté de la mer, par une route opposée à celle où les attendait l'ennemi ; elle ne conduisait pas à Catane, mais elle prenait de l'autre côté de la Sicile, et menait à Camarina, à Géla, à d'autres villes grecques et barbares situées dans cette partie de l'île. Les feux furent allumés, et l'on partit de nuit. Les

troupes éprouvèrent des terreurs paniques, comme il arrive dans toutes les armées, surtout dans les armées considérables, et encore plus pendant la nuit, quand il faut marcher à travers le pays des ennemis et dans leur voisinage. La division de Nicias, qui formait l'avant-garde, continua de marcher, et prit beaucoup d'avance. Celle de Démosthène, qui formait à peu près la moitié de l'armée, se coupa, et marcha en désordre. Cependant, au point du jour, ils parvinrent au bord de la mer, prirent la route qu'on appelle Hélorine, et s'avancèrent pour gagner le fleuve Cacyparis : ils voulaient en suivre le cours, et pénétrer dans le milieu des terres. Ils espéraient, par cette route, rencontrer les Sicules qu'ils avaient mandés. Parvenus au fleuve, ils y trouvèrent un détachement qui élevait un mur et plantait des pilotis, pour leur couper le passage. Ils parvinrent à le forcer, et passèrent. Les commandants leur firent continuer la marche vers un autre fleuve qu'on nomme Erinéum.

« Cependant, avec le jour, les Syracusains et les alliés reconnurent l'évasion des Athéniens : la plupart accusaient Gylippe d'avoir bien voulu les laisser échapper. Ils n'eurent pas de peine à savoir de quel côté ils avaient pris ; on se mit aussitôt à leur poursuite, et on les atteignit à l'heure du dîner. La division aux ordres de Démosthène était la dernière, parce qu'elle avait marché plus lentement et avec moins d'ordre, et qu'elle s'était troublée pendant la nuit. Les ennemis la joignirent, et aussitôt ils l'attaquèrent. La cavalerie n'eut pas de peine à inves-

tir ces troupes dispersées, et à les mettre à l'étroit. La division de Nicias était en avant, à cent cinquante stades plus loin. Il l'avait conduite avec plus de célérité, pensant que, dans une telle circonstance, s'arrêter volontairement et livrer des combats n'est pas le moyen de se sauver; mais qu'il faut s'avancer le plus vite que l'on peut, et ne se pas battre sans y être forcé. Démosthène avait plus à souffrir, et avec moins de relâche : parti le dernier, c'était lui que pressait l'ennemi. Quand il reconnut qu'on le poursuivait, il songea moins à s'avancer qu'à se mettre en ordre de bataille; et pendant qu'il perdait du temps, il fut enveloppé, et tomba lui-même dans le plus grand trouble, ainsi que ses soldats. Renfermés dans un endroit environné de murailles, que traversait un chemin, et où se trouvaient de grandes plantations d'oliviers, ils étaient de toutes parts accablés de traits. Les Syracusains aimaient mieux escarmoucher ainsi, que d'en venir à un combat en règle; car se risquer contre des hommes au désespoir, c'était les favoriser, et travailler contre soi-même. Ils pensaient à se ménager : assurés désormais de la fortune, ils ne voulaient pas risquer de la perdre par quelque événement, et comptaient bien, sans changer de manœuvre, vaincre les ennemis et s'en rendre maîtres.

« Ils tirèrent de tous côtés pendant le jour. Quand enfin Gylippe et les Syracusains virent les ennemis accablés de blessures et de fatigue, ils envoyèrent offrir la liberté à ceux des insulaires qui voudraient passer de leur côté. Il y en eut de quelques villes

qui passèrent, mais en petit nombre. Il se fit ensuite une convention avec tout le reste de l'armée. Les soldats devaient remettre leurs armes, et l'on s'engageait à leur laisser la vie, sans pouvoir y attenter ni par des moyens violents, ni par les chaînes, ni par le refus du plus absolu nécessaire. Tous se rendirent, au nombre de six mille; ils livrèrent tout l'argent qu'ils avaient, le jetèrent dans des boucliers et en remplirent quatre. On les conduisit aussitôt à la ville. Nicias et ses troupes parvinrent le même jour au fleuve Erinéum, gagnèrent une hauteur, et y campèrent.

« Les Syracusains l'atteignirent le lendemain; ils lui apprirent que Démosthène s'était rendu, et l'engagèrent à suivre cet exemple : mais il ne voulait pas croire ce rapport, et il obtint la permission d'envoyer un cavalier s'en assurer. Quand cet homme, à son retour, le lui eut confirmé, il fit déclarer à Gylippe et aux Syracusains, par un héraut, qu'il était prêt à stipuler au nom d'Athènes qu'elle leur rembourserait les frais de la guerre, à condition qu'ils laisseraient partir son armée. Il convenait de leur donner en ôtage, jusqu'au paiement de la somme, des citoyens d'Athènes, un homme par talent. Les Syracusains et Gylippe n'acceptèrent pas cette proposition : ils attaquèrent les Athéniens, les enveloppèrent, et tirèrent sur eux jusqu'au soir. Ceux-ci souffraient de la grande disette de vivres et de toute autre munition; cependant ils voulurent profiter, pour partir, du repos de la nuit. Ils prirent leurs armes : les Syracusains

s'en aperçurent, et chantèrent le pæan. Les Athéniens, voyant qu'ils ne pouvaient cacher leur retraite, quittèrent les armes, à l'exception de trois cents hommes qui forcèrent la garde et allèrent pendant la nuit où ils purent.

« Le jour venu, Nicias mit en marche son armée. Les Syracusains et les alliés continuaient de les harceler de toutes parts, ne cessant de tirer des flèches et de lancer des javelots. Cependant les Athéniens s'avançaient vers le fleuve Assinare, toujours tourmentés par les chocs répétés d'une nombreuse cavalerie et par une multitude de troupes; mais dans l'espérance d'être plus tranquilles s'ils pouvaient passer le fleuve : d'ailleurs, le tourment de la soif les y attirait. Ils y parvinrent : tous s'y précipitèrent en désordre, c'était à qui passerait le premier. Les ennemis les pressaient et rendaient le passage difficile. Obligés de se serrer en avançant, ils tombaient les uns sur les autres et se foulaient aux pieds. Se heurtant contre les javelots de leurs voisins, s'embarrassant dans les ustensiles, les uns se tuaient aussitôt, les autres étaient emportés par le courant. Les bords étaient escarpés : les Syracusains avaient gagné l'autre rive : ils tiraient d'en haut sur des infortunés, livrés la plupart au plaisir d'étancher leur soif, et qui se mettaient eux-mêmes en désordre dans un fleuve profond. Ils y descendirent, et firent un grand carnage des malheureux qui s'y étaient plongés. Bientôt l'eau fut troublée; mais, toute bourbeuse et sanglante, on la buvait encore, on se la disputait les armes à la main.

« Enfin les morts étaient entassés dans le fleuve; l'armée était défaite : les uns avaient péri dans la rivière ; les autres, atteints dans leur fuite par la cavalerie. Nicias se rendit à Gylippe : il avait en lui plus de confiance qu'aux Syracusains. Il se remit à la discrétion des Lacédémoniens et de ce général, en les priant d'arrêter le carnage. Gylippe alors ordonna de faire les Athéniens prisonniers. On emmena vivants tous ceux que les Syracusains n'avaient pas cachés ; ils en avaient caché beaucoup. On envoya à la poursuite des trois cents qui avaient échappé à la garde pendant la nuit : ils furent arrêtés. Le nombre de ceux qui furent pris en masse, et qui étaient prisonniers de l'Etat, n'était pas considérable. Ceux qui furent dérobés par des particuliers étaient en grand nombre. La Sicile en fut remplie. Ils n'appartenaient point à l'Etat, parce qu'ils ne s'étaient pas rendus sur une convention, comme les soldats de Démosthène. » (Thucydide.)

Telle fut la fin de la guerre entreprise par Athènes contre Syracuse. La trahison d'Alcibiade, les lenteurs, les irritations de Nicias, avaient beaucoup contribué à ce fatal résultat. Athènes avait perdu quarante mille hommes ; elle était consternée de ces terribles événements ; ses ennemis la croyant perdue, se réunissaient tous pour lui porter le dernier coup. Syracuse avait triomphé, elle était au comble de la gloire.

C'est Thucydide qui nous a raconté cette lutte énergique et savante entre deux peuples régis par des institutions démocratiques, et l'on a vu combien

cet historien, qui était si confus, si petit, si plein d'épigrammes de mauvais goût et d'insultes grossières lorsqu'il nous parlait de Cléon et de ses travaux, est grand, sublime, puissant, lorsqu'il peint les grands événements de la Sicile. Il est difficile de trouver chez n'importe quel peuple des pages d'histoire comparables à celles que nous nous sommes fait un plaisir de reproduire. Oui, nous nous plaisons à mettre sous les yeux de nos lecteurs tout ce qui peut remuer et grandir leur âme.

Les Athéniens prisonniers de guerre.

« Les Syracusains et les alliés se réunirent; ils prirent le plus qu'il leur fut possible d'hommes et de dépouilles, et rétournèrent à la ville. Tous les prisonniers furent déposés *dans les carrières*, parce que l'on croyait plus facile de les y garder. On fit mourir Nicias et Démosthène, *contre l'intention de Gylippe*. Il regardait comme une belle récompense de ses travaux guerriers d'amener à Lacédémone, avec les autres marques de ses victoires, les généraux ennemis. » (Thucydide.)

Comme Thucydide donne très peu de détails sur les suites de la guerre, nous emprunterons à Diodore de Sicile et à Plutarque pour nous compléter; on pourra remarquer que le grand historien dont nous avons reproduit de si belles pages, se laissant entraîner par son penchant naturel, suppose à Gylippe et aux Lacédémoniens des sentiments généreux qu'ils n'éprouvaient point.

Les soldats syracusains et leurs alliés étaient ren-

trés dans Syracuse, amenant le butin et les Athéniens vaincus. Ils élevèrent des trophées, et certes leurs succès en étaient dignes (413 av. J.-C.).

« Ce jour, dit Diodore, fut célébré par des sacrifices d'actions de grâces offerts aux dieux. Le lendemain, l'assemblée fut convoquée pour décider du sort des prisonniers. DIOCLÈS, le plus renommé des orateurs populaires, proposa de faire mourir ignominieusement les généraux athéniens, et d'envoyer pour le moment tous les autres prisonniers *aux carrières*, et vendre à l'enchère les captifs des alliés d'Athènes. Enfin, il proposa de donner à chaque Athénien qui travaillerait dans la prison deux chénices de farine (un litre et huit décilitres). Après ce discours, HERMOCRATE s'avança dans l'assemblée, et s'efforça de démontrer qu'un usage humain de la victoire était plus beau que la victoire même. A cette proposition, le peuple fit entendre un murmure désapprobateur, et la rejeta bien loin, lorsqu'un citoyen, nommé NICOLAÜS, qui avait perdu à la guerre ses deux fils, monta à la tribune, s'appuyant, à cause de sa vieillesse, sur deux domestiques. Aussitôt son apparition fit cesser le tumulte.»

Dans l'impossibilité où nous sommes de reproduire en entier le discours du noble vieillard, nous en donnerons au moins les fragments que voici :

« Ne vous êtes-vous pas déjà doublement vengés « du peuple athénien ? ces prisonniers ne sont-ils « pas assez punis ? ils vous ont livré leurs person- « nes et leurs armes. Ils comptent sur l'humanité « des vainqueurs ; ne serait-il pas indigne de leur

« en donner un démenti ? Les adversaires les plus « irréconciliables sont morts sur le champ de ba- « taille ; mais ceux qui se sont rendus à discrétion « sont devenus vos suppliants. Ceux qui, dans les « batailles, livrent leurs personnes à l'ennemi, le « font dans l'espérance de sauver leur vie. Si vous « infligez aux Athéniens qui se sont ainsi confiés à « vous le dernier supplice, ne méritez-vous pas « d'*être flétris du nom d'impitoyable?* Enfin, mes « concitoyens, ceux qui aspirent à gouverner les « hommes, ne doivent pas seulement se rendre for- « midables par les armes, mais ils doivent aussi « adoucir leurs mœurs....

« Il est beau, ô mes concitoyens, de donner « l'exemple de la réconciliation et d'expier les maux « de la discorde par la pitié pour l'infortune. Con- « servons pour nos amis une amitié immortelle, et « pour nos ennemis une haine périssable... Nourrir « des haines éternelles et les transmettre comme un « héritage à ses enfants, ce n'est là ni généreux, ni « sage... L'inimitié ne doit subsister que jusqu'à la « victoire, et la vengeance s'arrêter devant les vain- « cus. Celui qui va plus loin et tire vengeance d'un « captif qui implore la clémence, ne punit pas un « ennemi ; il outrage la faible nature humaine...

« S'il y a quelque ville dont il faille respecter le « nom, c'est sans doute *la ville d'Athènes, la bien- « faitrice du genre humain.* Les ATHÉNIENS n'ont-ils « pas les premiers enseigné aux Grecs la *culture* de « ce doux aliment qu'ils avaient reçu des dieux, et qui « est ensuite devenu d'un usage commun ? N'ont-ils

« pas *inventé des lois* qui ont changé la vie sauvage « en une société civilisée ? N'ont-ils pas les premiers « établi le *droit d'asile*, et donné en faveur des *sup-* « *pliants* des lois respectées par tous les hommes? « Il serait indigne de priver de la protection de ces « lois ceux qui en sont les auteurs.

« Vous tous qui, dans Syracuse, possédez de « l'instruction et le talent de la parole, ayez pitié *de* « *ceux dont la patrie est une école ouverte à tous les* « *hommes*. Vous tous qui êtes *initiés* dans les plus « saints mystères, sauvez vos maîtres. Vous qui « avez des sentiments humains, conservez la mé- « moire des bienfaits, et, par un moment de pas- « sion, n'enlevez pas aux autres l'espoir de partici- « per un jour aux mêmes bienfaits. *En quel lieu les* « *étrangers chercheront-ils une éducation libérale,* « *quand Athènes ne sera plus?* La haine qu'inspire « une offense doit être passagère; le souvenir des « bienfaits doit être long et durable... Faisons donc « de notre liberté un usage humain, et ne soyons « pas cruels envers nos semblables. » (Diodore de Sicile.)

Le même auteur dit ensuite :

« Ainsi parla NICOLAÜS aux Syracusains. Ce dis- cours émut tous les auditeurs. *Mais* GYLIPPE LE SPARTIATE, *conservant contre les Athéniens une haine implacable*, monta à la tribune et commença ainsi sa harangue :

« Je m'étonne grandement de vous voir, par l'ef- « fet d'une parole éloquente, ô citoyens de Syra- « cuse ! *changer de sentiments à l'égard de ceux qui*

« *vous ont fait tant de mal*... Spartiate, je parlerai « comme un Spartiate. D'abord on pourrait se de- « mander comment Nicolaüs conseille d'user de « clémence envers ces mêmes Athéniens qui ont « rendu sa vieillesse si misérable? Ce n'est pas faire « preuve d'humanité que d'oublier la mort des êtres « qui vous touchent de si près pour sauver la vie « des plus cruels ennemis. Combien des pères ici « présents pleurent la mort de leurs fils tombés sous « les coups de l'ennemi... C'est donc leur devoir de « haïr les Athéniens autant qu'ils regrettent ceux « qui ne sont plus... *Quelles plus belles funérailles « que d'immoler ceux qui les ont fait mourir !...* « Mais, par Jupiter, il n'est pas beau, répliquera- « t-on, d'éterniser la haine. Encore un coup, si vous « en usez ainsi à leur égard, *vous offenserez les « Lacédémoniens* ainsi que vos autres alliés qui, « ailleurs, ont allumé la guerre en votre faveur, et « envoyé ici des troupes auxiliaires... Si vous re- « lâchez les prisonniers, vous acquérez sans doute « l'amitié des Athéniens, mais vous serez traîtres à « vos alliés, et vous laisserez à l'ennemi commun « des forces que vous pouviez affaiblir... Au nom « de Jupiter et de tous les dieux que je prends à « témoin, je vous abjure de ne point sauver la vie « à vos ennemis, de ne point abandonner vos alliés « et de ne point exposer la patrie à de nouveaux « dangers. Et vous, ô citoyens de Syracuse, si, après « avoir relâché vos prisonniers, il vous arrive quel- « que malheur, il ne vous restera aucun moyen « pour vous justifier honnêtement. »

Je n'ai reproduit qu'une minime partie du discours de Gylippe. Il avait reproché au vieillard Nicolaüs d'oublier trop facilement la mort de ses enfants, il lui avait fait un crime de son humanité; il s'étonne de voir le peuple si facile à se laisser entraîner du côté de la douceur; après avoir parlé à ses passions, à ses craintes, il ranime sa colère contre ceux qui lui avaient fait une si rude guerre, et fait sanctionner le décret de mort.

« Persuadé par le discours du Spartiate, dit Diodore, *le peuple changea d'opinion* et sanctionna l'avis de Dioclès. En conséquence, les généraux et les soldats alliés furent immédiatement *mis à mort*. Les Athéniens furent envoyés aux *latomies*, d'où quelques-uns, plus instruits que les autres, ont été tirés par la suite pour donner des leçons aux jeunes gens de la ville. Presque tous les autres, maltraités dans la prison, périrent misérablement. »

Nicias et Démosthène furent mis à mort; on usa de la même rigueur envers les chefs des troupes auxiliaires; les soldats furent renfermés dans les *Latomies*, carrières profondes, où on les astreignit à des travaux forcés; et toutes ces rigueurs, toutes ces cruautés s'étaient appesanties sur les vaincus parce que Gylippe le Spartiate, contrairement à la version de Thucydide, avait employé toutes ses ressources pour amener ce résultat. Gylippe faisait égorger les Athéniens dans la Sicile, pendant que ses compatriotes les serraient de si près dans l'Attique. Pour Sparte la dernière heure d'Athènes avait sonné; elle attendait sa ruine avec impatience;

elle l'activait de tous ses moyens, de toutes ses forces.

Diodore a parlé des LATOMIES, sortes de carrières où l'on déposa les Athéniens; voici maintenant la description que donne Thucydide de ces bagnes affreux :

« Les Syracusains commencèrent par traiter fort durement les prisonniers qui étaient dans les carrières. Déposés dans un lieu profond et découvert, ces malheureux furent d'abord tourmentés par la chaleur du soleil et par un air étouffant; ensuite, les nuits fraîches de l'automne, changeant leurs souffrances en des souffrances contraires, leur causèrent de nouvelles maladies. Ils étaient forcés de satisfaire, dans un lieu resserré, à toutes les nécessités de la vie. Les morts mêmes y étaient entassés; les uns avaient péri de leurs blessures, les autres des variations qu'ils avaient éprouvées. On y respirait une odeur insupportable, et les prisonniers étaient à la fois tourmentés de la soif et de la faim. On leur donna par homme, pendant huit mois, une cotyle d'eau et deux de blé. Ils supportèrent enfin tous les maux qu'on doit souffrir dans un tel lieu. Ils furent ainsi renfermés pendant soixante-dix jours. Ensuite, on ne garda que les Athéniens et ceux de Sicile et d'Italie qui avaient porté les armes contre eux; le reste fut vendu. »

On a remarqué qu'au moment de la défaite de Nicias, un grand nombre d'Athéniens furent cachés par des Siciliens, et qu'alors ces prisonniers, au lieu d'appartenir à l'État, appartinrent à des

particuliers dont ils devinrent les esclaves. Nous devons, à ce sujet, rappeler les paroles suivantes que Plutarque a insérées dans sa *Vie de Nicias;* elles sont fort intéressantes :

« Plusieurs de ceux que les soldats avaient dérobés, ou qu'ils avaient fait passer pour des valets, *furent vendus comme esclaves, après avoir été marqués, au front, d'un cheval.* Le nombre de ceux qui, outre l'esclavage, subirent cette flétrissure, fut assez considérable ; mais leur modestie et leur bonne conduite leur furent très utiles ; ou ils obtinrent bientôt leur liberté, ou ils restèrent auprès de leurs maîtres, qui les traitèrent avec beaucoup d'humanité. Quelques-uns durent leur salut à EURIPIDE ; car, de tous les Grecs qui habitent l'intérieur de la Grèce, il n'en est point qui aiment autant que les Siciliens les ouvrages de ce poète ; et quand les étrangers qui abordaient dans leur île leur en apportaient des fragments et leur en faisaient, pour ainsi dire, goûter quelques essais, ils les apprenaient par cœur et se les communiquaient les uns aux autres. Aussi dit-on que, dans cette occasion, plusieurs de ceux qui retournèrent dans leur patrie *allèrent voir Euripide*, et le remercièrent avec beaucoup d'affection, les uns, parce qu'ils avaient été mis en liberté pour avoir appris à leurs maîtres ce qu'ils avaient retenu de ses pièces ; les autres, parce que, errant dans les campagnes, après le combat, ils recevaient de la nourriture de ceux à qui ils chantaient ses vers. »

Quel joli tableau ! et que je remercie Plutarque

de nous l'avoir tracé!... Les soldats savaient par cœur les vers d'Euripide! ils les récitaient ou les chantaient! et, par là, ils causaient tant de plaisir aux particuliers de la Sicile, qu'ils en obtenaient la liberté. C'est qu'Euripide grandissait le cœur de l'homme; il lui apprenait la générosité; ses leçons agissaient sur des peuples ardents et sensibles à la belle poésie. Combien cela prouve en faveur de la civilisation et des goûts artistiques des Grecs et des Siciliens. En ce sens-là, les avons-nous dépassés, les avons-nous même atteints? Nos soldats savent-ils réciter les vers de Racine et de Corneille? nos cultivateurs, nos industriels éprouveraient-ils un grand charme à les leur entendre déclamer? Qui oserait l'assurer?...

Invasion des Carthaginois.

La flotte de Syracuse, unie à celle des Lacédémoniens, faisait la guerre à Athènes sous le commandement d'Hermocrate, chef audacieux. Pendant ce temps, Dioclès conseilla aux Syracusains de revoir leurs lois (412 av. J.-C.).

« En conséquence, dit Diodore, les Syracusains choisirent pour *législateurs* les citoyens les plus sages, parmi lesquels Dioclès occupa le premier rang. En effet, il était, par ses talents, si supérieur à ses collègues, que le *Code des lois*, bien qu'il fût l'ouvrage de plusieurs, garda le nom de Dioclès. »

Ce code fut mis en vigueur dans plusieurs villes de la Sicile.

Après la destruction de la flotte et de l'armée

athénienne en Sicile, les Égestéens, qui les avaient appelés à leur secours, tremblent pour eux-mêmes. Etant en guerre avec les Sélinontins pour un territoire, ils le leur abandonnent par crainte des Syracusains. Mais plus ils se montrent faciles, plus les Sélinontins se montrent exigeants : ils marchent d'un envahissement à une nouvelle prétention. Les Égestéens en appellent aux Carthaginois, auxquels ils offrent la soumission de leur ville (410 av. J.-C.). Les Carthaginois, bien qu'ils craignissent Syracuse qui venait de triompher des forces d'Athènes, ne demandaient qu'un prétexte pour envahir la Sicile et promirent les secours demandés. Pour colorer leurs desseins d'un semblant de justice, ils envoyèrent, de concert avec les Égestéens, des députés à Syracuse, et proposèrent à cette République d'être l'arbitre des différends d'Égeste et de Sélinonte. Ils espéraient faire naître de cette intervention quelque brouille entre Syracuse et Sélinonte. Les Syracusains, ayant pénétré cette pensée, s'abstinrent et répondirent qu'ils conserveraient leur alliance avec Sélinonte et la paix avec Carthage. Les différends des Égestéens et des Sélinontins devaient être tranchés par l'épée, et les hostilités commencèrent. Des Campaniens, des Libyens ou Africains auxiliaires soutinrent la cause d'Égeste. Sélinonte ayant perdu dans une bataille mille soldats, demanda des secours aux Syracusains; les Egestéens en demandèrent aux Carthaginois. Les uns et les autres promirent leur appui. Carthage crut le moment venu de venger la mort d'Amilcar et la destruction de son armée par

Gélon. Elle enrôla des Libyens, des Ibériens ou Espagnols; choisit dans chaque ville les hommes les plus robustes et les plus intrépides, arma une puissante flotte, et l'expédition se mit en mer sous le commandement d'ANNIBAL, fils de Giscon, petit-fils d'Amilcar, qui avait péri à Himère. Cet Annibal est autre que celui qui devait être plus tard la terreur des Romains, et dont nous parlerons avec étendue en traitant de Rome. Le fils de Giscon, avec sa flotte bien équipée et une armée que Timée porte à cent mille hommes et Éphore à *deux cent mille* fantassins et *quarante mille* cavaliers, aborde en Sicile et débarque au cap Lilybée, où il fait son campement. La vue de cette masse d'hommes jette l'épouvante parmi les Sélinontins, qui se hâtent de demander des secours à Syracuse et à toutes les villes amies. Après que les Égestéens et d'autres alliés se furent joints à ses troupes, Annibal marcha sur Sélinonte (409 av. J.-C.).

Siége de Sélinonte.

« Les Sélinontins, qui avaient depuis longtemps perdu l'expérience des siéges, et qui, dans la guerre de Gélon, avaient seuls d'entre les Siciliens embrassé le parti des Carthaginois, ne s'étaient point attendus à être si fort alarmés par ceux-là mêmes auxquels ils avaient fait du bien. L'aspect de ces énormes machines et la multitude des ennemis les remplirent de terreur, et ils s'effrayaient de la grandeur du danger qui les menaçait. Cependant, ils ne désespéraient pas encore entièrement de leur salut, et ils

se défendaient en masse contre les assaillants dans l'espoir que les Syracusains et leurs alliés viendraient promptement à leur secours. Les hommes dans la force de l'âge avaient tous pris les armes, et ceux plus âgés faisaient tous les préparatifs nécessaires à la défense, et, visitant les remparts, ils exhortaient les jeunes guerriers à ne point les laisser tomber dans les fers de l'ennemi. Les femmes et les enfants, mettant de côté cette pudeur et cette réserve qui leur convient en temps de paix, apportaient des vivres et des flèches à ceux qui combattaient pour la patrie. La terreur était si grande que, dans la grandeur du danger, on avait imploré le secours des femmes.

« Annibal, qui avait promis à ses soldats le pillage de la ville, frappait de ses machines les murs, et faisait successivement monter à l'assaut ses meilleurs soldats. Les trompettes sonnèrent à la fois la charge, et sur un seul commandement toute l'armée des Carthaginois fit retentir le cri de guerre : les béliers battaient les murs en brèche, et du haut des tours les guerriers répandaient la mort parmi les Sélinontins. Les assiégés, ayant joui d'une longue paix, n'avaient mis aucun soin à l'entretien de leurs murailles, qui étaient de beaucoup dépassées en hauteur par les tours de bois; ils furent donc aisément accablés par l'ennemi. Une bréche s'ouvrit; les Campaniens, empressés de se signaler, pénétrèrent par là dans la ville. Ils frappèrent d'abord de terreur le petit nombre de défenseurs qu'ils rencontraient. Mais ensuite, de nombreuses troupes étant accourues, ils furent refoulés et perdirent beaucoup de

monde, car la brêche n'ayant point été complétement nettoyée, ils s'embarrassaient dans les décombres, et furent facilement défaits. A la nuit tombante les Carthaginois suspendirent l'assaut.

« Les Sélinontins firent aussitôt partir pendant la nuit leurs meilleurs cavaliers, chargés de demander à Agrigente, à Géla et à Syracuse, les plus prompts secours; car la ville ne pouvait pas tenir plus longtemps contre la puissance de l'ennemi. Les Agrigentins et les Géléens attendaient les Syracusains pour diriger leurs troupes réunis contre les Carthaginois. A la nouvelle du siége de Sélinonte, les Syracusains conclurent la paix avec les Chalcidiens avec lesquels ils étaient en guerre, et concentrèrent leurs troupes; ils passaient leur temps en grands préparatifs, s'imaginant que Sélinonte soutiendrait le siége et ne serait pas saccagée. Mais dès le point du jour Annibal fit un assaut général, et à l'aide de ses machines il élargit la brèche; l'ayant fait nettoyer, il fit successivement monter à l'assaut ses meilleurs soldats, et fit reculer peu à peu les Sélinontins; car il n'était pas facile de refouler des hommes qui combattaient en désespérés. La perte fut donc grande des deux côtés; mais les Carthaginois étaient sans cesse soutenus par des troupes fraîches, tandis que les Sélinontins ne recevaient aucun secours. Le siége dura *neuf jours* avec une ardeur inouïe; les Carthaginois avaient beaucoup souffert et beaucoup fait souffrir. Enfin, les Ibériens ayant franchi le mur croulé, les femmes placées sur le toit des maisons jetèrent de grands cris. Les Sé-

linontins, croyant déjà la ville prise, furent consternés; abandonnant les murs, ils s'attroupaient à l'entrée des passages étroits, essayaient de barricader les rues, et résistèrent longtemps au choc de l'ennemi. Les Carthaginois forcèrent les barricades; mais ils furent assaillis par une pluie de pierres et de tuiles, que les femmes et les enfants leur jetaient des maisons où ils s'étaient réfugiés. Pendant longtemps les Carthaginois se trouvèrent dans une position fâcheuse; ils ne pouvaient, à cause des murs des maisons, ni envelopper ceux qui combattaient dans les rues, ni se défendre à armes égales contre les projectiles lancés du haut des toits. L'engagement dura ainsi jusqu'au soir. Les projectiles manquèrent à ceux qui combattaient dans les maisons, tandis que les Carthaginois fatigués étaient relevés par des troupes fraîches. Enfin, la force des assiégés s'épuisant, et les ennemis pénétrant sans cesse dans la ville en plus grand nombre, les Sélinontins furent entièrement balayés des rues.

« La ville étant occupée, on n'entendit que les lamentations des Grecs mêlées aux cris de joie des barbares. Les premiers, voyant devant eux la grandeur de leur infortune, étaient frappés de terreur; et les derniers, exaltés par leur succès, s'animaient au carnage. Les Sélinontins qui s'étaient rassemblés sur la place publique pour tenter de la résistance, furent tous taillés en pièces. Les barbares se répandirent dans toute la ville; les uns pillaient les richesses des maisons, et livraient aux flammes les personnes qui y étaient restées; les autres, pénétrant

dans les rues, égorgeaient impitoyablement, sans distinction d'âge ni de sexe, les enfants, les nourrissons, les femmes, les vieillards. *Selon la coutume de leur patrie, les Carthaginois mutilaient les cadavres; les uns portaient une ceinture de mains autour de leur corps, les autres portaient des têtes à la pointe de leurs piques et javelots.* Ils n'épargnaient que les femmes qui s'étaient réfugiées avec leurs enfants dans les temples. Ils leur garantissaient la vie, non par pitié pour les malheureux, mais parce qu'ils craignaient que ces femmes, réduites au désespoir, ne missent le feu aux temples et ne leur ôtassent ainsi le pillage des richesses consacrées. Car les barbares diffèrent tellement du reste des hommes par leur cruauté que, pendant que tous les autres peuples épargnent ceux qui se réfugient dans les temples par la crainte de commettre un sacrilége, ils épargnent leurs ennemis afin de violer les temples des dieux. Enfin, jusqu'à l'entrée de la nuit, la ville fut livrée au pillage; les maisons furent ou brûlées ou renversées; leur emplacement était couvert de sang et de cadavres. *Seize mille* personnes trouvèrent ainsi la mort; et le nombre des prisonniers fut de plus de *cinq mille*.

« Les Grecs qui servaient dans l'armée des Carthaginois étaient saisis de commisération à l'aspect de tant de malheureux. Les femmes, privées d'aliments, passaient la nuit exposées aux insultes des soldats, et supportaient la dernière misère. Quelques-unes furent contraintes de voir leurs filles nubiles souffrir des outrages indignes de leur sexe. La

cruauté des barbares ne faisait grâce ni aux enfants de condition libre, ni aux vierges; ils faisaient entrevoir à ces infortunés de terribles supplices. Et lorsque ces femmes songeaient à l'état de servitude qui les attendait dans la Libye, et qu'elles prévoyaient les traitements infâmes et les insultes qu'elles et leurs enfants allaient essuyer de la part de leurs maîtres à mœurs sauvages et parlant une langue inintelligible, alors elles prenaient le deuil de leurs enfants vivants. Les mères ressentaient comme autant de coups de poignard les outrages faits à leurs enfants, et se lamentaient de leur affreuse destinée. Au contraire, elles estimaient bien heureux les pères et les frères qui, morts en combattant pour la patrie, n'étaient pas témoins des outrages faits à la vertu. *Deux mille* Sélinontins échappèrent seuls à la captivité en se sauvant à Agrigente, où ils furent bien accueillis de tous les habitants. Les Agrigentins leur firent publiquement distribuer du blé et ordonnèrent aux particuliers, tout disposés à obéir, de fournir à ces réfugiés toutes les choses nécessaires à la vie. » (Diodore de Sicile.)

Ainsi périt Sélinonte. Je suis entré dans des détails de siége, parce qu'on trouve là des peintures de mœurs, et que le caractère des Libyens, ou Africains, ou Carthaginois, y est tracé dans sa sauvage et brutale énergie. Le caractère de ce peuple qui *mutilait les cadavres*, qui portait des *ceintures de mains coupées* autour de son corps *et des têtes au bout de ses piques et javelots*, est-il beaucoup changé depuis?...

Siége d'Himère.

De Sélinonte les Carthaginois se dirigent sur Himère et en forment le siége. La défense répond à l'attaque. Des Syracusains, des Agrigentins, des citoyens de plusieurs autres villes arrivent en toute hâte. Cependant Himère succombe et subit le sort de Sélinonte (409 avant J.-C.).

« La ville étant ainsi prise d'assaut, les barbares égorgèrent pendant longtemps impitoyablement tous ceux qu'ils rencontraient. Annibal ayant ordonné de faire des prisonniers, le carnage cessa, mais les maisons furent pillées. Annibal dépouilla les temples, en arracha les suppliants, et y fit mettre le feu. La ville fut complétement rasée. Annibal conserva la vie aux femmes et aux enfants captifs, qu'il distribua à son armée; quant aux hommes (captifs), dont le nombre était de *trois mille*, il les fit conduire dans l'endroit où son aïeul Amilcar avait été tué par Gélon, et là il les fit tous mourir dans d'affreux supplices. » (Diodore de Sicile.)

Après ces faits d'armes, Annibal renvoie ses alliés de Sicile dans leurs foyers, laisse dans les villes qui lui sont soumises des garnisons suffisantes, et retourne en Libye avec son armée. « Arrivé à Carthage avec un immense butin, il fut l'objet d'une ovation générale, pour avoir accompli en si peu de temps des choses que n'avait faites aucun général avant lui. » (Diodore de Sicile.)

Hermocrate.

Hermocrate, après avoir secondé les Spartiates dans leurs combats de mer contre Athènes, retourna en Sicile. Son courage, les services qu'il avait rendus, lui avaient acquis de la gloire, et il jouissait dans Syracuse d'une haute influence. Mais son frottement avec les Spartiates, la faiblesse de l'orgueil si naturelle à l'homme, l'avaient porté vers l'oligarchie : peut-être avait-il le projet de se proclamer le souverain de sa patrie. Telle fut du moins l'accusation qui lui fut intentée, et il dut subir l'exil. Son antagoniste le plus ardent était Dioclès le législateur, chef de la faction populaire (408 avant J.-C.).

Hermocrate était lié d'amitié avec Pharnabaze, satrape des Perses, et en recevait des secours d'argent. Étant retourné à Messine, il fit construire des trirèmes, prit à sa solde mille soldats, recruta en plus un millier d'Himériens réfugiés, et, avec ces forces, il essaya de rentrer dans Syracuse où l'attendaient ses amis, résolus à le seconder. Son entreprise eut un mauvais succès. Dès lors il se rendit à Sélinonte, en releva les murs en partie, appela sous son étendard les faibles restes de sa population, attira dans ses rangs tout ce qu'il put de valeureux soldats, et parvint à former une armée de *six mille* hommes d'élite. Il fit la guerre à plusieurs villes, surtout à celles qui étaient alliées ou dépendantes des Carthaginois, dans l'intention de regagner l'affection de ses compatriotes. Ayant été averti de la

bonne impression qu'il avait produite, il voulut l'accroître, et, à cet effet, il se rendit à Himère, recueillit les ossements des Syracusains qui y avaient péri sous les coups d'Annibal, les fit placer sur des chars richement ornés et conduire à Syracuse par ses dévoués (408 avant J.-C.). « Il espérait par ces soins pieux, dit Diodore, regagner l'affection du peuple. » Dioclès, comprenant l'intention et le but intéressé d'Hermocrate, s'opposa à ce qu'on donnât la sépulture à ces débris humains. Ses concitoyens ne furent pas de son avis; et tout le monde accourut à la pompe funèbre. Dioclès se fit condamner à l'exil; Hermocrate, non rappelé, retourna à Sélinonte sans renoncer à ses projets d'usurpation.

« Quelque temps après, sur l'invitation de ses amis, il partit de Sélinonte avec trois mille soldats, traversa Géla et arriva de nuit dans l'endroit qui lui avait été désigné. N'ayant pu être suivi de tous ses soldats, Hermocrate se rendit avec une faible escorte près de la porte de l'Achradine, dont les environs étaient occupés par quelques-uns de ses amis, et là il attendit ceux qui étaient restés en arrière. Les Syracusains apprenant ce qui s'était passé, vinrent en armes sur la place publique. Là, entourés d'une foule nombreuse, Hermocrate et la plupart de ses amis furent tués. Ceux qui avaient échappé à la mêlée furent mis en jugement et condamnés à l'exil. Quelques-uns, criblés de blessures, avaient été donnés pour morts par leurs partisans, afin de les dérober à la colère du peuple. De ce nombre était DENYS. » (Diodore.)

Siége d'Agrigente.

Les Syracusains voulurent traiter de la paix avec les Carthaginois. Ceux-ci firent des réponses évasives et continuèrent leurs préparatifs guerriers : ils avaient la pensée de se rendre maîtres absolus de la Sicile. Une nouvelle expédition, dont on fait varier les forces de *cent vingt mille à trois cent mille* hommes, est toute prête ; ANNIBAL la commande ; mais comme il se fait vieux, IMILCON lui est adjoint sur sa demande. Une avant-garde vogue sur la mer; les Syracusains vont au devant et la battent. Annibal avance avec le gros de son armée. Les Syracusains demandent des secours aux Grecs de l'Italie et aux Lacédémoniens; toute la Sicile s'arme. Les Agrigentins, redoutant la puissance envahissante de Carthage et sachant combien les richesses attirent l'ennemi, se fortifient dans leur ville. Et, en effet, dès qu'ils eurent abordé en Sicile, ce fut contre Agrigente que les Carthaginois marchèrent. Le camp fut dressé et le siége commença (406 avant J.-C.). Une maladie contagieuse se déclare dans le camp; un grand nombre de soldats périssent; d'autres sont en proie à d'horribles souffrances; Annibal lui-même succombe. Il avait ordonné la destruction des tombeaux; ses soldats crurent voir des âmes voltiger dans les airs; des craintes superstitieuses les assaillirent. Imilcon, le nouveau chef, fit cesser la destruction des tombeaux.

« Il ordonna des supplications aux dieux, selon les rites de sa patrie, *en sacrifiant un enfant à Sa-*

turne et en plongeant dans la mer une foule de victimes en honneur de Neptune. » (Diodore.)

Imilcon ne discontinua point les travaux commencés, le siége se poursuivait avec ardeur.

Les Syracusains marchent au secours d'Agrigente, et leur armée, grossie sur son passage par des troupes auxiliaires de plusieurs villes, compte *trente cinq mille* hommes. Quarante mille ennemis viennent au devant d'eux et leur livrent bataille ; ils sont vaincus, mis en fuite, et regagnent le camp en désordre. Les Siciliens s'en réjouirent. Mais une flotte syracusaine qui portait des vivres à Agrigente fut presque dans le même temps détruite par des vaisseaux carthaginois. Les Agrigentins s'en alarmèrent, les soldats d'Imilcon reprirent courage ; des troupes auxiliaires trahirent les assiégés et passèrent à l'ennemi.

« On dit que Dexippe le Lacédémonien se laissa également corrompre moyennant quinze talents. Il est certain qu'il conseilla tout à coup aux généraux des troupes italiques, comme une chose utile, de transporter ailleurs le théâtre de la guerre, en alléguant pour raison le manque de vivres. En conséquence, ces généraux, *prétextant que le temps de leur commandement était expiré*, firent embarquer leurs troupes. Après ce départ, les généraux des Syracusains se réunirent et convinrent de faire le recensement des vivres qui se trouvaient dans la ville ; et comme ils les trouvèrent insuffisants, ils déclarèrent à leur tour être obligés de quitter la ville. Dès que la nuit fut arrivée, ils ordonnèrent le départ de toutes les troupes.

« Ce départ fut suivi de celui d'une multitude immense d'hommes, de femmes et d'enfants ; toutes les maisons retentissaient de longs gémissements et de lamentations. Les habitants étaient tout à la fois en proie à la crainte des ennemis et à la douleur de se voir forcés d'abandonner au pillage les trésors qui faisaient le bonheur de leur vie. Bien que le sort leur enlevât tous leurs biens, ils s'estimaient encore bien heureux de sauver leurs personnes. Il fallait être témoin non-seulement de la perte des richesses d'une ville si opulente, mais encore de la mort de tant de citoyens. Les malades furent délaissés par les domestiques qui les gardaient, car chacun ne songeait qu'à son propre salut ; les vieillards furent abandonnés à leur infirmité. Beaucoup d'autres, aimant mieux mourir que de quitter leur patrie, mirent volontairement fin à leurs jours, afin d'exhaler le dernier soupir dans le foyer paternel. Une multitude d'habitants, sortant de la ville, furent escortés jusqu'à Géla par des soldats armés. Toute la route qui conduit d'Agrigente à Géla était couverte de femmes et d'enfants. On voyait aussi dans cette foule en désordre des jeunes filles qui échangeaient volontiers leurs habitudes de luxe contre les fatigues d'une marche précipitée, tant la terreur leur avait donné d'énergie. Toute cette foule parvint heureusement à Géla ; elle s'établit dans Léontium, ville que les Syracusains lui avaient donnée à habiter.

« Dès le point du jour Imilcon fit, avec ses troupes, son entrée dans la ville, et passa au fil de l'épée presque tous ceux qui y étaient abandonnés. Les

Carthaginois arrachèrent des temples ceux qui y avaient cherché un asile et les mirent à mort. Imilcon pilla les temples et les maisons, qu'il fit minutieusement fouiller, et amassa une quantité de trésors telle que devait fournir une ville de deux cent mille âmes, qui, depuis sa fondation, n'avait jamais été prise par l'ennemi; presque la plus riche de toutes les villes grecques, et dont les habitants rivalisaient en ouvrages de luxe de tout genre. En effet, on y trouva un grand nombre de chefs-d'œuvre de peinture et d'innombrables statues d'une exécution achevée. » (Diodore.)

Le siége avait duré *huit mois*. Agrigente subit le sort de Sélinonte et d'Himère : elle fut détruite; ses richesses furent transportées à Carthage.

Denys.

I.

Les habitants de la Sicile, épouvantés, transportaient leurs femmes, leurs enfants et leurs biens les plus précieux dans l'Italie ou dans les murs de Syracuse, qui devenait le dernier rempart de la patrie commune.

Une assemblée générale fut convoquée dans cette ville. La terreur était grande et personne n'osait émettre un avis sur le parti à prendre dans la guerre, quand Denys, le fils d'un greffier, parut à la tribune. Il accusa les généraux de trahison et d'avoir livré l'État au pouvoir des Carthaginois. Il fut interrompu, mais il put reprendre la parole. Il

reprocha aux généraux d'avoir vendu à prix d'argent le salut des Agrigentins.

« Il accusa *les principaux citoyens* de Syracuse, dit Diodore, de *s'être mis au service de l'oligarchie.* Il proposa alors de nommer au commandement des armées, non pas les citoyens les plus puissants, mais les mieux intentionnés et les plus populaires.

« Par ce discours démagogique, qui flattait si bien l'assemblée, en même temps que les propres desseins de l'orateur, Denys parvint à porter l'exaspération au comble. Le peuple, haïssant déjà ses généraux, *parce qu'ils avaient déserté leur poste*, et irrité par les paroles qu'il venait d'entendre, leur ôta aussitôt le commandement et nomma d'autres généraux, au nombre desquels se trouvait aussi Denys, qui *s'était déjà distingué dans plusieurs combats contre les Carthaginois*, et qui jouissait d'une grande réputation auprès des Syracusains (406 avant J.-C.). »

Denys ne fréquentait pas les autres généraux, et, de plus, il les décriait, dit-on, tout bas, insinuant qu'ils avaient des intelligences secrètes avec l'ennemi. Les riches furent contre Denys; ce qu'on appelle la *populace* le soutint avec passion, prétendant, non sans raison peut-être, qu'on trouverait difficilement un aussi ferme défenseur de la patrie. D'après Diodore lui-même, les généraux *avaient déserté leur poste*; et il est plus que probable qu'ils étaient au service de l'oligarchie. Denys proposa le rappel de tous ceux qui avaient subi l'exil à la suite

de troubles politiques. Sa proposition passa en décret et reçut son exécution.

Vers ce temps, Géla demanda un renfort de troupes. Denys passa dans cette ville avec un détachement de deux mille fantassins et quatre cents cavaliers. Ayant trouvé à son arrivée les plus riches citoyens soulevés contre le peuple ; il « es mit en accusation dans l'assemblée publique, dit Diodore, les fit condamner à mort, exécuter, et vendre leurs biens à l'enchère. Avec l'argent retiré de cette vente, il paya à la garnison commandée par Dexippe la solde qui lui était due. » Denys doubla la solde de son détachement, et parvint à s'attacher ses soldats ainsi que la garnison de Géla ; le peuple de cette ville le proclama son libérateur ; « car, dit Diodore, *jaloux* des citoyens les plus puissants, le peuple appelait leur *supériorité* DESPOTISME. »

Les Carthaginois allaient ouvrir la campagne ; il se disposaient à marcher contre Géla. Denys, après avoir promis aux Géléens de revenir bientôt avec de plus grandes forces, part pour Syracuse avec son escorte.

« On célébrait alors à Syracuse, dit Diodore, les jeux publics. Denys entra dans la ville au moment où l'on sortait du théâtre. Aussitôt la foule se pressa autour de lui, demandant des nouvelles des Carthaginois. Il répondit qu'il n'en avait rien entendu dire, mais que les Syracusains avaient des ennemis intérieurs bien plus redoutables que ceux du dehors dans les chefs de l'administration publique, qui, pendant que le peuple trop confiant se livrait à des

réjouissances, dilapidaient le trésor public et laissaient les soldats sans solde. »

Ensuite, il parla des immenses préparatifs de guerre des Carthaginois, il jeta de nouveau le blâme sur les magistrats, accusa les généraux de connivence avec l'ennemi, et dit qu'il venait pour se démettre de son commandement, dans l'impuissance où il se trouvait de sauver seul la patrie quand les autres chefs la vendaient. Ce discours impressionna le peuple et se répandit dans l'armée. Le lendemain, nouvelle assemblée, et Denys répète ses accusations. Les circonstances étaient graves, très graves; le peuple, se confiant en Denys, l'investit du commandement en chef des forces de la République et d'un pouvoir dictatorial.

« Après ce premier succès, Denys rendit un décret qui doublait la solde des troupes... L'assemblée étant dissoute, beaucoup de Syracusains blâmaient ce qui venait de se passer, *comme s'ils n'y avaient pas donné leur sanction;* car, se livrant à leurs propres réflexions, ils prévoyaient déjà l'établissement d'un pouvoir absolu. Denys, voulant prévenir le repentir de la multitude, *qu'il craignait*, songeait aux moyens de se faire donner une garde attachée à sa personne, pensant bien qu'une fois qu'elle lui serait accordée, il lui serait facile de s'emparer de la tyrannie. Il ordonna ensuite que tous les hommes, jusqu'à l'âge de quarante ans, eussent à se pourvoir de vivres pour trente jours et à se rendre immédiatement en armes à Léontium. Les Syracusains avaient une garnison dans cette ville, qui était alors

remplie d'exilés et d'étrangers. Il espérait attacher à son service ces hommes avides de changements; et il prévoyait que la plupart des Syracusains s'abstiendraient d'aller à Léontium. Quoi qu'il en soit, Denys était campé avec ses troupes dans la campagne, lorsqu'au milieu de la nuit il fit répandre, par ses domestiques, l'alarme et jeter de grands cris *comme si l'on avait voulu attenter à sa personne.* En même temps, il se réfugia dans la forteresse de la ville, où il passa la nuit en allumant des feux et en appelant auprès de lui les plus braves de ses soldats. Dès le point du jour la foule se rassembla à Léontium, et Denys vint raconter lui-même les détails de cette prétendue conspiration, et il persuada à la multitude de lui donner une garde de six cents hommes qu'il choisirait lui-même. Denys imita en cela l'exemple de Pisistrate l'Athénien..... Pour former sa garde, Denys choisit des hommes pauvres mais braves, au nombre de plus de *mille,* les revêtit d'armes magnifiques et stimula leur ambition par de brillantes promesses. Il appela aussi auprès de lui des troupes mercenaires et se les attacha par les flatteries qu'il leur prodiguait. Il changea les cadres de l'armée et ne donna de commandement qu'à ses affidés... Après ces dispositions, il se rendit à Syracuse, dressa sa tente dans le Naustathme, *et se proclama le tyran de sa patrie.* Les Syracusains furent, en dépit d'eux-mêmes, obligés de se tenir tranquilles; il leur était impossible de rien tenter contre cette usurpation; car, d'un côté, la ville était remplie de soldats étrangers, d'un autre

côté, ils avaient à redouter les forces si nombreuses des Carthaginois. Denys s'empressa ensuite d'épouser la fille d'Hermocrate, de ce général qui avait vaincu les Athéniens, et donna sa sœur en mariage à Polyxène, frère de la femme d'Hermocrate. Il voulait ainsi s'allier à une maison illustre, afin d'affermir sa tyrannie. Après cela il convoqua une assemblée dans laquelle il condamna à mort Daphnée et Démarque, deux hommes très puissants qui lui portaient ombrage. C'est ainsi que Denys, *de simple scribe et de la condition la plus humble*, s'éleva au pouvoir de tyran de la plus grande ville grecque. » (Diodore de Sicile.)

Les usurpateurs ont usé dans tous les temps des mêmes moyens ou de moyens équivalents pour arriver à leur fin; mais il faut tout dire, il arrive aussi que l'oligarchie, qui n'est pas moins fertile en ruse et dont l'histoire est tachée de sang, accuse de jouer une indigne comédie ceux qui, après avoir échappé à ses piéges meurtriers, la dénoncent au peuple. Nous reviendrons sur cette question.

Après avoir rasé Agrigente, les Carthaginois se mettent en marche; envahissent les territoires de CAMARINE, de GÉLA, et vont camper auprès de cette dernière ville. Ils dévastent la campagne et commencent le siége (405 avant J.-C.). Les habitants se défendent vaillamment : aidés de leurs femmes et de leurs enfants, ils relèvent pendant la nuit les pans de murailles abattus par l'ennemi durant le jour.

Denys, avec une armée qui pouvait monter à

trente ou quarante mille hommes, marche au secours de Géla et établit son camp près de la ville, sur le bord de la mer. Il harcelle les fourrageurs ennemis, intercepte les convois de vivres envoyés aux Carthaginois. Vingt jours se passent de la sorte, sans événements remarquables. Denys tente une lutte plus sérieuse, mais ses efforts se brisent contre la masse des ennemis, et il juge prudent de se retirer dans les murs de Géla.

« Après ce revers, dit Diodore, il appela ses amis en conseil pour délibérer sur le parti à prendre au sujet de la guerre. *Tout le monde étant d'avis que la place n'était pas favorable pour livrer une bataille décisive*, en raison des ennemis auxquels on avait affaire, Denys dépêcha vers le soir un héraut chargé de traiter de l'enlèvement des morts pour le lendemain ; mais à l'heure de la première garde, il fit, pendant la nuit, sortir de la ville *toute la population ;* lui-même se mit en route vers minuit, et ne laissant en arrière qu'environ deux mille hommes armés à la légère. Ceux-ci eurent ordre d'entretenir, durant toute la nuit, des feux et de faire beaucoup de bruit, afin de faire croire aux Carthaginois que l'ennemi était cantonné dans la ville. A la pointe du jour, ils joignirent Denys à marche forcée. Dès que les Carthaginois eurent appris le véritable état des choses, ils transportèrent leur camp à Géla et mirent au pillage tout ce qui était resté abandonné dans les maisons. Arrivé à Camarina, Denys obligea aussi les habitants à se réfugier à Syracuse avec leurs enfants et leurs femmes. La terreur ne per-

mettant aucun délai, les uns rassemblaient à la hâte l'argent, l'or et tout ce qu'ils pouvaient aisément emporter; les autres enlevèrent dans leurs bras leurs parents et leurs jeunes enfants, sans prendre aucun soin de leurs richesses; d'autres enfin, affaiblis par leur grand âge ou par des maladies, privés de l'appui de leurs familles ou de leurs maris, furent abandonnés, tout le monde s'attendant à voir apparaître les Carthaginois. Le sort de SÉLINONTE, d'HIMÈRE et d'AGRIGENTE, épouvantait tous les hommes et leur mettait en quelque sorte sous les yeux la cruauté des Carthaginois. En effet, ceux-ci ne faisaient aucun quartier aux prisonniers; ces infortunés étaient impitoyablement *mis en croix* ou soumis à des tortures dont il faut détourner les yeux. Ainsi on vit les femmes, les enfants et tout le reste de la population de ces deux villes errer dans la campagne. A ce spectacle, les soldats furent *irrités contre Denys*, en même temps qu'ils étaient touchés du sort de ces malheureux. »

Les ennemis politiques de Denys profitèrent de ces circonstances pour l'accuser de lâcheté, de cruauté, d'intentions perfides; ils le rendaient responsable de tous ces malheurs; ils prétendaient qu'il n'avait pas fait tout ce qu'il aurait pu. Ces raisons ou ces calomnies ayant excité la fermentation, le trouble, les Italiotes abandonnèrent Denys, et les cavaliers syracusains tentèrent de le tuer sur la route. Ces cavaliers forcent ensuite leur marche, arrivent à Syracuse, surprennent la garnison établie dans le port, pénètrent dans la ville sans obstacle

envahissent la maison de Denys, la mettent au pillage, violent sa femme qui se tue dès l'instant qu'elle a subi cet outrage. Denys, soupçonnant quelque chose de ce qui se passait au siége du gouvernement, choisit ses plus fidèles soldats, active sa marche, entre dans Syracuse de nuit après en avoir brûlé les portes. Les cavaliers syracusains, milice composée des plus riches citoyens, s'avancent pour le combattre. Ils sont vaincus, dispersés. Denys traverse Syracuse, et tout ce qui se présente devant lui pour s'opposer à sa marche est refoulé ou tué.

« Pénétrant ensuite dans les maisons des partisans contraires à la *tyrannie*, il mit les uns à mort et chassa les autres de la ville. Le reste des cavaliers syracusains, expulsés de la ville, alla s'emparer d'un lieu qu'on nomme aujourd'hui l'*Etna*. A la pointe du jour, le gros des troupes soldées et l'armée des Siciliens firent leur entrée dans Syracuse. Quant aux Géléens et aux Camarinéens, mal disposés pour Denys, ils furent envoyés chez les Léontins. » (Diodore de Sicile.)

Qui avait raison dans tout ceci? était-ce Denys ou ses antagonistes? Lorsque Sélinonte, Himère, Agrigente, avaient succombé sous les coups des Carthaginois; lorsqu'il avait été reconnu dans une assemblée nombreuse que les villes de Géla, de Camarina, mal fortifiées, étaient incapables de soutenir une sérieuse attaque, fallait-il néanmoins les défendre, ou n'était-il pas plus prudent d'en faire retirer les populations et de concentrer toutes les forces dans Syracuse? Si les habitants de Géla et

surtout ceux de Camarina, eurent à souffrir, en abandonnant leurs villes, dans leurs personnes, dans leurs femmes, dans leurs enfants, dans leurs richesses, Denys était-il l'auteur de ces misères, de ces désastres? Le tableau tracé par Diodore l'accuse-t-il positivement? Cette cavalerie syracusaine qui veut l'assassiner, qui pille sa maison, qui viole sa femme, était-elle le bras de la patrie? Était-elle l'armée du peuple? Songeait-elle véritablement à l'indépendance, à la liberté pour tous ? Enfin les Carthaginois, étant en face de Syracuse, était-il généreux, patriotique, prudent d'y exciter la guerre civile et de l'affaiblir au moment des plus pressants dangers? Qui avait raison? était-ce Denys ou cette cavalerie et tout ce qui partageait ses vues, ses sentiments? Nous disons, nous, que c'était Denys; que de vrais amis de la liberté eussent choisi d'autres temps pour renverser le plus habile général, le seul qui fût capable de conjurer tous les périls; que ceux qui attaquaient la tyrannie étaient plus tyrans que le tyran lui-même; qu'ils étaient des oligarques égoïstes; qu'ils ne voulaient que pour eux des droits et des libertés; et que leur action envers la femme de Denys nous donne la mesure de leur moralité et de ce qu'on pouvait attendre d'eux s'ils eussent réussi dans leur entreprise. Continuons le récit des événements.

« Forcés par les événements, dit Diodore, Imilcon envoya à Syracuse un héraut pour faire aux vaincus des propositions de paix. Denys accepta avec joie, et la paix fut conclue aux conditions suivan-

tes : « Les Carthaginois, indépendamment de leurs « anciennes colonies, auront sous leur domination « les Sicaniens, les Sélinontins, les Agrigentins et « les Himériens. Les Géléens et les Camarinéens « habiteront dans des villes non fortifiées, et paie- « ront tribut aux Carthaginois. Les Léontins et les « Messéniens et tous les Sicules se gouverneront « par leurs propres lois. Les Syracusains demeure- « ront soumis à Denys. Enfin, on rendra récipro- « quement les prisonniers de guerre et les navires « capturés. » Après la ratification de ce traité, les Carthaginois mirent à la voile pour retourner en Libye, ayant perdu plus de la moitié de leur armée par suite de maladies (405 avant J.-C.). »

II.

Denys, pressé par ses ennemis intérieurs, avait été comme forcé d'accepter les offres d'Imilcon. Les Carthaginois partis, il travailla à s'affermir dans son autorité.

« Voyant que le quartier appelé l'Ile était la partie la plus forte de la ville et facile à défendre, il la sépara du reste de la ville par la construction d'un beau *mur*, sur lequel il construisit des *tours* élevées très rapprochées les unes des autres. En avant de cette enceinte il bâtit des *halles* et des *portiques* assez vastes pour réunir une masse de peuple ; et, en dedans, il construisit à grands frais une forte *citadelle* où il pourrait se réfugier promptement. Il renferma dans cette enceinte les *chantiers* situés dans le petit port appelé *Laccium*. Ce *port*, qui contenait

soixante trirèmes, était fermé d'une porte par où les navires entraient un à un. Denys donna ensuite la meilleure portion du territoire à ses amis et aux magistrats en fonction; le reste fut également réparti entre les étrangers et les *citoyens*, désignant par ce dernier nom les ESCLAVES AFFRANCHIS, qui furent appelés *néopolites* (nouveaux citoyens). Il distribua au peuple les maisons de la ville à l'exception de celles du quartier de l'Ile, dont il fit don à ses amis et à ses troupes mercenaires. » (Diodore.)

Après avoir accompli ces transformations, Denys porta la guerre contre les villes qui avaient embrassé le parti des Carthaginois (404 avant J.-C.). Des séditions éclatèrent dans son armée. D'autre part, Syracuse s'insurgea. Il y retourna en toute hâte, et la lutte commença. Ses ennemis dépêchèrent des courriers à Messine, à Rhégium, à d'autres villes pour obtenir leur concours afin de relever la liberté et d'abattre le tyran. Retiré dans le quartier de l'Ile, Denys se voit cerné de toutes parts et réduit à la dernière extrémité. Il a recours aux négociations ; et, après en avoir obtenu l'autorisation, il s'éloigne de Syracuse avec cinq navires. Ses adversaires, se croyant vainqueurs, négligent de se tenir sur leur garde et congédient des troupes. Mais Denys agit par des envoyés, par des correspondances; fait des levées; retourne ensuite à Syracuse; livre des combats et s'en empare (404 avant J.-C.). Il use avec modération de la victoire; il est clément envers les vaincus. Diodore dit : « Il se retira ensuite de la ville sans avoir fait aucun mal ; » et tout

aussitôt, pour ne pas lui reconnaître un seul bon sentiment, il ajoute : « Il agissait ainsi, non par amour pour la justice, mais pour gagner la confiance des autres villes. » Les troubles étaient apaisés. Denys s'éloigne de Syracuse et s'empare d'Etna. Il excite, dit-on, Aïmnestus, citoyen d'Enna, à se faire le tyran de cette ville, et ensuite il aide les habitants à le renverser afin de conquérir leur affection et d'en retirer quelque avantage. D'intelligence avec les chefs de Naxos et de Catane, il se rend maître de ces deux villes et en fait vendre les habitants à l'enchère. Les Léontins, redoutant un pareil sort, livrent leur ville à Denys qui les établit dans Syracuse.

Des exilés syracusains résidaient à Rhégium, ville d'Italie, dont les habitants étaient de même origine que les Naxiens et les Cataniens. Ces exilés ne cessaient de dire que les habitants de Syracuse n'attendaient qu'un moment propice pour se soulever contre le tyran. Les Rhégiens se laissent persuader, nomment des généraux et les font partir à la tête des troupes de terre et des troupes de mer. Ils passent le détroit de Messine, excitent les généraux messéniens à prendre part à cette guerre, et ceux-ci, sans avoir pris l'avis du peuple, joignent leurs forces aux leurs et se mettent en mouvement avec les Rhégiens. Qu'arriva-t-il?

« A leur arrivée aux frontières du territoire de Messine, les soldats s'insurgèrent à l'instigation de Laomédon le Messénien. *Cet orateur populaire* leur conseillait de ne point commencer la guerre contre

Denys qui ne leur avait fait aucun mal. Les soldats de Messine se laissèrent aussitôt persuader ; et comme la guerre n'avait point été décrétée par le peuple, ils abandonnèrent leurs généraux et retournèrent dans leur patrie. Les Rhégiens n'étant pas de force à soutenir seuls la guerre, imitèrent l'exemple des Messéniens, levèrent le camp et revinrent promptement à Rhégium. A la première nouvelle de cette expédition, Denys avait conduit son armée jusqu'aux frontières du territoire de Syracuse, et se tenait prêt à recevoir l'attaque des ennemis, mais, lorsqu'il apprit leur départ, il ramena son armée à Syracuse. Les Rhégiens et les Messéniens envoyèrent des parlementaires ; Denys, jugeant qu'il serait de son intérêt de faire cesser les hostilités, conclut avec les deux villes un traité de paix. » (Diodore de Sicile.)

Denys, ayant par des traités et des alliances consolidé son autorité, songe à faire la guerre aux Carthaginois et à leur reprendre ce qu'il avait été forcé de leur abandonner dans un moment critique. Mais avant de manifester son intention et de lever des troupes, il veut fortifier sa capitale et y accumuler toutes les ressources qui pourront lui être nécessaires (403 av. J.-C.).

III

Il est ici question des OUVRIERS, de leur manière de travailler et de vivre, ce qui est très important pour nous. Laissons donc parler Diodore de Sicile ; rien de plus instructif que les détails qui suivent :

« Denys, tyran des Syracusains, après avoir réussi à souhait à consolider son autorité, forma le projet de déclarer la guerre aux Carthaginois. N'étant pas encore suffisamment préparé à la guerre, il cacha son projet, tout en prenant les dispositions nécessaires pour en tenter l'exécution. Sachant que, dans la guerre attique, Syracuse avait pu être entourée, d'un bras de mer à l'autre, par un mur de circonvallation, il craignait que, dans un cas de revers, il ne fût privé de toute communication avec la campagne. Comme il voyait que les Épipoles étaient une position très favorable pour attaquer Syracuse, il fit venir des ARCHITECTES, sur l'opinion desquels il jugea nécessaire de fortifier les Épipoles par un mur qui subsiste encore aujourd'hui près des Hexapyles. Cette position, située au nord de la ville, est toute garnie de rochers inaccessibles par les côtés extérieurs. Désirant hâter la construction de ce mur, Denys *fit venir une multitude de gens de la campagne, parmi lesquels il choisit soixante-mille* OUVRIERS *robustes* DE CONDITION LIBRE, et leur distribua l'emplacement de l'enceinte. Pour chaque stade de terrain il établit un *architecte*, et pour chaque plèthre un *maître constructeur*, ayant à son service deux cents ouvriers. Indépendamment de ceux-là, une multitude de bras *étaient occupés à tailler les pierres*. Six mille couples de bœufs étaient employés sur l'emplacement désigné. L'activité de ces milliers de travailleurs, dont chacun s'empressait d'achever sa tâche, présentait un spectacle étonnant. Denys, pour stimuler

leur zèle, promit de fortes récompenses à ceux qui achéveraient les premiers leur tâche ; et ces promesses étaient faites aux ARCHITECTES qui *devaient recevoir le* DOUBLE, ainsi qu'aux MAÎTRES CONSTRUCTEURS et aux OUVRIERS. *Il assistait lui-même, avec ses amis, à ces travaux, pendant des journées entières, se montrant partout et faisant relever ceux qui étaient fatigués ; bref, déposant la gravité du magistrat, il se montrait comme un simple particulier, et, présidant aux travaux les plus lourds, il supportait la même fatigue que les autres.* Il fit naître une telle émulation que quelques ouvriers ajoutaient à leur journée une partie de la nuit. Aussi l'enceinte fut-elle, contre toute attente, achevée dans l'espace de vingt jours. Elle avait trente stades de longueur sur une hauteur proportionnée ; elle était si solidement construite qu'elle passait pour imprenable. Elle était flanquée de tours élevées, très rapprochées les unes des autres, et bâties en pierres de taille, de quatre pieds, soigneusement jointes ensemble. »

Après s'être occupé des murs et des tours, Denys pensa aux boucliers et aux armes en tout genre. Laissons encore parler Diodore :

« Il rassembla des OUVRIERS qu'il fit venir en partie des villes soumises à son autorité, en partie de *l'Italie, de la Grèce et même des États carthaginois ; il les attira par la promesse d'*UN FORT SALAIRE. Il avait l'intention de les employer à la fabrication d'une grande quantité d'armes de toutes sortes, et à la construction de trirèmes et de quinquerèmes.

Après avoir ainsi rassemblé un grand nombre d'ouvriers, il les distribua dans les ateliers, *leur donna pour inspecteurs les citoyens les plus distingués*, *et proposa de grands prix pour encourager la fabrication des armes*. Il donna aux ouvriers un modèle de chaque espèce d'armes, désirant que les mercenaires, tirés de tant de nations diverses, trouvassent toutes prêtes les armes en usage dans leur patrie. Il se flattait aussi de donner par là un aspect plus formidable à son armée, en même temps qu'il pensait que les combattants se serviraient avec plus davantage des armes qu'ils étaient déjà habitués à manier. *Les Syracusains secondèrent les projets de Denys ; ces travaux étaient pour eux un objet d'émulation*. Non-seulement les porches et les arrière-constructions des temples, mais les gymnases et les portiques des marchés étaient tous remplis d'ouvriers. Indépendamment des lieux publics, les maisons les plus considérables étaient transformées en ateliers pour fabriquer des armes.

« La catapulte fut en même temps inventée à Syracuse *qui était alors le rendez-vous des plus* HABILES ARTISANS. L'ÉLÉVATION DU SALAIRE *et la multitude de prix proposés à ceux qui se distingueraient le plus, excitèrent une émulation générale. Outre cela, Denys visitait lui-même personnellement les ouvriers, leur adressait des paroles affectueuses, remettait des présents aux plus laborieux* ET LES ADMETTAIT A SA TABLE. Aussi ces ouvriers s'empressaient-ils à l'envi d'imaginer des machines extraordinaires et capables des plus grands effets. Denys

se mit à faire construire des trirèmes et des bâtiments à cinq rangs de rames, genre de construction qu'on n'avait pas encore vu jusqu'alors. Denys, qui avait entendu dire que la première trirème avait été construite à *Corinthe*, voulut que la ville colonie de Corinthe eût aussi augmenté la dimension des navires. Après avoir fait venir d'Italie un convoi de bois de charpente, *il partagea en deux moitiés les* OUVRIERS *employés à la coupe du bois ;* les uns furent envoyés sur le mont Etna, alors couvert de forêts de pins et de sapins; les autres furent détachés en Italie. En même temps il fit faire des attelages propres à transporter les matériaux jusqu'à la mer, où des matelots, montés sur des barques, devaient les conduire immédiatement à Syracuse. Après avoir ainsi réuni une quantité suffisante de matériaux, il fit, en un seul moment, mettre sur les chantiers plus de *deux cents navires*, et en réparer *cent dix* des anciens. Enfin il fit bâtir de magnifiques *hangars*, rangés tout autour de ce qu'on appelle aujourd'hui le port; ces hangars étaient au nombre de cent soixante, et la plupart pouvaient contenir deux navires. En même temps, il fit réparer les anciens qui étaient déjà au nombre de deux cent cinquante.

« L'aspect de tous ces *ouvriers* réunis, travaillant à la fabrication des armes et à la construction des navires, offrait un spectacle étonnant. Lorsqu'on regardait les travaux du port, on aurait cru que tous les bras de la Sicile y étaient employés. Et lorsqu'on parcourait les ateliers d'armes et de ma-

chines de guerre, on se figurait que tout le monde y était occupé. Mais aussi ces travaux furent poussés avec tant de vigueur, qu'on eut bientôt fabriqué cent quarante mille *boucliers* et un nombre égal de *coutelas* et de *casques*. Plus de quatorze mille *cuirasses* de formes variées et artistement fabriquées sortirent de ces ateliers. Denys destinait les cuirasses aux cavaliers, aux officiers d'infanterie et aux mercenaires qui devaient composer sa garde. Il avait fabriqué des *catapultes* de diverses espèces et une immense quantité de *traits*. Quant aux *vaisseaux* longs qui avaient été construits, une moitié fut montée par des pilotes, par des maîtres d'équipages et des rameurs appartenant à la classe des citoyens, et l'autre moitié par des étrangers que Denys avait pris à sa solde. Lorsque tous ces travaux de fabrique d'armes et de construction de bâtiments furent achevés, Denys songea à organiser ses troupes. Car, pour s'épargner des dépenses, il avait jugé utile de ne point organiser et solder des troupes à l'avance. »

Tous ces ouvriers dont parle Diodore n'étaient pas des esclaves ; ils ne différaient en rien des ouvriers de nos jours. On voit combien Denys se montrait bon à leur égard et combien les tyrans que l'histoire flétrit sont parfois populaires. Est-ce Platon, est-ce Xénophon, est-ce Aristote qui aurait voulu se montrer si familier avec un artisan, lui serrer la main et lui faire place à sa table ? aucun d'entre eux assurément. Qu'est-ce donc qu'une philosophie qui repousse le travail et les travailleurs ? qui fait mépris de ceux qui nourrissent le monde ?

IV.

Après avoir fait les grands préparatifs dont nous venons de parler, Denys donne ses soins à l'organisation de ses troupes. Il enrôle les Syracusains propres au service militaire, tire de toutes les villes soumises à sa domination les hommes en état de porter les armes, fait venir des mercenaires de la Grèce, et particulièrement de Lacédémone qui l'avait déjà secondé dans l'accroissement de son autorité. Enfin, par la promesse d'une solde élevée, il attire à lui des soldats de toutes les nations et parvient à former une nombreuse armée (402 av. J.-C.).

« Sur le point d'allumer une guerre très grave, dit Diodore de Sicile, il se conduisit avec bienveillance à l'égard des villes de la Sicile, afin de se concilier leur affection.... *Il avait changé la dureté de sa tyrannie en une conduite douce et bienveillante envers ses sujets*, et il ne prononçait plus ni peine de mort ni bannissement, comme il l'avait fait auparavant. »

Après la célébration de ses noces, car il venait de se remarier, Denys convoqua une ASSEMBLÉE dans laquelle il proposa de faire la guerre aux Carthaginois. Il prononça plusieurs discours, entraîna les suffrages et la guerre fut décrétée. Au sortir de cette assemblée, il autorisa, dit-on, les Syracusains à piller les propriétés des Carthaginois établis dans Syracuse; et le peuple confisqua les possessions et les marchandises de ces étrangers. L'exemple de Syracuse fut suivi par les autres villes, et les haines

se rallumèrent : c'était ce que voulait Denys. Il avait, en même temps, envoyé des députés à Carthage pour faire savoir au sénat de cette ville « que « les Syracusains déclareraient la guerre aux Carthaginois, s'ils ne remettaient pas en liberté les villes « grecques soumises à leur domination (398 « av. J.-C.). » Les Carthaginois avaient été décimés par des maladies pestilentielles ; ils étaient pris au dépourvu ; aussi répondirent-ils d'une manière évasive. Cependant le cartel était accepté ; ils se hâtèrent de se mettre en mesure, et la guerre commença.

Denys marche contre les villes de la Sicile qui sont colonies ou dépendances de Carthage. Les habitants des villes grecques se joignent à lui. Parmi ceux-ci nous nommerons les Camarinéens, les Géléens, les Agrigentins, les Himériens, les Sélinontins.

« Denys, dit Diodore de Sicile, avait sous ses ordres *quatre-vingt mille hommes d'infanterie*, plus de *trois mille chevaux* et environ *deux cents vaisseaux longs*, qui étaient suivi de près de *cinq cents* vaisseaux de transport, chargés de *machines* de guerre et de toute sorte de munitions. »

Denys prend Éryx, assiége Motye, colonie carthaginoise située dans une île et des mieux fortifiées (397 av. J.-C.). Pendant que Leptine, commandant de la flotte, en poursuit le siége avec des forces considérables, lui, il se dirige avec les troupes de terre sur d'autres points : il ravage les territoires des Solentins, des Panormitains, des Ancyriens;

livre des assauts multipliés à Égeste et à Entelle. Pendant ce temps un lieutenant d'Imilcon pénètre de nuit dans le port de Syracuse, coule la plupart des bâtiments qu'il y trouve à l'ancre, et retourne à Carthage. Denys rejoint le chef qu'il avait laissé à Motye et le siége de cette ville est poursuivi avec une nouvelle vigueur. Imilcon part de Carthage, arrive en Sicile, tombe à l'improviste avec cent trirèmes de choix sur les navires de Denys, en détruit un grand nombre, et assiége les assiégeants. Denys rassemble ses troupes, se sert de tous les moyens qui lui restent, fait jouer les catapultes, terribles machines de guerre, et force Imilcon à la retraite; le Carthaginois retourne en Libye; et Denys, après des assauts répétés et sanglants, se rend maître de Motye, où les Siciliens vainqueurs signalent leur cruauté. Denys porte ensuite ses forces ailleurs, et rien ne peut lui résister.

Les Carthaginois ayant fait des levées extraordinaires, Imilcon remet à la voile; il avait, dit-on, sous son commandement *trois cent mille* hommes d'infanterie, *quatre mille* chevaux, *quatre cents* vaisseaux longs et d'innombrables bâtiments de transport. Il se présente en vue de la Sicile. Quelques-uns de ses vaisseaux sont coulés bas ou capturés par les Siciliens que Leptine commande. Imilcon débarque à Panorme, reprend Éryx, assiége Motye, s'empare de Lipare et de Messine, où il fait reposer son armée (396 av. J.-C.).

Denys, n'ayant pu s'opposer, par plusieurs raisons, ni au débarquement, ni à la marche envahis-

sante des Carthaginois, se dirigea vers sa capitale avec celles de ses troupes qui n'avaient pas refusé de le suivre, car des séditions venaient encore de l'affaiblir. Il appelle des alliés à son secours, il fait de nouveaux recrutements, *il affranchit, il arme tous les* ESCLAVES qui se trouvent dans Syracuse; il visite lui-même les forteresses de la contrée et leur fournit des approvisionnements. Il fortifie les citadelles des Léontins; il engage les habitants des villes trop faibles à se retirer dans les places fortes, il pourvoit tout de subsistances et de munitions, et campe avec son armée, forte de *trente mille* fantassins et de *trois mille* cavaliers, dans un lieu peu distant de Syracuse. Sa flotte n'était pas éloignée de lui.

Imilcon, après avoir rasé Messine, envoie Magon, commandant de ses forces maritimes, contre Syracuse; lui-même, avec les forces de terre, il se dirige vers le même point. Mais l'Etna venait de faire irruption, les laves du volcan s'opposent à sa marche; il s'éloigne avec ses troupes du bord de la mer et ne peut marcher de conserve avec les vaisseaux.

Denys va au devant de Magon; il échelonne ses soldats sur le rivage, et ordonne à Leptine son frère, chef de l'armée navale, de livrer bataille à la flotte ennemie. Les Carthaginois, disposant de forces supérieures, sont vainqueurs. Denys est témoin, à la tête de ses fantassins et de ses cavaliers, de la déroute de Leptine, de la destruction et de la fuite de ses bâtiments; il ne peut en rien les secourir.

Les Siciliens se retirent dans Syracuse. Les généraux carthaginois rassemblent toutes leurs forces.

« Imilcon, ayant orné sa flotte des dépouilles faites sur l'ennemi, s'avança vers le grand port de Syracuse, et répandit la consternation dans la ville. Deux cent huit vaisseaux longs entrèrent dans le port; ils étaient rangés en bataille, les rames en dehors, et magnifiquement parés de dépouilles. Ils étaient suivis des vaisseaux de transport, au nombre de plus de mille, portant plus de cinq cents marins. A peine tous ces bâtiments avaient-ils mouillé qu'on vit, du côté opposé, apparaître l'armée de terre, qui, au rapport de quelques historiens, était composée de *trois cent mille* hommes d'infanterie, de *trois mille* chevaux et de plus de *deux cents* vaisseaux longs. » (Diodore.)

Imilcon se livre à des démonstrations, à des bravades auxquelles les Syracusains ne répondent pas. Il envoie ravager la campagne, couper les arbres et détruire les récoltes. Il s'empare du faubourg de l'Achradine, pille les temples de Cérès et de Proserpine; ensuite il se fortifie et se prépare à faire le siége de Syracuse. Cependant une maladie cruelle sévissait sur ses troupes (396 av. J.-C.).

Denys et Leptine font des courses sur mer pour procurer des subsistances à la ville. Pendant ce temps des Syracusains, montés sur cinq navires, s'emparent d'un bâtiment carthaginois chargé de blé, et le conduisent à Syracuse. Quarante navires de Carthage apparaissent, approchent. Les Syracusains montent sur tous les leurs et marchent à leur ren-

contre. Un combat s'engage. Les Syracusains s'emparent du vaisseau commandant, en coulent bas vingt-quatre autres, et poursuivent le reste. Ce coup de main leur donne de l'audace. Les ennemis de Denys en prennent occasion pour l'accuser, car il était absent lorsqu'on avait obtenu cet avantage. Denys arrive, *convoque une assemblée générale*, exhorte les Syracusains à prendre courage, et leur promet que la guerre sera bientôt terminée. Il allait dissoudre l'Assemblée, lorsque THÉODORE le Syracusain, cavalier distingué, se lève et l'apostrophe vivement. Il parle contre le despotisme et en faveur de la liberté. Voici un fragment de son discours, que Diodore nous a conservé :

« Vaincus, nous serons obligés de faire ce que « nous commanderont les Carthaginois; vainqueurs, « nous serons soumis à un despote plus insuppor- « table encore. En effet, si la guerre nous donne « pour maîtres les Carthaginois, ils nous impose- « ront un tribut, et nous laisseront libres de gou- « verner l'État selon nos anciennes lois. Au lieu « que cet homme..... a soudoyé des ESCLAVES pour « réduire les maîtres à la servitude... Cette cita- « delle, gardée par des esclaves armés, est dirigée « contre notre ville; cette multitude de soldats « mercenaires a été assemblée dans le but d'asser- « vir les Syracusains... Il livra GÉLA et CAMARINE « par *trahison*... Fuyant depuis Motye à travers « toute l'île, il est venu s'enfermer dans nos mu- « railles où, rude pour les citoyens, il ne supporte « même pas la vue de l'ennemi... Il a fait mourir

« ceux qui lui rappelaient le respect des lois et « bannir ceux qui se faisaient remarquer par leurs « richesses. Il a livré les femmes des bannis à « des esclaves et à des *prolétaires*. Enfin, il a con- « fié à des barbares et à des étrangers les armes « des citoyens. Voilà, par Jupiter et tous les « dieux ! ce qu'a fait un *simple* CLERC, *un homme sans* « *nom*. »

Diodore dit que les Syracusains furent enflammés par le discours de Théodore; qu'ils tournèrent leurs regards sur les alliés; qu'ils espéraient que Pharacidas le Lacédémonien, commandant de la flotte auxiliaire, se déclarerait le chef du mouvement en faveur de la liberté, mais qu'il n'en fit rien, et, qu'au contraire, il appuya le tyran; que bientôt les troupes mercenaires accoururent auprès de Denys; que celui-ci, saisi de crainte, rompit l'Assemblée; et qu'ensuite « il parla obligeamment à tout le monde, se familiarisa avec la foule, donna des présents aux uns et invita les autres à sa table. »

Ce Théodore était-il un ami de la patrie? — Il dit qu'il préfère à la domination de Denys celle des Carthaginois, sous le prétexte que ceux-ci, après leur avoir imposé un tribut, les laisseraient gouverner l'État selon leurs anciennes lois. Il ne pense pas au sort de Sélinonte, d'Himère, d'Agrigente, de Messine, qui venaient d'être détruites de fond en comble, et de bien d'autres villes. Si donc il était patriote, son patriotisme n'était point éclairé. — Était-il un ami de la liberté, cet accusateur du tyran? — Mais il n'a d'amour, de sympathie que

pour les maîtres; il méprise les prolétaires, il veut que les esclaves restent esclaves; il s'oppose à ce qu'on les affranchisse, à ce qu'on les arme; il ne les considère pas comme des hommes, mais comme des bêtes. Il veut la liberté, il veut l'autorité, mais il ne les veut que pour sa classe, que pour les riches à l'exclusion de tout le reste. Si donc il aimait la liberté, cet amour-là était encore bien aveugle ou bien étroit. — Était-il un ami de la vérité? — Mais il accuse Denys d'avoir livré Géla et Camarine par trahison, de fuir quand il ne fuit pas; il lui impute mille maux dont il n'était ni l'auteur ni la cause; si donc il aimait la vérité, il ne la respectait pas davantage pour cela.—Était-il vraiment un homme politique? — Mais il ne pense pas aux trois cent mille Carthaginois qui foulent le sol de la Sicile, qui entourent Syracuse; il ne comprend pas la finesse, la tactique, l'activité, le courage froid et prudent de Denys, et veut, à tous les périls qui menacent sa patrie, joindre encore la guerre civile, qui, à coup sûr, causerait sa ruine; si donc il était politique intelligent, il n'en était que plus coupable.—Qu'était-il donc ce Théodore? — Un meneur oligarchique qui tentait de renverser ce qu'il appelait le despotisme à son profit et à celui de sa classe, un frénétique d'ambition qui voulait s'emparer du pouvoir à quelque prix que ce fût. Mais nous ne le savons que trop, son parti ne triomphe que dans les calamités nationales, et se courbe, sans rougir, sous le joug de l'étranger.

Denys temporisait. Les Carthaginois, campés au-

tour de la ville, étaient la proie d'une cruelle maladie, que Diodore décrit en ces termes :

« La MALADIE atteignit d'abord les Libyens dont un grand nombre moururent. Dans le commencement, ils ensevelissaient les cadavres ; mais bientôt, en raison de la quantité des morts, et les gardes-malades étant eux-mêmes attaqués de la maladie, personne n'osa plus approcher des souffrants. Le secours médical ayant ainsi cessé, le fléau devint sans remède. La puanteur des corps laissés sans sépulture, et l'exhalaison putride des marais, causèrent d'abord un flux catarrhal qui fut suivi de tumeurs au cou ; bientôt survinrent des fièvres, des douleurs dans les nerfs du dos, et des pesanteurs dans les jambes. A ces symptômes succédaient la dyssenterie, et des pustules sur toute la surface du corps. Telle était la maladie qui avait attaqué la plupart des Carthaginois. Quelques-uns avaient des accès de manie et perdaient complétement la mémoire ; hors de leur sens, ils parcouraient le camp et frappaient ceux qu'ils rencontraient. Enfin, la gravité du fléau et la rapidité de la mort rendaient inutile le secours des médecins ; les malades mouraient le cinquième ou le plus souvent le sixième jour, en éprouvant des douleurs si atroces, qu'ils estimaient heureux ceux qui avaient péri dans les combats. Non-seulement ceux qui n'étaient pas parents s'abandonnaient réciproquement, mais les frères laissaient périr leurs frères, les amis leurs amis, par la crainte d'être eux-mêmes atteints de la contagion. »

Denys apprend la situation des Carthaginois; équipe quatre-vingts navires; ordonne à Pharacidas et à Leptine son frère, commandants de la flotte, d'attaquer à la pointe du jour les bâtiments ennemis (396 av. J.-C.). Lui-même, profitant de l'obscurité de la nuit, se met à la tête de son armée, et attaque le camp d'Imilcon à l'improviste. Les Carthaginois, consternés, se portent tous de ce côté. Pendant ce temps, la flotte syracusaine avance en ordre de bataille. Les Carthaginois veulent opposer de la résistance du côté de la mer, mais il n'était plus temps : au moment où ils montent sur les trirèmes, leurs ennemis leur tombent dessus, les mettent en déroute, brisent, coulent, dispersent leurs vaisseaux. Denys, de son côté, poursuit ses avantages, se précipite à cheval jusqu'au rivage, et fait incendier une division de la flotte ennemie : les flammes s'élèvent, s'étendent de toutes parts. Le combat se continue néanmoins, mais les Carthaginois marchent vers leur ruine.

« Enfin, le bruit de la victoire s'étant répandu dans la ville, les femmes, les enfants et les domestiques quittèrent les maisons et coururent sur les murs, qui furent tous couverts de spectateurs. Les uns, levant les mains au ciel, rendirent grâces aux dieux, les autres s'écrièrent que la Divinité s'était vengée de l'impiété des barbares... Chaque nouveau succès était accueilli par les Grecs avec des cris épouvantables, tandis que les barbares, dans leur effroi, faisaient entendre un grand tumulte et des clameurs confuses. Mais la nuit étant survenue, on mit fin

au combat, et Denys vint camper en face des barbares, près du temple de Jupiter. » (Diodore de Sicile.)

Les Carthaginois, vaincus par terre et par mer, traitèrent, dit-on, secrètement avec Denys, qui accepta une somme d'argent, et leur permit de retourner en Afrique avec les débris de leur flotte. Mais ils devaient fuir de nuit pour se dérober à la colère des Syracusains. Diodore attribue la générosité de Denys à de mauvais sentiments, et je ne sais s'il faut le croire. Imilcon étant parti à la hâte de nuit, et manquant de moyens de transport, avait été forcé d'abandonner une partie de ses troupes de terre. Il y eut des égorgements; on fit aussi de nombreux prisonniers. Denys incorpora les Ibères ou Espagnols dans ses troupes mercenaires. La Sicile avait recouvré son indépendance, et les Carthaginois, après un tel désastre, eurent à craindre pour leur propre patrie : des révoltes éclatèrent bientôt autour de Carthage, où il y eut guerre civile.

V.

Après avoir affranchi la Sicile entière de la domination des Carthaginois, Denys distribua des territoires à ses troupes mercenaires pour les récompenser de leurs bons services; en enrôla de nouvelles, auxquelles il adjoignit des esclaves, qu'il affranchit en grand nombre. Il régla les affaires de ses alliés et les siennes propres, et sa puissance fut immense.

Denys avait relevé et fortifié MESSINE. Les habi-

tants de RHÉGIUM, voisins et jaloux de cette ville, en furent mécontents, et accueillirent parmi eux les ennemis et les adversaires de Denys. Les Rhégiens mirent bientôt une armée sur pied et allèrent attaquer Messine ; mais les Messéniens les forcèrent à battre en retraite, et leur tuèrent beaucoup du monde. Il y eut des troubles de plusieurs côtés.

MAGON, général de la flotte carthaginoise, qui était resté dans un coin de la Sicile après la grande victoire de Denys, prenait sous sa protection les villes mécontentes et relevait ainsi les affaires de sa patrie. Il marche sur Messine; fait des ravages. Denys se porte à sa rencontre et le bat (393 avant J.-C.). Il retourne ensuite à Syracuse. Bientôt après il part pour l'Italie, et assiége Rhégium. Après avoir conclu une trève d'un an avec cette ville, il regagne Syracuse. Les villes grecques d'Italie se coalisent, et instituent un conseil général pour être à même de résister à Denys. Les Carthaginois arment de nouveau et renouvellent leur prétention sur la Sicile ; ils trouvent des auxiliaires en y abordant (392 av. J.-C.). Denys se met en campagne. Il se fait un allié d'Agyris, souverain des Agyriens. Mais comme il ne se presse pas de livrer bataille, les Syracusains l'abandonnent. Denys *appelle les* ESCLAVES *à la liberté.* Bientôt après les Carthaginois demandent à traiter, et la paix est conclue. Magon se retire.

Denys retourne, à plusieurs reprises, en Italie. Il souffre, il fait souffrir. Il tente une plus grande expédition. Il assiége Caulonia (389 av. J.-C.). Les

Grecs d'Italie arrivent avec vingt-cinq mille fantassins et deux mille cavaliers; Héloris, Syracusain, banni par le roi, les commandait. Denys lève le siége de Caulonia, et marche au-devant des Italiotes. Il les rencontre; tue Héloris, défait son armée et la met en fuite.

« Après avoir laissé beaucoup de morts sur le champ de bataille, le débris de l'armée se réfugia sur une hauteur bien située pour la défense, mais privée d'eau et pouvant être aussi gardée à vue par les ennemis. En effet, Denys l'investit et tint ses troupes sous les armes tout le jour et la nuit suivante, s'assurant lui-même soigneusement de la vigilance des postes. Le lendemain les ennemis, réfugiés sur les hauteurs, eurent beaucoup à souffrir de la chaleur et du manque d'eau. Ils envoyèrent donc des parlementaires à Denys pour lui offrir leur rançon; mais celui-ci, *qui ne savait pas se modérer dans ses succès,* ordonna qu'ils missent bas les armes et se rendissent à discrétion. Comme ces conditions étaient dures, les Grecs supportèrent encore quelque temps leurs maux; mais, enfin, contraints par les besoins physiques, ils se rendirent vers la huitième heure, ayant le corps tout épuisé de souffrances. Denys, prenant une baguette et frappant sur la colline, compta tous les prisonniers à mesure qu'ils en descendaient; ils étaient au nombre de plus de dix mille. Ils s'attendaient tous à être traités avec cruauté, mais *Denys se montra au contraire très humain;* car il relâcha tous ces prisonniers sans rançon, conclut avec la plupart des

villes un traité de paix, et les laissa se gouverner par leurs propres lois. Pour cette conduite, il reçut les louanges de tous ceux à qui il avait fait du bien ; on lui envoya des couronnes d'or; en un mot, on regarda cet acte de générosité comme le plus beau trait de sa vie. » (Diodore.)

C'est Diodore qui vient de parler ; il est généralement hostile à Denys ; mais au moins devrait-il le critiquer à propos. Il nous dit que Denys *ne savait pas se modérer dans le succès*, et, quelques lignes plus bas, il nous montre ce Denys, après un succès, non-seulement modéré, mais généreux au-delà de toute expression. Les écrivains sont rarement justes envers le peuple; ils ne le sont pas davantage envers les usurpateurs appelés tyrans, lorsque, surtout, ils conservent des instincts populaires. Les historiens sont de la classe moyenne et bourgeoise; aussi n'ont-ils de sympathie que pour cette classe-là; ils frappent en haut comme en bas; ils ne respectent que le milieu. Il faut donc les lire avec attention et ne pas accepter leurs jugements sans contrôle.

Denys se porta ensuite sur Rhégium. Les habitants de ce pays l'avaient souvent entravé dans ses entreprises; et, d'autre part, ils lui avaient fait la plus grave injure.

« En effet, dit Diodore, dans le temps qu'il envoya des députés aux Rhégiens pour leur demander en mariage la fille d'un de leurs citoyens, on rapporte que, dans une assemblée publique, ils répondirent aux députés *qu'ils ne pouvaient lui donner en mariage que la fille du bourreau*. Irrité d'une

réponse qu'il regardait comme l'expression de la plus grave insulte, il désirait ardemment en tirer vengeance. »

A l'approche de Denys les Rhégiens tremblent. Ils lui envoient des députés, qui le supplient d'en user modérément avec eux et de bien vouloir prendre conseil des sentiments de l'humanité. Denys exige une forte contribution, se fait livrer tous leurs bâtiments, au nombre de soixante-dix, et, en outre, des ôtages (489 av. J.-C.). Ces affaires réglées, il retourne à CAULONIA; s'en empare; en transfère les habitants à Syracuse, où il leur accorde le droit de cité et les exempte de tout impôt pendant cinq ans (488 av. J.-C.).

L'année suivante, Denys prend HIPPONIUM. Il se brouille avec les Rhégiens, et dans le labyrinthe historique nous ne pouvons démêler s'il a raison ou tort. Il leur rend leurs ôtages; il les assiége dans leur capitale. La défense est vigoureuse; Denys reçoit un coup de lance dans l'aine; ses jours sont en danger; il se rétablit pourtant; continue ses travaux. Rhégium soutient des assauts innombrables et ne succombe qu'après un siége de onze mois et de longues souffrances. Denys, exaspéré contre cette ville, se montre barbare, surtout envers Phiton, le plus brave de ses défenseurs (387 av. J.-C.).

VI.

Denys jouit de la paix. Plus tard, ayant à combattre à la fois les Carthaginois et les Italiens; il sépara son armée en deux corps et livra deux grandes

batailles. Il fit des prodiges de valeur; sa victoire fut complète. Magon, le chef ennemi, avait perdu la vie (383 av. J.-C.). Les Carthaginois envoyèrent des parlementaires pour traiter de la paix. Denys exigeait de leur part l'abandon complet de la Sicile et le remboursement de tous les frais de la guerre. Les envoyés carthaginois dirent qu'ils adhéraient à ces conventions, mais qu'ils attendaient des pleins pouvoirs de Carthage pour rendre les villes de Sicile. Ils obtinrent une trève. Pendant ce temps, ils recrutèrent des forces, se préparèrent, s'armèrent, et au moment où les Syracusains s'y attendaient le moins, ils se présentèrent devant eux prêts à combattre. Une lutte s'engagea. Leptine, qui commandait l'aile gauche des Syracusains, fut tué; ses soldats furent mis en fuite. Denys, qui avait eu l'avantage de son côté, fut obligé de reculer quand il eut perdu son frère. Cette bataille lui coûta quatorze mille hommes. Il alla se renfermer dans son camp avec les débris de son armée. Il parvint à s'éloigner à la faveur de la nuit qui survint. Les Carthaginois, bien qu'ils eussent obtenu l'avantage, demandèrent à traiter. Denys reçut leurs envoyés avec joie. Il fut convenu que les deux partis garderaient leurs positions respectives, et la paix fut conclue. Cette paix devait avoir une longue durée (383 av. J.-C.).

Quinze ans plus tard les Carthaginois avaient éprouvé des pestes, des révoltes dans leurs États, ce qui les avait considérablement affaiblis. S'il faut en croire l'histoire, Denys, sans motifs sérieux, dans la seule pensée de profiter d'une situation fa-

vorable, rompt la paix. Il se met en campagne, envahit les possessions de ses ennemis, se rend maître de Sélinonte, d'Entelle, d'Éryx, assiége Lilybée.

« Cette place, dit Diodore, étant défendue par une forte garnison, il leva bientôt le siége. Informé que le chantier des Carthaginois avait été brûlé, et pensant que leur flotte avait été détruite, il se flatta de n'avoir plus rien à redouter de leur part. Il détacha donc de sa flotte, composée de *cent-dix trirèmes*, les meilleurs bâtiments, et les fit entrer dans le port d'Éryx, tandis qu'il renvoya les autres à Syracuse. Cependant les Carthaginois armèrent INOPINÉMENT *deux cents navires*, qui vinrent attaquer les bâtiments de Denys au moment où ils entraient dans le port d'Éryx. Cette attaque imprévue coûta à Denys la meilleure partie de sa flotte. Comme l'hiver approchait, les parties belligérantes conclurent une trève et se retirèrent dans leurs villes respectives (368 av. J.-C.). »

Sans doute, Denys devait avoir la pensée de recommencer les hostilités au printemps et l'espérance de chasser ses ennemis de la Sicile. Mais, bien malgré lui, ses campagnes étaient finies, et nous n'aurons plus à le suivre dans ses expéditions. A peine rentré dans Syracuse, il fut atteint d'une maladie dont il mourut. Il avait régné trente-huit ans.

VII.

Quel étonnant personnage que ce Denys!... Fils d'un greffier, il obtient un grade militaire, et se

fait remarquer dans les combats. Issu de pauvres, il ne dédaigne point son origine ; il est l'antagoniste des puissants : il les accuse, les démasque ou les calomnie auprès du peuple, et s'élève au commandement en chef de l'armée : il est enfin dictateur. Les oligarques veulent le renverser, bien que les Carthaginois soient aux portes de Syracuse ; ils échouent. Denys, dans cette conjoncture, conclut la paix avec les ennemis et fait reconnaître son autorité. Comprenant le péril de la situation, il se prépare pour l'avenir : il *affranchit les esclaves*, les arme; appelle des OUVRIERS de tous les pays, fait exécuter d'immenses travaux, fortifications, navires, armes de guerre. Les artisans qu'il occupe, il les honore, les respecte, les encourage au travail, il travaille avec eux, il leur presse la main, il les appelle à sa table, enfin il est peuple avec le peuple, et, en dépit des grands, sa puissance s'affermit.

Il sent sa force; il veut rompre avec les Carthaginois, reprendre les hostilités; il fait en sorte que le peuple lui-même, dans une grande assemblée, se prononce pour la guerre et veuille ce qu'il veut.

Si Carthage se jette sur la Sicile avec des forces immenses, qu'on ne peut arrêter, Denys n'est point téméraire, n'est point imprudent; il recule, il attend un moment favorable; mais dès que ce moment se présente, il sait en profiter, et fait preuve d'un indomptable courage. Denys est le plus terrible fléau des armées carthaginoises; plusieurs disparaissent sous ses coups.

Denys combat sur mer, Denys combat sur terre; il va des Carthaginois aux Sicules, des Sicules aux Italiotes, et partout il se fait redouter. S'il commet des actes de scélératesse et de barbarie, combien ne fait-il pas aussi des actes de générosité? Cet homme, on ne peut le suivre dans toutes ses guerres, dans tous ses combats, car ils sont innombrables! Peu de conquérants ont déployé une pareille activité. Que n'eût-il pas fait sur un vaste théâtre?... Denys fut un homme des plus rares; et remarquons que s'il aima les travaux de la guerre, il n'aima pas moins à se reposer dans ceux de la paix; il fut poète, il aima l'industrie, les arts, sa cour devint le rendez-vous d'une foule d'hommes remarquables. Mais à ce sujet, comme sur tout le reste, il a été fort critiqué. On dit qu'il était jaloux, qu'il se livrait aux plus misérables et aux plus coupables vengeances. Laissons parler Diodore :

« Denys, tyran des Syracusains, délivré des guerres des Carthaginois, jouissait du repos dans une paix profonde. Il s'occupa avec ardeur à faire des vers. Il fit venir auprès de lui les poètes les plus renommés, *les traita avec distinction,* et, profitant de leur société, il trouva en eux des maîtres et des juges. Enivré des éloges qu'il reçut en raison des faveurs qu'il prodigait, Denys tira plus de vanité de ses vers que de ses exploits guerriers. Parmi les poètes admis à sa cour se trouvait PHILOXÈNE, le poète dithyrambique, très renommé dans ce genre de composition. Un jour on récita dans un banquet de mauvais vers que le tyran avait composés. Lors-

qu'on lui en demanda son jugement, Philoxène répondit avec trop de franchise. Le tyran, blessé de la réponse, lui reprocha de ne blâmer ses vers que par jalousie, et ordonna à ses satellites de le conduire sur-le-champ aux carrières (travaux forcés). *Le lendemain, les amis de Philoxène obtinrent sa grâce, et le tyran l'invita même à sa table.* La boisson fit prolonger la conversation; Denys, toujours fier de ses poésies, récita quelques distiques auxquels il attachait un grand prix; et il demanda encore à Philoxène ce qu'il en pensait. Celui-ci ne répondit rien; mais, appelant les satellites de Denys, il leur dit : « *Reconduisez moi aux carrières.* » Frappé de cette saillie, Denys sourit et supporta la franchise du poète qui, en excitant le rire, avait émoussé la pointe de la critique.

« PLATON, le philosophe, eut à peu près le même sort que Philoxène. Denys l'appela auprès de lui, l'accueillit d'abord avec la plus grande distinction, bien que Platon s'exprimât avec la liberté d'un philosophe; *mais, blessé plus tard* par la franchise de quelques discours, il lui retira tout-à-fait ses bonnes grâces, et le fit conduire au marché public et vendre comme *esclave* au prix de vingt mines (1,800 fr.).

« Denys, toujours possédé de la passion pour la poésie, envoya aux jeux olympiques des déclamateurs ayant les meilleures voix pour chanter devant la foule des vers qu'il avait composés. Ces déclamateurs frappèrent d'abord les auditeurs par la beauté de leur organe; mais, l'attention se fixant ensuite sur le poème, le mépris remplaça l'étonne-

ment, et un immense éclat de rire se fit entendre. Denys, apprenant le mauvais succès de ses vers, tomba dans une profonde tristesse; et, comme son chagrin augmentait de jour en jour, son esprit fut atteint de manie; il croyait que tout le monde était jaloux de lui, et que ses amis lui dressaient des pièges. Enfin, sa tristesse et son égarement arrivèrent au point qu'il fit, *sur des accusations fausses*, mettre en croix un grand nombre de ses amis, et en condamner plusieurs à l'exil. Parmi ces derniers se trouvèrent Philistus et Leptine son frère, deux hommes distingués par leur courage et par les nombreux et longs services qu'ils lui avaient rendus dans les guerres. Ils se réfugièrent à Thurium, en Italie, et furent très bien reçus par les Italiotes; *plus tard, Denys offrit lui-même de se réconcilier avec eux, les rappela à Syracuse et les rétablit dans leur ancienne faveur*. Leptine épousa même la fille de Denys.»

Denys fait conduire Philoxène aux carrières; il l'en retire le lendemain et lui rend ses bonnes grâces; il fait vendre Platon comme esclave, et Platon ne dédaigne pas de retourner deux fois en Sicile et de reprendre la livrée du courtisan. Si Denys, sur de fausses accusations, condamne à la mort, à l'exil des hommes qu'on ne nomme pas, on voit avec satisfaction qu'après avoir éloigné Leptine et Philistus, il va lui-même au devant de la réconciliation: il les rappelle, il les comble de faveurs. La colère de cet homme se calmait facilement, il savait pardonner et récompenser. Il est à croire que les mots inconvenants, grossiers, acerbes, le blessaient et

l'irritaient, mais qu'il savait supporter une juste critique, que l'esprit assaisonnait; la manière dont il reçut le dernier trait de Philoxène ne prouve pas qu'il fût intraitable.

Envers Platon, il fut sévère. Ils avaient discouru, ils s'étaient animés; Platon critiqua le principe de son gouvernement, sa personne même. Denys lui dit: Vous tenez des discours de vieillard. Platon lui répondit: Vous parlez comme les tyrans; et Denys irrité le fit vendre comme esclave. Platon détestait les tyrans, bien qu'il leur fît visite et reçût leurs bienfaits; il avait aussi un profond mépris pour les artisans et les esclaves, qu'il devait également ne pas ménager dans ses entretiens avec le roi. Denys, en le faisant vendre, voulait-il lui donner une leçon d'humilité, abaisser son orgueil; et, en le mettant dans la condition des esclaves, lui prouver qu'ici-bas tous les hommes sont égaux, que l'esclavage, pour le pauvre comme pour le riche, est un accident forcé et contre nature?..... Au surplus, racheté par ses amis, et de retour en Grèce, Platon ne vécut point dans la pauvreté, il possédait même des richesses. Et d'où les tirait-il? De la Sicile, de Denys lui-même, à ce qu'on dit. Platon avait demandé qu'on lui achetât de Philolaüs les œuvres de Pythagore pour cent dix mines. « Il était en état de faire cela, dit Diogène Laërce, *ayant reçu de Denys plus de quatre vingts talents* (387,160 fr.). » De quel Denys Platon avait-il reçu cette fortune? était-ce du père? était-ce du fils? Si c'était du père, on voit que sa mauvaise aventure ne l'avait point ruiné; si c'é-

tait du fils, il n'en devait garder aucune reconnaissance, car on assure qu'il excita Dion à lui prendre sa couronne et à le chasser de la Sicile.

Retournons à Denys. On dit qu'il était mauvais poète, et cela importe peu. Cependant, puisqu'on accusait ses vers, puisqu'ils étaient, prétend-on, si mauvais, on aurait dû les conserver, nous les aurions lus sans prévention, et nous saurions vraiment à quoi nous en tenir à ce sujet. On accusait ses vers, on ne s'en tint pas là, on accusa même son courage; Plutarque dit :

« Cet homme *si timide et si lâche*, dont l'âme était remplie de tant d'*indignes faiblesses*, s'emportait contre PLATON, qui ne voulait pas le déclarer le plus courageux des mortels. »

Denys timide et lâche ! Voilà un mensonge trop évident. Il faut conclure de là que ceux qui lui contestaient le courage ne pouvaient moins faire que de nier ses talents littéraires. Quant aux *indignes faiblesses* dont parle Plutarque, nous devons déclarer que nous ne les connaissons pas. Denys ne fut point superstitieux, point débauché, ne s'entoura point de courtisanes et de jeunes garçons, selon la mode des grands d'alors, mode à laquelle Platon semble lui-même avoir sacrifié. Si l'on attaque le courage, les talents de Denys contre toute justice, pourquoi, contre toute justice aussi, ne lui attribuerait-on pas des vices et des crimes ?

Nous répondons à de certaines accusations par la citation suivante de Cornélius Népos :

« La Sicile n'a eu qu'un seul roi à citer, Denys-

l'Ancien. C'était un prince *courageux, habile dans l'art de la guerre, très peu porté* — ce qu'on voit rarement dans un tyran — *à la débauche, au luxe, à l'avarice*, et n'ayant d'autre passion que celle du pouvoir absolu. C'est ce qui le rendit cruel; car, pour affermir son autorité, il sacrifiait sans ménagement tous ceux dont il craignait les complots. *Arrivé au trône par son courage, il sut s'y maintenir avec un rare bonheur, et mourut âgé de plus de soixante ans, laissant son royaume dans une grande prospérité.* »

Voilà un jugement vrai, quoique un peu sévère. On voit que Denys avait du courage et de grandes qualités morales; et Plutarque, qui l'accuse de lâcheté, nous dit ensuite :

« Dès le commencement de sa tyrannie, ses sujets se soulevèrent contre lui et l'assiégèrent dans son palais. Ses amis lui conseillaient d'abdiquer le commandement, s'il ne voulait pas périr lorsqu'on se serait rendu maître de sa personne. Dans ce moment, il vit un bœuf frappé par un boucher, tomber mort au premier coup : « *Quelle folie, leur dit-il, si, pour une mort qui dure si peu, j'allais abandonner la puissance!* »

Est-ce là parler comme un lâche? comme un homme qui tremble de perdre la vie? Nullement.

Plutarque accuse Denys d'indignes faiblesses, et ensuite il nous dit :

« Il apprit que son fils, qui devait lui succéder avait corrompu la femme d'un homme libre; et comme il lui demandait avec colère *quelle action*

semblable il lui avait vu faire, son fils lui répondit : « Vous n'avez pas eu un père qui fût tyran. — Et toi, répliqua Denys, tu n'auras pas un fils qui le soit, si tu ne changes de conduite. »

Nous avons pensé que l'accusation d'indignes faiblesses portait surtout sur les passions, sur les mœurs relâchées de Denys, et cependant cet homme, d'après Plutarque lui-même, ne voulait pas que son fils fût débauché, qu'il corrompît les femmes ; et il pouvait lui dire : *Quelle action semblable m'as-tu vu faire ?* Que peu de rois pourraient employer un tel langage !... Denys s'opposait à la débauche, à la corruption des mœurs, même par des moyens répréhensibles, s'il faut en croire les paroles que voici de Plutarque :

« *Sévère envers les malfaiteurs*, il faisait grâce à ceux qui dépouillaient la nuit les passants dans rues, afin que les Syracusains n'allassent plus les uns chez les autres *faire des parties de débauche.* »

Ces paroles doivent être un peu exagérées ; Denys, *sévère envers les malfaiteurs*, ne devait pas tolérer les vols commis de nuit ; c'eût été faire aux voleurs une trop bonne part ; mais il faut croire qu'il entravait autant que possible le débordement des mauvaises mœurs.

Denys avait du courage, Denys était continent, et, de plus, il aimait le travail.

« Quelqu'un lui demandait, dit Plutarque, s'il n'était jamais oisif. — A Dieu ne plaise, dit-il, que cela m'arrive. »

D'après ses ennemis, le roi de Syracuse ne manquait pas de bonnes qualités.

Laissons Diodore nous entretenir sur les causes vraies ou supposées de sa mort :

« Denys avait fait représenter aux fêtes de Bacchus, à Athènes, une *tragédie, et il remporta même le prix*. Un des chanteurs du chœur, se flattant de recevoir une brillante récompense s'il venait le premier annoncer cette nouvelle à Denys, se rendit à Corinthe et de là s'embarqua pour la Sicile. Secondé par des vents favorables, il entra bientôt à Syracuse et s'empressa d'annoncer à Denys sa victoire. Denys combla ce messager de présents, se livra à une joie immodérée, sacrifia aux dieux pour cette bonne nouvelle, et donna des banquets et de grands festins. Traitant ainsi splendidement ses amis et s'enivrant de boissons, il tomba dans une grave maladie, causée par la grande quantité des liquides qu'il avait pris. »

Denys avait remporté, au jugement des Athéniens, le prix de la tragédie. Nous concevons sa joie à ce sujet, nous ne pouvons comprendre son ivresse et sa mort, car cet homme était sobre. Qu'Alexandre mourût à la suite d'une orgie, emporté par une apoplexie, rien d'étonnant; mais, pour Denys, la chose nous paraît peu probable. Cependant, bien que nous connaissions la partialité de ses historiens, nous ne voulons pas contester qu'il soit donc mort comme le héros de la Macédoine.

Denys affranchit les esclaves, protégea les travailleurs, maintint les assemblées de la nation, com-

battit les factions oligarchiques, les Sicules, les Italiotes, les Carthaginois; il livra des combats sans nombre, et il peut être comparé aux plus célèbres, aux plus illustres guerriers. Sur un plus vaste théâtre, il eût égalé Alexandre et Philippe. Polybe et Scipion l'Africain en faisaient le plus grand cas; il était, à leur jugement, un grand capitaine, un administrateur des plus habiles. C'était, disaient-ils, l'un des hommes qui s'étaient *le plus distingués par la science du gouvernement et par une hardiesse prudente et judicieuse*. Il cultiva les arts, appela dans sa cour les hommes de talent; illustra, fortifia, agrandit sa patrie. C'est sous son administration que la Sicile s'éleva au plus haut degré de richesse et de gloire. Il n'avait pas attenté à la vraie liberté, mais réprimé les usurpations oligarchiques. La multitude, trop faible, trop avilie, trop désarmée pour se protéger elle-même, avait accepté Denys comme son chef, comme son protecteur; il ne faillit point à son mandat; de là la haine de l'histoire. Il mourut après un règne de trente-huit ans; son fils lui succéda (368 avant J.-C.).

Denys-le-Jeune. — Dion. — Héraclide.

« Denys-le-Jeune, dit Diodore, convoqua le *peuple en une assemblée générale*, et l'engagea par des paroles bienveillantes à lui *conserver l'affection qu'il avait eue pour son père*. Il fit ensuite de magnifiques funérailles, ensevelit le corps de son père dans la citadelle, près des portes appelées royales, et chercha à consolider son autorité (368 av. J.-C.). »

Il n'est pas de crimes qu'on n'attribue à Denys-le-Jeune ; mais, bien que nous ne soyons pas les amis du gouvernement d'un seul, car nous savons que le pouvoir absolu rend ombrageux et méchant, nous devons déclarer qu'il est bon de se tenir en garde contre une foule d'assertions de l'histoire.

« Dès le commencement de son règne, dit Justin, Denys était impatient de faire mourir les oncles de ses frères, comme rivaux de son pouvoir et excitant leurs neveux à en réclamer le partage. Il dissimula cependant jusqu'à ce qu'il se fût concilié la faveur de ses sujets, et que, fort du suffrage de tous, il eût préparé une excuse à son entreprise. Il met donc en liberté trois mille prisonniers, affranchit le peuple d'impôts pendant trois ans, et cherche à gagner les cœurs par toutes sortes de séductions. Revenant alors au crime qu'il méditait, il égorge ses oncles, ses frères eux-mêmes, ne laissant pas même la vie à ceux auxquels il devait une part de son trône, et fait ainsi sur sa famille l'essai de la tyrannie qu'il réservait à ses sujets. »

Les détails que nous venons de donner ne se trouvent pas dans les autres auteurs anciens ; et il y a tout lieu de croire que Denys ne fit mourir ni ses oncles, ni ses frères. Enfin il se serait livré à la paresse, puis encore à la cruauté ; mais Platon vint à sa cour, ses mauvais penchants se calmèrent, ensuite ils reprirent le dessus. Denys-le-Jeune, comme son père, cultivait les arts, acquérait des connaissances, aimait la philosophie, faisait de sa cour le rendez-vous des savants : Platon l'honora deux fois

de sa visite; mais le roi se brouilla avec Dion son parent, et ses revers commencèrent. On trouve, non dans le récit des faits, mais dans les déclamations de l'histoire, un éloge pompeux de ce Dion, qu'il est bon de faire connaître à nos lecteurs.

« Dion, fils d'Hipparinus, dit Cornélius Népos, naquit à Syracuse, et se trouva, pour ainsi dire, *complice de la tyrannie des deux Denys*. Le premier Denys épousa Aristomaque, sœur de Dion, et en eut deux fils, Hipparinus et Nysée, et deux filles, Sophrosyne et Arété. Il maria la première à Denys son fils, auquel il laissa son royaume; et la seconde à Dion. »

Ainsi Dion, *le complice de la tyrannie des deux Denys*, se trouvait, par des liens divers, l'oncle et le beau-frère de Denys-le-Jeune. Cornélius Népos continue ainsi :

« A cette haute alliance, à la noblesse de ses ancêtres, Dion joignait d'autres avantages qu'il tenait de la nature : un génie souple, un caractère affable, un esprit facile et capable des plus hautes études, et, ce qui n'est pas moins avantageux, un extérieur plein de dignité. Il avait en outre de grandes richesses que son père lui avaient laissées, *et qui s'étaient accrûes des libéralités du tyran*... Quoiqu'il condamnât la cruauté de Denys, l'intérêt de sa propre famille et cette qualité de parent qui les unissait l'un à l'autre, lui faisaient prendre soin de sa conservation. »

Ainsi Dion avait été *complice de la tyrannie des deux Denys;* il s'était *enrichi des libéralités du ty*

ran; son intérêt personnel lui avait ordonné de fermer les yeux sur des cruautés qui ne le touchaient point particulièrement, et cet intérêt l'avait trouvé sensible et obéissant. Mais le vieux Denys tomba malade, Dion s'occupa de la succession au trône.

« Denys tomba malade, dit Cornélius Népos, et comme le mal paraissait grave, Dion interrogea les médecins, les priant, si le danger venait à augmenter, de ne pas le lui cacher. Il voulait, disait-il, l'entretenir sur le *partage du royaume*, parce qu'il lui semblait juste que les enfants nés du mariage de sa sœur avec Denys eussent une portion de l'héritage paternel. Ces paroles ne demeurèrent pas secrètes : elles furent rapportées au fils du tyran, qui en conçut de vives alarmes. »

Dion voulait donc partager le royaume entre tous les enfants de Denys-l'Ancien, projet des plus dangereux à l'intérêt du pays. Denys-le-Jeune le sut, il en fut irrité, mais il dissimula, dit-on, et Dion resta dans la cour; et il y resta longtemps jouissant des plus hautes faveurs, car Denys-le-Jeune était monté sur le trône en 368 avant Jésus-Christ, et ce ne fut que dix ans plus tard, en 358, que la brouille éclata. Il faut croire que jusque-là Denys n'avait fait mourir ni ses oncles ni ses frères, car Dion, son conseiller, n'aurait pu se rendre le complice de telles cruautés.

Et comment la brouille entre Denys et Dion éclata-t-elle? Suivant Plutarque, les courtisans accusaient Dion de vouloir transporter l'empire aux fils de sa sœur.

« Tous ces propos, dit Plutarque, jetèrent d'abord des soupçons dans l'âme du tyran; des soupçons il passa à la colère, qui aboutit à une rupture ouverte. »

Les soupçons de Denys, d'après les antécédents de Dion qui avait voulu partager le royaume, paraissent assez fondés. Plutarque poursuit ainsi sa narration :

« Dans le même temps on apporta secrètement à Denys des lettres que Dion avait écrites aux magistrats de Carthage, *pour leur dire de ne pas traiter de la paix avec le tyran sans qu'il fût présent aux conférences*, parce qu'il servirait à rendre le traité plus solide. »

La conduite de Dion ne nous paraît point franche; elle serait répréhensible dans tout gouvernement. Denys se fâcha, et ordonna à son parent de s'éloigner de la Sicile. Dion passe en Italie, de là en Grèce; il se rend à Corinthe, lève des troupes mercenaires dans la pensée d'aller détrôner celui qui l'avait accusé d'ambition (338 av. J.-C.).

Il y avait dix ans que Denys était roi, et l'on voit qu'il n'avait, comme l'avance Justin, tué ni ses oncles, ni ses frères, que Dion voulait faire rois. Mais Denys était absolu, et il était naturel que les Siciliens soupirassent pour la liberté; aussi Dion n'était pas le seul qui désirât la chute du tyran; la démocratie devait le seconder.

« A peine Dion était-il arrivé à Corinthe, dit Cornélius Népos, qu'HÉRACLIDE, également banni par Denys, dont il avait commandé la cavalerie, vint se

réfugier dans cette ville. Ils firent ensemble leurs préparatifs de guerre. »

Tous les moyens de succès étant combinés, l'expédition se met en mouvement. Elle arrive en Sicile, marche contre Syracuse, s'accroît en avançant, et se trouve enfin composée de cinquante mille hommes. La ville se rend sans peine. Denys, ne prévoyant point ce revirement, était absent de sa capitale (357 av. J.-C.).

« Toute la ville, dit Diodore, passa *de l'esclavage à la liberté*. Le sombre silence de la tyrannie se convertit en une fête joyeuse et solennelle. Dans chaque maison on célébra des sacrifices et on entendit des cris de joie; chaque citoyen brûlait de l'encens pour témoigner aux dieux sa reconnaissance des bienfaits qu'ils venaient de leur accorder, et pour se les rendre propices à l'avenir. Les femmes elles-mêmes manifestaient par de bruyantes acclamations leur reconnaissance pour ce bonheur inattendu; enfin, on ne voyait dans les rues qu'un concours d'habitants continuel. Il n'y avait ni *citoyen*, ni *esclave*, ni *étranger* qui n'eût voulu voir Dion et être témoin de son courage; tous croyaient voir en lui plus qu'un homme, et la révolution immense qu'il venait d'opérer justifiait en quelque sorte cette admiration. En effet, *après cinquante ans de servitude*, les Syracusains se virent soudain rendus à la LIBERTÉ et retirés de leur triste condition par le courage d'un seul homme (357 av. J.-C.). »

Ce fut presque sans combattre que Dion et ses associés avaient obtenu ce beau résultat. Comme

toute la ville s'était déclarée pour le changement, les généraux du roi avaient jugé prudent de se retirer avec leurs troupes dans la citadelle.

Denys était, au moment de la reddition de sa capitale, à Caulonia en Italie. Il se hâta de faire ses dispositions, et approcha de Syracuse avec une flotte et des troupes de terre. Il y eut pourparler. Il entra en négociations avec les Syracusains, mais sans succès; il employa alors la force des armes.

« Dion, quoique pris à l'improviste par la violation de la trève, dit Diodore, alla au devant de l'ennemi; il s'engagea un combat sanglant dans l'enceinte du stade; comme l'intervalle étroit de l'enceinte servait de champ de bataille, la mêlée devint affreuse. »

Enfin Dion l'emporta: Denys fut refoulé avec ses troupes dans l'intérieur de la citadelle. Après de nouvelles tentatives armées et des négociations infructueuses, il confia la garde de plusieurs forteresses à l'élite de ses soldats, et s'embarqua secrètement pour l'Italie, emportant tous ses trésors et les ornements royaux (356 av. J.-C.).

L'aristocratie et la démocratie s'étaient unies pour chasser Denys, mais une fois victorieuses, comment s'entendre sur le gouvernement à établir? Chacun voulait faire prédominer son principe.

« La discorde, dit Diodore, éclata bientôt parmi les Syracusains : les uns étaient d'avis d'investir Héraclide d'une autorité absolue, parce qu'il leur semblait incapable d'aspirer à la tyrannie, les autres voulaient confier à Dion le pouvoir suprême. »

Cet Héraclide avait suivi Dion dans sa fuite en Grèce, il l'avait secondé dans ses entreprises et dans ses succès contre le roi, mais il était du parti de la démocratie, tandis que son associé était le chef du parti contraire. Il y eut des démêlés sanglants entre les Syracusains et Dion. Celui-ci fut vaincu et se retira avec ses troupes mercenaires à Léontium, où il reçut le droit de bourgeoisie. Peu de temps après, Denys fit, par ses lieutenants, des tentatives sur Syracuse, il y eut des luttes furieuses; il aurait peut-être fini par l'emporter : les Syracusains rappelèrent Dion, et, grâce à son concours, ils reprirent le dessus. Les partisans de Denys furent de nouveau contraints de se retirer dans la citadelle.

« Le peuple se réunit en assemblée, dit Diodore, et en témoignage de sa reconnaissance, il proclama Dion *chef souverain* et lui décerna les honneurs héroïques. »

Cela laisse des doutes. Les choses ne marchèrent pas aussi vite que Diodore veut le faire entendre. Selon Plutarque les suffrages ne furent pas unanimes; l'aristocratie voulait tous les avantages de son côté, et refusait tout au peuple. Cependant le chef du parti populaire s'était montré accommodant, généreux même. Plutarque va nous en donner la preuve.

« Héraclide, dit-il, s'étant avancé, *proposa d'élire Dion généralissime des troupes de terre et de mer. Tout ce qu'il y avait de meilleurs citoyens reçut avec empressement cette proposition*, et demanda qu'elle fût sanctionnée par les suffrages du peuple; mais

la tourbe des *mariniers et des artisans*, ne pouvant souffrir de voir HÉRACLIDE dépouillé de la charge d'amiral, et persuadée que, quelque peu estimable qu'il fût dans tout le reste, *il était au moins plus populaire que Dion, et plus dépendant de la multitude*, s'y opposa jusqu'à causer du tumulte. Dion céda sur ce point au désir de la *populace*, et remit à Héraclide le commandement des forces maritimes.»

Plutarque dit que la populace parlait de faire le partage des terres et des maisons, que Dion s'y opposa et annula « tout ce qui avait été décrété sur cet objet. » Mais Dion pouvait-il, lui tout seul, annuler des décrets rendus par le peuple, quels qu'ils fussent? Plutarque ajoute : « Ce fut pour Héraclide un nouveau prétexte d'intrigues. » Mais jusque-là nous n'avons pas vu qu'Héraclide eût intrigué. Plutarque lui-même vient de dire que cet Héraclide avait proposé, à la grande satisfaction des meilleurs citoyens, d'élire Dion généralissime des troupes de terre et de mer. Ce chef n'avait donc pas intrigué pour priver Dion de la juste récompense qui lui était due. Mais Dion agit en souverain, en maître absolu, il cassait de son chef les décrets rendus par le peuple, et cela dut déplaire à Héraclide. qui avait contribué au renversement du roi pour vivre sous un gouvernement républicain.

« Il était, dit Plutarque, alors à Messine, où il ne cessait de pratiquer les soldats et les matelots qui s'étaient embarqués avec lui; il les aigrissait contre Dion, qu'il accusait d'aspirer à la tyrannie; *et pen-*

dant ce temps-là il traitait secrètement avec Denys, par l'entremise du Spartiate Pharax. »

Que l'amiral Héraclide eût accusé Dion d'aspirer à la tyrannie, nous le croyons; qu'il ait agi sourdement pour se mettre d'intelligence avec Denys, afin de le rétablir sur le trône, nous le nions ; nous savons trop avec quelle conscience on a écrit l'histoire. Plutarque dit que le peuple voulait partager les terres et les maisons, et que Dion s'y opposa; nous verrons plus loin Dion lui-même faire un partage à sa guise en faveur de ses soldats et de ses familiers. Il aimait la propriété, mais pour lui et pour les siens.

Après avoir dit qu'Héraclide traitait avec Denys par l'entremise de Pharax, l'un de ses généraux, Plutarque ajoute :

« *Les principaux d'entre les citoyens en ayant eu le soupçon*, il s'excita dans le camp une sédition qui réduisit Syracuse à une si grande disette, que Dion, embarrassé sur le parti qu'il devait prendre, se voyait encore blâmé par tous *ses amis d'avoir fortifié contre lui-même un homme aussi intraitable*, aussi corrompu *par l'ambition et par l'envie* que l'était Héraclide. PHARAX s'étant campé sous les murs de Néopolis, dans le territoire d'Agrigente, Dion marcha contre lui avec les Syracusains; et comme il attendait, pour le combattre, un moment plus favorable, Héraclide et ses matelots se récrièrent que Dion ne voulait pas terminer la guerre dans un seul combat, mais la traîner en longueur et faire durer son commandement. Il fut donc forcé de livrer

bataille, et la perdit; la défaite, il est vrai, fut peu considérable, et vint surtout de la mutinerie des soldats. Dion se préparait à un second combat, et déjà il rangeait ses troupes en bataille en les encourageant à bien faire, lorsqu'à l'entrée de la nuit il reçut l'avis qu'Héraclide faisait voile vers Syracuse avec toute sa flotte, pour s'emparer de la ville et en défendre l'entrée à ses soldats. Il choisit à l'instant même les plus braves et les plus dispos de ses cavaliers; et, après avoir marché toute la nuit avec une extrême célérité, il arriva aux portes de Syracuse vers la troisième heure du jour (neuf heures du matin), ayant fait sept cents stades. Héraclide voyant son entreprise manquée, malgré la diligence qu'il avait faite, se remit en mer, errant de côté et d'autre *sans aucun projet arrêté*. Dans cette incertitude, il rencontra le Spartiate Gésyle qui lui dit qu'il vient de Lacédémone pour commander les Siciliens, comme l'avait fait autrefois Gylippe. Héraclide le reçoit avec joie, et, l'attachant à sa personne *comme un préservatif contre Dion*, il le montre avec complaisance aux alliés, et envoie un héraut porter l'ordre aux Syracusains de recevoir ce Spartiate pour leur commandant. Dion répondit que Syracuse ne manquait pas de généraux. « Mais, « ajouta-t-il, si l'état des affaires exige absolument « un Spartiate pour chef, c'est moi-même qui dois « commander, *puisque j'ai été reçu citoyen de* « *Sparte*. » D'après cette réponse, Gésyle renonça au commandement, et, s'étant rendu auprès de Dion, il ménagea la réconciliation d'Héraclide, qui

garantit sa fidélité sous les serments les plus sacrés et les protestations les plus fortes. »

Voilà quelque chose de passablement embrouillé; cependant, il faut le comprendre. Il y a là trois partis en présence : le parti *royaliste*, représenté par Denys; le parti *aristocratique*, représenté par Dion; le parti *populaire* dont Héraclide est le chef. Héraclide, étant à Messine avec la flotte, ne peut avoir traité avec Denys ni par l'entremise de Pharax, ni d'aucune autre manière; mais il se peut que les éléments aristocratiques de ses équipages se fussent un moment mutinés. Cependant cela ne pouvait en rien affamer Syracuse. Si donc il y eut disette dans cette ville, elle ne pouvait être causée que par les généraux de Denys, maîtres de plusieurs forteresses, par Pharax et ses troupes qui campaient dans le territoire d'Agrigente, sous les murs de Néopolis. Dion alla combattre Pharax; il se fit vaincre. Il devait livrer une seconde bataille, mais il apprit qu'Héraclide approchait de Syracuse avec sa flotte, et, selon nous, ce ne pouvait être que pour protéger les Syracusains en cas de malheurs; mais l'ambition n'a point de sécurité, point de repos; Dion, craignant moins les troupes de Denys que celles d'Héraclide, se hâte de rentrer dans Syracuse afin d'empêcher le chef de la flotte d'y mettre les pieds. Pourquoi ces craintes, ces défiances, ces jalousies, cette précaution de tenir éloigné de la capitale celui avec le secours duquel il a chassé Denys? Pourquoi suspecter tout à la fois Denys et Héraclide, les royalistes et les républicains? Pourquoi?... l'oligarchie est ainsi faite;

c'est le milieu qui exclut les deux extrémités; elle veut régner sans subir d'influence ni d'en haut ni d'en bas; elle ne veut pas que le roi gouverne, elle ne veut pas que le peuple soit souverain; elle veut être tout à elle seule!... Combien son égoïsme et son ambition n'ont-ils pas produit de révolutions dans le monde? Jusqu'à quel point n'a-t-elle pas porté la fécondité en fait d'inventions malveillantes, perfides?... Elle a encombré et souillé l'histoire de ses mensonges, de ses calomnies... Mais nous porterons la lumière sur ce point dans une autre occasion. Le Spartiate Gésyle réconcilia Héraclide et Dion, le parti populaire et le parti de l'oligarchie, mais l'un devait être la dupe de l'autre.

Toutes les forces de la République furent dirigées contre les soldats de Denys; les forteresses furent prises de vive force ou se rendirent par capitulation; les Syracusains furent entièrement maîtres de leur ville et vécurent dans la sécurité (356 avant J.-C.).

« Les Syracusains, dit Plutarque, licencièrent aussitôt leurs troupes de mer, qui leur devenaient inutiles, qui d'ailleurs étaient un grand objet de dépense pour ceux qui faisaient ce service, et un *prétexte continuel de séditions pour les commandants.* »

Héraclide n'eut donc plus de commandements; le chef de la démocratie était désarmé; il continua néanmoins, on peut le croire, à vivre en mauvaise intelligence avec Dion, auquel il reprochait « d'avoir, dit Plutarque, par un dédain insultant pour

ses concitoyens, fait venir des gens de Corinthe pour l'aider de leurs conseils et gouverner avec lui. »

Le même auteur ajoute ceci :

« Dion, en effet, avait appelé des Corinthiens, dans l'espérance qu'aidé de leurs secours, il lui serait plus facile d'établir la forme de gouvernement qu'il se proposait d'introduire; *il voulait bannir cette* DÉMOCRATIE *pure*, qu'il regardait moins comme un gouvernement que comme un encan public de toutes les espèces de gouvernements, suivant Platon, et y substituer une forme de république composée de celles de Lacédémone et de Crète, qui étaient un mélange de *royauté et de démocratie, en sorte que l'aristocratie y domina et décida les plus importantes affaires;* il voyait que le gouvernement de Corinthe tenait plus de l'oligarchie, et que la plupart des affaires n'y étaient pas soumises à la discussion du peuple. Mais, s'attendant bien qu'HÉRACLIDE traverserait tous ses projets, le connaissant pour un esprit turbulent, léger et séditieux, *il l'abandonna à ceux qu'il avait autrefois empêchés de le tuer et qui alors s'étant transportés dans sa maison, l'y mirent à mort.* IL FUT FORT REGRETTÉ DES SYRACUSAINS; *mais les magnifiques obsèques que lui fit Dion*, le soin qu'il eut d'accompagner son convoi avec toute l'armée et de haranguer ensuite le peuple, LUI FIRENT PARDONNER AISÉMENT CE MEURTRE; ils sentaient d'ailleurs que tant qu'Héraclide et Dion auraient gouverné ensemble, la ville aurait été sans cesse agitée de séditions et de troubles. »

Plutarque, cet homme de talent, ce moraliste de

quelque valeur, qui déclame si fort lorsque la société est violemment privée de quelque meneur aristocratique, ne s'émeut nullement pour le meurtre d'un démocrate. Héraclide *fut fort regretté des Syracusains;* mais Dion lui fit de *magnifiques obsèques*, l'accompagna jusqu'à sa tombe, prononça des paroles louangeuses comme on fait toujours en pareil cas; que fallait-il de plus? Rien. Aussi le peuple pardonna au criminel en faveur de son hypocrisie, et Plutarque lui tressa des couronnes de fleurs! Rien de beau comme la philosophie de l'histoire...

A peine vainqueur de Denys, Dion avait conclu un traité, traité secret sans doute, dans lequel il avait stipulé en sa faveur. Cornélius Népos nous dit :

« Il réduisit enfin le tyran à recevoir la paix aux conditions suivantes : à savoir que Dion posséderait la Sicile ; Denys, l'Italie ; Apollocrate, son plus intime confident, la ville de Syracuse. »

Dion ne pensait guère aux enfants de sa sœur; son moi était ce qui l'intéressait le plus.

Nous avons laissé parler Plutarque à propos de l'assassinat commis par Dion sur Héraclide; nous voulons, sur le même sujet, reproduire les détails que voici de Cornélius Népos, au risque de nous répéter :

« Puis vinrent, dit-il, ses querelles avec Héraclide, qui, ne voulant pas lui céder le premier rang, se mit à la tête d'un parti. Il n'avait pas moins de crédit que Dion auprès des grands. Ceux-ci l'avaient

mis à la tête de la flotte. Dion commandait l'armée de terre et ne vit pas sans dépit ce partage de l'autorité. On l'entendit citer ce vers du second livre d'Homère, où il est dit : Qu'*un État ne peut être gouverné par plusieurs maîtres*. Ce mot excita contre lui une haine violente, car il semblait trahir l'ambition du pouvoir absolu. Mais au lieu de désarmer la haine par sa modération, il voulut l'étouffer par des rigueurs ; et *lorsque Héraclide vint à Syracuse, il le fit assassiner*. Cet assassinat jeta l'effroi dans tous les esprits : personne, après le meurtre d'Héraclide, ne se crut en sûreté. Dion, débarrassé de son rival, ne crut pas devoir ménager ceux dont l'opinion lui était contraire, et *distribua leurs biens à ses soldats*. »

On voit que cet ami de la modération et de la propriété fait égorger ses adversaires politiques et confisque les biens de ceux dont les opinions lui sont contraires. Ayant donné l'exemple de la violence, la violence devait lui être fatale. Une conspiration se forme ; il est attaqué dans son palais.

« Le bruit, dit Cornélius Népos, s'entendit au dehors ; on put juger en cette occasion de la haine qu'inspire la puissance d'un seul et du triste sort des souverains qui aiment mieux se faire craindre que se faire aimer. »

Dion était mort assassiné.

Résumons-nous :

Denys-l'Ancien avait épousé deux femmes : de la première il avait eu Denys, auquel il légua la royauté ; de la seconde, qui était sœur de Dion, il avait eu

d'autres enfants. Ainsi, Denys-le-Jeune avait des frères non issus de la même mère que lui, et ces frères avait pour oncle Dion. Dion était riche et puissant; il jouissait dans le palais du roi d'une grande influence, et voulut, dit-on, se rendre utile au jeune Denys, en l'éclairant, en l'excitant au bien. Mais des courtisans l'accusèrent de vouloir transporter la couronne aux enfants de sa sœur; Denys en fut alarmé : dans le même temps on découvrit les lettres qu'il avait écrites aux Carthaginois pour les engager à ne pas traiter avec le roi, mais avec lui seul. Denys s'en irrita, et avec raison ; car lorsqu'un monarque, ou un gouvernement quelconque, traite de la paix avec une puissance, il n'est pas permis à un citoyen, quel qu'il soit, de se mettre secrètement en relation avec l'ennemi, et de lui dire : Refusez de traiter avec mon souverain; ne traitez pas sans que je sois présent, ou sinon le traité sera nul ou sans solidité. Celui qui se permet d'agir de la sorte doit être considéré comme un conspirateur, ou tout au moins comme un intrigant dangereux. Denys accusa Dion de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois, et l'éloigna de sa personne et du pays.

Dion, *dont les possessions*, au dire de Plutarque, *étaient immenses*, et dont l'*état de maison différait peu de celui d'un tyran*, passe de la Sicile en Italie, puis en Grèce, lève aussitôt des troupes mercenaires, appelle à lui le concours de la démocratie, marche contre son parent et son roi, et le chasse de Syracuse. Maître de la ville, il s'entoure d'étran-

gers, montre un front sévère au peuple, veut instituer le gouvernement oligarchique, et, pour parvenir à ses fins, il fait assassiner Héraclide, que Syracuse aimait beaucoup, d'après le récit même de Plutarque.

C'est par le crime que Dion s'était rendu tout puissant; il avait détrôné un roi en affichant des sentiments républicains, et il était roi à son tour. Et Plutarque, et les autres écrivains trouvent ce tripoteur politique, ce partageur de royaume, ce traître à Denys son neveu, ce triomphateur avec le secours de l'étranger, cet égorgeur d'Héraclide, cet hypocrite qui organise de magnifiques funérailles et va pérorer et pleurer sur les tombes de ses victimes, un noble personnage!... N'est-ce pas une honte de traiter l'histoire de la sorte? N'est-ce pas fouler aux pieds tous les principes de morale?... Que m'importent vos belles phrases quand vous mentez impudemment, ou quand vous dressez des autels au vice et traînez la vertu dans la fange!...

Avant l'exil de Dion, le peuple avait un roi pour maître; quand Dion fut de retour en Sicile et qu'il eut vaincu avec le secours d'Héraclide, il eut encore un roi pour dominateur, quel que fût le titre dont il se parait, et de plus toute une classe de citoyens qui l'accablait de tout son poids et le tyrannisait sans pitié. Aussi ses chants de joie et de liberté se changèrent-ils bientôt en plaintes amères.

Dion, en faisant mettre à mort Héraclide, avait donné un funeste exemple qui devait être suivi; Callipe l'assassina, et fut maître de Syracuse; Hip-

PARINUS, fils de Denys-l'Ancien et neveu de Dion, chassa Callipe et s'imposa comme souverain.

Denys, après ses défaites, s'était rendu à Locres en Italie.

« Accueilli dans son exil par les Locriens, ses alliés, dit Justin, il s'empare de la place comme s'il eût été leur souverain légitime, et sévit contre eux avec sa cruauté habituelle. Il fait enlever, pour en jouir, les femmes des principaux citoyens, ravir les vierges avant les noces, et les rend déshonorées à leurs fiancés. Puis il bannit ou fait assassiner les citoyens les plus riches et s'empare de leurs biens. »

Nous ne donnons pas le catalogue de tous les attentats attribués au roi Denys-le-Jeune, catalogue trop étendu, trop chargé pour être parfaitement vrai. Nous croyons aux travers, aux iniquités, aux crimes des rois, mais est-il possible qu'ils soient pires que les bêtes féroces?... DENYS, étant instruit de tous les désordres de la Sicile, marche sur Syracuse, s'en empare et reprend l'autorité qu'il avait perdue depuis dix ans (347 av. J.-C.). Ses malheurs avaient aigri son caractère, et sa conduite fut, dit l'histoire, celle d'un forcené. HICÉTAS le chassa de la ville. Denys se réfugia dans la forteresse et livra à son compétiteur de fréquents combats. Le peuple souffrait, gémissait au milieu de tant de luttes sanglantes.

Denys-le-Jeune. — Timoléon.

« Les Syracusains, dit Diodore, en proie à des dissensions intestines, et assujétis à des *tyrannies*

diverses et nombreuses, envoyèrent une députation à Corinthe pour engager les habitants de cette ville à leur envoyer un chef capable d'administrer leur ville et de mettre un terme à l'ambition de tous les prétendants à la tyrannie. »

Corinthe écouta la prière des Syracusains, et leur envoya Timoléon.

Ce Timoléon de Corinthe avait concouru à l'assassinat de Timophane, son frère, qui avait voulu se faire le tyran de son pays ; il devait expier ce fratricide par sa bonne conduite envers un peuple ami, au secours duquel on l'envoyait ; ainsi en avait décidé le sénat de la République (346 av. J.-C.).

Timoléon le Corinthien prend à sa solde sept cents étrangers, embarque ses soldats sur quatre trirèmes et trois bâtiments légers, et s'éloigne du port de Corinthe ; pendant son trajet il recrute encore quelques renforts.

« La flotte, dit Diodore, aborda sans danger à Métaponte, en Italie, au moment où une trirème carthaginoise, portant des députés de Carthage, y entrait. Ces députés eurent une conférence avec Timoléon et le conjurèrent de ne point commencer la guerre et de ne pas débarquer en Sicile. Timoléon, que les Rhégiens avaient appelé à leur secours en lui promettant leur alliance, quitta sur-le-champ Métaponte, ayant hâte de prévenir le bruit de son arrivée, car il craignait que les Carthaginois, maîtres de la mer, ne missent obstacle à son débarquement en Sicile. Il s'empressa donc de faire voile pour Rhégium (345 avant J.-C.). »

Les Carthaginois le surveillaient, le talonnaient; cependant il leur échappa et arriva à Tauroménium, où il fut bien accueilli, et reçut un petit renfort de troupes; il avait mille hommes en tout. Arrivé à Adranum, il attaqua à l'improviste les soldats d'Hicétas au moment où ils prenaient leur repas.

« Il pénétra dans leur camp, dit Diodore, tua plus de trois cents hommes et fit environ sept cents prisonniers. Ce coup de main fut suivi d'un autre tout aussi hardi : Timoléon s'avança sur-le-champ vers Syracuse, et, marchant au pas de course, il arriva inopinément dans cette ville avant ceux-là mêmes qu'il avait mis en fuite. »

Timoléon s'allia avec les Adranites et les Tyndarites, reçut des renforts considérables, car la Sicile voulait recouvrer sa liberté et sortir du triste état où elle était plongée.

« Cependant Syracuse, dit Diodore, était plongée dans une grande anarchie; DENYS occupait l'île, HICÉTAS était maître de l'Achradine et de Néopolis (quartier de Syracuse); enfin TIMOLÉON occupait les autres quartiers de la ville. Les CARTHAGINOIS avaient, de leur côté, pénétré dans le grand port avec cent cinquante trirèmes et avaient débarqué cinquante mille hommes (344 avant J.-C.). »

Les soldats de Timoléon perdaient courage à la vue de tant d'ennemis; mais Mamercus, « tyran des Cataniens, qui possédait une armée considérable, se déclara pour Timoléon. Plusieurs garnisons, *animées de l'esprit de liberté*, suivirent cet exemple. Timoléon reprit ainsi courage. » (Diodore.)

Les Carthaginois sortirent du port et se retirèrent dans les dépendances de Carthage. Hicétas, étant resté isolé, fut complétement défait par Timoléon, qui ajouta à ce succès de nouveaux avantages. Il avait pris possession de Syracuse et de plusieurs autres villes. Cependant Denys restait encore maître de quelques points fortifiés.

« Dans cette année (343 avant J.-C.), Timoléon intimida Denys le tyran, dit Diodore; il l'amena à rendre la citadelle, à abdiquer la souveraineté, et à se rendre, sur la foi du traité, dans le Péloponèse, *en emportant toutes ses richesses privées*.... Il alla vivre à Corinthe. »

« Corinthe, dit Cornélius Népos, avait de grandes obligations aux deux Denys, qui, plusieurs fois, l'avaient aidée de leurs richesses et de leur puissance. Timoléon voulait conserver le souvenir de ces services. »

« Denys, dit Justin, renonce alors au trône, livre aux Syracusains la citadelle et son armée, et s'exile à Corinthe. Là, pensant que l'état le plus humble est aussi le plus sûr, *il se ravale au genre de vie le plus abject... Enfin, devenu maître d'école, il instruit les enfants dans un carrefour*, etc., etc. »

Denys - l'Ancien de greffier était devenu roi; Denys-le-Jeune de roi devint maître d'école. Cependant il avait régné dix ans, et, ensuite, soutenu pendant dix ans la guerre contre ses ennemis, et reprit enfin sa capitale et sa souveraineté. Il est à croire que cet homme était moins lâche, moins énervé qu'on ne l'a dit. Il fallut le souffle de la vraie

liberté pour le chasser définitivement de la Sicile et de l'Italie. Denys avait emporté ses richesses privées, et il nous semble que s'il se fit maître d'école à Corinthe, ce dut être par goût, volontairement, et, dans tous les cas, cette résolution ne mérite pas les injures des historiens, et de Justin surtout, que nous n'avons pu suivre dans toute sa virulente déclamation.

Timoléon, maître de la ville et des forteresses, et ayant complétement vaincu ses ennemis, fait raser les monuments de la tyrannie; et ensuite, dit Diodore, « il s'occupa de rédiger *un Code de lois* basé sur les principes *démocratiques*, régla équitablement les contrats et autres relations avec les particuliers, en ne perdant jamais de vue *le principe fondamental de l'égalité*. »

Timoléon combattit les Carthaginois, en fit un horrible carnage, et conclut avec eux un traité de paix tout en faveur de Syracuse. Il extermina ou chassa les tyrans de l'île, rendit aux villes leur indépendance, les admit dans une alliance intime, ouvrit les portes de Syracuse à tous les hommes qui voulurent venir s'y faire inscrire et y trouver le titre et les droits du citoyen : la population de la ville et de ses environs s'accrût considérablement. C'est à Timoléon et aux institutions démocratiques que la Sicile dut de se repeupler et de sortir enfin de ses ruines.

« Cette guerre étant terminée, dit Cornélius Népos, Timoléon voulut réparer les désastres qu'elle avait causés. Toutes les villes et les campagnes étaient

désertes : il réunit tout ce qu'il put trouver de Siciliens, et fit venir des colons de son pays, Syracuse ayant été fondée par des Corinthiens. *Il rendit aux anciens habitants les terres qui leur avaient appartenu, et distribua aux nouveaux citoyens celles qui se trouvaient sans possesseurs*. Il releva les murailles de la ville et il construisit des temples. Il rendit aux cités *leurs lois et leur liberté*. Enfin, il fit succéder aux horreurs de la guerre un calme si profond et si universel qu'il eût pu passer pour le fondateur de ces villes avec autant de raison que les anciens chefs de colonie. Il *abattit la citadelle de Syracuse* que Denys avait élevée pour tenir la ville en respect, et s'appliqua à faire disparaître toutes les traces de la servitude. Assez puissant pour attenter à la liberté des Syracusains, assez sûr de leur affection pour s'emparer du trône sans rencontrer d'opposition, s'il l'eût voulu, il préféra leur amour à leur obéissance. »

Timoléon perdit la vue, se démit du commandement, et se retira avec sa famille dans une campagne près de Syracuse, où il continua à jouir des bénédictions du peuple.

« Il se démit du pouvoir dès que les circonstances le lui permirent, dit Cornélius Népos, et vécut en simple particulier à Syracuse le reste de ses jours : conduite fort habile d'ailleurs, en ce qu'elle lui faisait accorder volontairement ce que les rois ne doivent qu'à leur autorité. Aucun honneur ne lui manqua. Il ne se traita pas une affaire à Syracuse, on n'y rendit pas un décret que Timoléon n'eût été con-

sulté. Aucun avis ne l'emportait sur le sien, ne le balançait même; et c'était, de la part des Syracusains, une preuve de sagesse autant que d'affection pour leur libérateur. »

« Il recevait aussi dans toutes les assemblées un témoignage de confiance bien honorable pour lui: les Syracusains y jugeaient eux-mêmes les affaires les plus simples; mais quand il en survenait de plus importantes, ils appelaient Timoléon. On le voyait sur un char à deux chevaux traverser la place publique et se rendre au théâtre, où il entrait assis sur son char. A son arrivée, le peuple le saluait tout d'une voix; il lui rendait le salut; et, après avoir accordé quelques moments à ces élans d'acclamations et de louanges, on discutait l'affaire: il donnait son avis, que le peuple confirmait toujours par son suffrage, après quoi ses gens le ramenaient sur son char à travers le théâtre; les citoyens le reconduisaient jusque hors des portes avec des acclamations et des applaudissements non interrompus, et retournaient ensuite expédier les autres affaires. » (Plutarque.)

« Jamais il ne sortit de sa bouche une parole qui annonçât l'insolence ou la vanité. Lorsqu'il entendait faire son éloge, il se contentait de dire qu'il avait de grandes actions de grâces à rendre aux dieux qui, voulant régénérer la Sicile, l'avaient choisi pour leur instrument. Il pensait que rien ne se fait dans le monde sans la volonté des dieux. Aussi avait-il fait construire dans sa maison un autel à la Providence, et il en faisait l'objet d'un culte assidu.

« Un nommé Déménète s'étant mis devant l'assemblée du peuple à rabaisser ses exploits et à l'insulter, Timoléon dit qu'enfin ses vœux étaient satisfaits, ayant toujours prié les dieux de donner assez de liberté aux Syracusains pour que chacun pût dire impunément ce qu'il pensait sur qui que ce fût. » (Cornélius Népos.)

« Il vieillissait ainsi au milieu du respect et de la bienveillance du public, chéri comme le père commun des Syracusains, lorsqu'il lui survint une légère maladie qui, jointe à son âge, termina bientôt sa vie. » (Plutarque.)

« Timoléon, le Corinthien, qui avait rétabli l'ordre chez les Syracusains et les Siciliens, mourut après avoir exercé pendant *huit ans* le commandement (en 337 av. J.-C.). Les Syracusains célébrèrent hautement les vertus de cet homme auquel ils devaient tant, et lui donnèrent de magnifiques funérailles; et, lorsque son corps fut porté au tombeau, au milieu d'une grande affluence de monde, le peuple de Syracuse fit proclamer le décret suivant : « Ti-
« moléon, fils de Limœnètes, sera enseveli aux frais
« du trésor public, qui fournira deux cents mines
« (18,200 fr.); chaque année on célébrera sa mé-
« moire par des jeux musicaux, gymniques et hip-
« piques, parce qu'il a dompté les barbares, relevé
« les plus grandes villes grecques et rendu libres
« les Siciliens. » (Diodore.)

« Ses cendres furent déposées dans un tombeau qu'on avait élevé sur la place publique, et que les Syracusains environnèrent, dans la suite, de

portiques, d'un gymnase, et de palestres destinés aux exercices de la jeunesse. Ils donnèrent à ce monument le nom de Timoléontium. Les Syracusains, en observant les lois et la *forme de gouvernement* que Timoléon avait établies, jouirent d'une *longue prospérité.* » (Plutarque.)

Dion, ce disciple de Platon, ce partisan de l'oligarchie, avait porté dans Syracuse le trouble et l'assassinat; Timoléon, cet ami de la démocratie, y introduisit l'ordre et la liberté, et la releva de ses ruines. Le pays fleurit encore quelque temps, mais les malheurs devaient renaître.

Agathocle.

I.

Les premières années après la mort de Timoléon, la République se gouverna démocratiquement, mais les factions se manifestèrent de nouveau, et des troubles graves éclatèrent. Nous parlerons ici d'un personnage qui joua un grand rôle dans les affaires de la Sicile, et que l'on peut regarder comme le pendant de Denys-l'Ancien. Comme Denys, il sortait des rangs populaires et eut pour ennemis les riches et les puissants, pour ami la multitude.

Timoléon avait accordé le droit de cité à tous les étrangers qui voudraient s'établir dans Syracuse; Carcinus, *potier de terre,* natif de Rhégium, s'y était rendu avec toute sa famille et il avait été inscrit sur le rôle des citoyens, ainsi que son fils Agathocle, et probablement d'autres de ses enfants mâles. Carcinus était pauvre, il se livrait à l'exer-

cice de son métier; Agathocle partageait sa misère et ses pénibles labeurs. Des années s'étaient ainsi passées.

Carcinus descendit dans la tombe; Agathocle son fils devint soldat et fit preuve d'intelligence et de bravoure.

« Damas, dit Diodore, mis à la tête d'une expédition contre Agrigente, donna à Agathocle la place de chiliarque (commandant de mille hommes), devenue vacante par la mort de celui qui l'avait occupée. Déjà, avant cette expédition, Agathocle s'était fait remarquer par la dimension extraordinaire des armes dont il se servait. Les armes qu'il avait l'habitude de manier dans les exercices étaient si pesantes, qu'aucun autre guerrier n'en aurait pu faire usage. — Nommé chiliarque, il ajouta à sa réputation par sa bravoure aussi bien que par son éloquence hardie et incisive. Après la mort de Damas, qui laissa toute sa fortune à sa femme, Agathocle épousa cette veuve et devint ainsi un des plus riches citoyens. Quelque temps après, les Syracusains envoyèrent au secours des Crotoniates, assiégés par les Bruttiens, une armée considérable sous les ordres d'Antander, frère d'Agathocle, et de quelques autres chefs; mais le commandement suprême avait été confié à HÉRACLIDE et à SOSISTRATE, *deux hommes dont la vie avait été en grande partie souillée par les meurtres et les sacriléges*... Agathocle fut *désigné par le peuple* avec le grade de chiliarque. Il s'était déjà antérieurement distingué dans divers combats contre les barbares; mais la

jalousie de Sosistrate lui enleva la palme de la bravoure. Indigné de ce procédé, il accusa devant le peuple Sosistrate et ses collègues d'*aspirer à la tyrannie*. Les Syracusains ne prêtèrent pas d'abord l'oreille à ces accusations. »

Non, ils ne prêtèrent pas l'oreille à ces accusations, mais ce fut à tort; car Sosistrate était la tête de l'oligarchie, qui se relevait et pesait sur le pays. L'expédition était accomplie, le chiliarque populaire, proscrit par ses ennemis personnels et politiques, avait dû rester en Italie.

Agathocle avait accusé Sosistrate d'aspirer à la tyrannie, et l'on croirait, d'après le récit de Diodore, que l'accusateur, n'ayant pas obtenu un prix qu'il avait mérité par sa bravoure, n'était mû que par un misérable esprit de vengeance. Mais le même auteur nous donne ensuite les détails que voici, qu'il faut méditer :

« Ces chefs, à leur retour de l'expédition de Crotone, *devinrent en effet les tyrans de leur patrie*. » Sosistrate fut renversé. Diodore poursuit ainsi : « Enfin, après que les Syracusains *eurent renversé la tyrannie de Sosistrate et condamné ses partisans à l'exil*, AGATHOCLE *revint dans sa patrie*. A son retour il trouva la ville *déchirée par deux factions ennemies*, l'une composée des partisans de l'OLIGARCHIE, au nombre de *six cents citoyens des plus distingués*, l'autre composée de la partie DÉMOCRATIQUE ennemie des exilés. *Comme les Carthaginois étaient alliés avec Sosistrate et son parti exilé*, il y eut des conflits permanents, dans lesquels Agathocle dé-

ploya, soit comme simple soldat, soit comme chef, la plus grande activité, en même temps qu'il s'acquit la réputation d'un homme adroit et sachant habilement tirer parti des circonstances. »

Sosistrate et Héraclide privent Agathocle du prix de la valeur; ils le forcent à rester en Italie; ils usurpent la toute puissance, et, s'appuyant sur l'oligarchie qui veut dominer, frappent d'exil les démocrates, au nombre desquels se trouvait compris Agathocle. Renversés du pouvoir, les oligarques s'unissent aux Carthaginois; le peuple comprend tous ses périls, et Agathocle et ses amis sont rappelés; on ne peut se passer de leur concours. La démocratie défend Syracuse contre l'oligarchie, qui, jointe aux Carthaginois, ces ennemis les plus implacables des Siciliens, ose lui faire la guerre. Agathocle avait fait des actions valeureuses; mais de nouvelles intrigues s'ourdissent, les oligarques reprennent faveur, ils usent d'adroites insinuations, Agathocle devient suspect de tyrannie; il doit s'éloigner de la ville et retourner dans l'exil. Il ne put échapper à un assassinat médité contre sa personne que par une singulière prévoyance.

« Agathocle ayant pénétré le dessein du chef militaire, dit Diodore, choisit parmi ses domestiques celui qui lui ressemblait le plus par sa taille et sa figure, lui fit prendre son armure, monter son cheval et revêtir ses habits, et trompa ainsi *les sicaires apostés pour le tuer*. Quant à lui-même, il se couvrit de haillons et prit son chemin par un sentier impraticable. A la vue des armes et des autres

insignes, les assassins crurent reconnaître Agathocle, et, ne pouvant s'assurer de son identité à cause de l'obscurité, ils accomplirent le meurtre et manquèrent le but de leur mission. »

Les Syracusains rappellent Sosistrate et les autres exilés du même parti, font la paix avec les Carthaginois. Agathocle fugitif se forme une armée dans l'intérieur des terres; il se rend redoutable, non-seulement aux Syracusains, mais encore aux Carthaginois. Il y a des auteurs qui disent qu'Agathocle assiégea Syracuse, que les Carthaginois la défendirent, Justin est un de ceux-là; il s'exprime ainsi :

« Appelé au secours de cette ville, Amilcar, général des Carthaginois, oubliant ses inimitiés, lui envoie un renfort; de sorte qu'un ennemi défendait Syracuse avec tout le zèle d'un citoyen, tandis qu'un citoyen l'attaquait avec tout l'acharnement d'un ennemi. »

Syracuse défendue par les Carthaginois!... Mais était-ce bien Syracuse qu'ils défendaient? Non, mais l'oligarchie qui faisait sa faiblesse et la joie de ses ennemis. Comment pourrions-nous compter sur les services de ceux qui ont conspiré notre ruine dans le passé et qui ne peuvent que chagriner notre avenir?... Je passe sur les contes, les invectives de Justin contre Agathocle; ils vont jusqu'à la puérilité, jusqu'au dégoût. Pour faire des histoires de cette sorte, il ne faut que s'abandonner aux rêves de l'imagination ou relever tous les bruits que la haine des partis sait si bien mettre en mouvement.

II

Les factions continuaient à troubler Syracuse; elles triomphaient, elles succombaient alternativement. Agathocle reçut l'invitation de rentrer dans sa patrie (317 av. J.-C.).

« Il y rentra, dit Diodore, et, conduit par ses compatriotes dans le temple de Cérès, il fit le serment *de ne jamais faire opposition à la* DÉMOCRATIE. Il feignit d'être partisan zélé de la démocratie, et, affichant dans ses harangues des sentiments populaires, il fut nommé chef de l'armée et gardien de la paix jusqu'à ce que la concorde fût parfaitement rétablie entre ceux qui avaient été rappelés à Syracuse; car il existait alors des factions nombreuses, qui toutes se faisaient la guerre entre elles. *Le conseil des six-cents, voulant établir le gouvernement* OLIGARCHIQUE, faisait la plus vive opposition aux partisans d'Agathocle. Les citoyens les plus riches et les plus illustres de Syracuse étaient membres de cette *réunion politique.* »

Ce *conseil des six-cents* n'était pas un corps légalement constitué, mais tout simplement une réunion politique conspirant contre les droits du peuple.

Agathocle, ayant à faire la guerre à des rebelles qui troublaient la Sicile, leva des troupes et les assembla un matin près du tombeau de Timoléon. Que le lecteur prête aux pages que voici toute son attention; elles sont graves :

« Il invita également à ce rendez-vous, dit Dio-

dore, Pisarque et Déclès, RÉPUTÉS *les chefs de la faction des six-cents*, pour délibérer avec eux sur les affaires de l'État. *Ils s'y rendirent accompagnés de quarante de leurs amis.* AGATHOCLE, *feignant d'être l'objet d'un attentat, les fit tous arrêter;* il les accusa devant les troupes, disant que *les six-cents* avaient voulu le traîner au supplice à cause de son affection pour le peuple, et il se mit à se lamenter sur son sort. Excitée par ces plaintes, *la multitude demanda à grands cris qu'on exécutât les coupables sur-le-champ.* Agathocle ordonna alors aux trompettes de donner le signal et aux soldats de mettre à mort les coupables, de piller les biens des *six-cents* et de leurs partisans. La ville fut alors saccagée et plongée dans de grands malheurs... La *populace*, armée et déchaînée par la licence, ne reconnaissait plus ni amis ni ennemis. Toute la ville offrit ainsi le spectacle d'horribles massacres et des excès les plus déplorables. D'anciennes haines se ranimaient, et on donnait libre cours à l'emportement de la fureur. Les pauvres cherchaient à s'enrichir en assassinant les riches; les uns brisaient les portes des vestibules, les autres montaient avec des échelles sur les toits des maisons, et se battaient contre les habitants qui faisaient de la résistance... Tous ces excès étaient commis en pleine paix... Des parents s'armaient contre des parents... Plus de *quatre mille citoyens, qui n'avaient d'autre tort que d'être plus influents que les autres, périrent dans cette sanglante journée...* Plus de six mille citoyens expulsés de leur patrie se réfugièrent pour la plu-

part à Agrigente, où ils obtinrent les soins convenables... Après que ces massacres eurent duré pendant deux jours, Agathocle rassembla les prisonniers et fit relâcher DINOCRATE, en considération d'une ancienne amitié. Quant aux autres, qu'il regardait comme ses ennemis déclarés, il les fit mettre à mort ou envoyer en exil.

« Il convoqua ensuite une assemblée générale dans laquelle il accusa les six-cents d'avoir favorisé l'OLIGARCHIE, et il ajouta que, la ville étant maintenant purgée de ceux qui prétendaient à l'usurpation du pouvoir, le peuple avait recouvré son indépendance absolue; enfin il déclara qu'il voulait maintenant se retirer des affaires et vivre en simple particulier sur le pied d'une parfaite égalité avec tous les citoyens. En prononçant ces paroles, il ôta sa clamyde, revêtit la tunique ordinaire, et se mêla à la foule.... Agathocle se tint d'abord à l'écart; mais, la foule insistant plus vivement, il consentit à prendre le commandement, à la condition qu'il ne le partagerait avec aucun collègue. « Je ne veux pas, « disait-il, expier les fautes que des collègues au « pouvoir pourraient commettre en transgressant « les lois. » *L'assemblée lui conféra donc le commandement militaire avec le pouvoir d'un* MONARQUE ABSOLU. Quant aux Syracusains qui avaient échappé à toutes ces exécutions sanglantes, les uns se laissèrent dominer par la crainte; *les autres, contenus par la populace*, ne montrèrent qu'une haine impuissante, tandis que *les pauvres et les endettés accueillirent avec joie ce changement politique*. En effet,

un des premiers soins d'Agathocle fut de promettre, en pleine assemblée, l'*abolition des dettes et la distribution des terres aux indigents*. Il fit en partie cesser les meurtres et les vengeances, et *changeant soudain de conduite, il se montra affectueux et bienveillant envers la multitude;* il donna aux uns des récompenses, stimula les autres par des promesses, et, *affectant envers tous un langage plein d'humanité, il se concilia une affection non médiocre. Au reste, tout en exerçant l'autorité souveraine, il ne portait pas de diadème, il ne s'entoura point de gardes, et ne se rendit pas d'un accès difficile, comme le font habituellement presque tous les tyrans.* Il ADMINISTRA BIEN LES REVENUS PUBLICS, remplit les magasins d'armes, et fit construire plusieurs vaisseaux longs qu'il ajouta à la flotte déjà existante. Enfin il rangea sous son obéissance la plupart des places et des villes de l'intérieur du pays. »

Quelle secousse! quelle transformation!... Mais tout se passa-t-il bien ainsi que le disent les historiens? Est-ce Agathocle tout seul qui provoqua ce bouleversement? Quand il accuse ses ennemis d'avoir voulu l'assassiner, les accuse-t-il à faux? N'ont-ils jamais fait de tentatives homicides contre sa personne?... La faction des six-cents, les riches en général, étaient-ils complétement innocents et paisibles? Est-ce au milieu du calme et de la paix que les pauvres les ont assaillis à la voix d'Agathocle? Quand la multitude se soulève ainsi, quand sa fureur s'allume, éclate; quand elle se prononce en faveur d'un seul homme, en faveur d'un tyran con-

tre toute une classe de citoyens, cette classe n'a-t-elle rien à se reprocher? N'a-t-elle pas elle-même, par son égoïsme, par son ambition, provoqué la haine et la révolution? Les pauvres et les endettés, pourquoi sont-ils ainsi pauvres et endettés? Est-ce par leur seule faute? Pourquoi la multitude est-elle méchante? Est-ce pour le seul plaisir de se livrer à la méchanceté?... Puissent les riches méditer ces terribles pages de l'histoire, que l'historien, dévoué à leur classe, a voulu leur rendre favorables; puissent-ils les méditer! ils y trouveront d'utiles enseignements, et alors ils deviendront peut-être plus humbles et plus humains.

Chaque fois que l'oligarchie est déjouée dans ses projets d'assassinats, elle accuse ses trop heureuses victimes de machinations, de ruses infernales. Mais nous savons comment finirent des multitudes de zélés citoyens; nous savons qu'Héraclide avait péri sous le poignard de Dion, qu'Agathocle lui-même avait échappé à une première tentative, dont l'un de ses serviteurs fut victime; et pourquoi ne croirions-nous pas à une seconde entreprise contre sa personne, même à une formidable insurrection que l'histoire, dont nous connaissons la réserve en certain cas, a trouvé prudent de ne pas mentionner? Non, non, des faits si terribles n'éclatent pas spontanément, sans cause, sans motifs : quand le peuple se courrouce, quand il se livre à toute sa fureur, c'est que des agressions infâmes l'ont provoqué, arraché à son calme habituel; lorsqu'il devient lion, c'est que des tigres ont troublé sa sécurité et excité sa rage.

Bien qu'il eût exercé de grandes rigueurs, de terribles représailles, Agathocle ne s'entoura point de gardes : il vécut sans défiance au milieu des citoyens. Il se montra bon administrateur des revenus publics, gardien vigilant des intérêts de la nation. Il s'intéressa au peuple, et le peuple l'aima.

Ce fut en l'année 317 avant Jésus-Christ qu'Agathocle se plaça à la tête des Syracusains. Né vers 359, il avait alors environ quarante-deux ans.

Il porta ses armes contre Messine; mais les Carthaginois intervinrent, et le succès lui fit défaut. Il prit Myles, Abacène, « et y égorgea, dit Diodore, plus de quarante habitants qui lui paraissaient hostiles (314 av. J.-C.). »

Les bannis de Syracuse, réfugiés à AGRIGENTE, décident les magistrats et le peuple de cette ville à faire la guerre à Agathocle. Les Agrigentins s'adjoignent les Géléens et les Messiniens. Soupçonnant leurs compatriotes d'être trop enclins à la tyrannie, ils demandent à Sparte un général capable de les conduire. Cette ville se montre favorable. Un chef nommé ACROTATUS arrive à Tarente. Il exhorte le peuple à se déclarer pour les amis de la liberté. De là il passe à Agrigente, où il fut revêtu du commandement supérieur (314 av. J.-C.).

« Il inspira d'abord une grande confiance, dit Diodore, et tout le monde s'imagina qu'il allait renverser le tyran. Mais le temps se passa sans que ce chef eût rien fait de digne de sa patrie et de sa naissance.... Il dissipait par de folles dépenses les revenus publics. Un jour *il assassina*, au milieu

d'un festin, SOSISTRATE, le plus illustre des bannis et qui avait souvent commandé des armées. »

Acrotatus fut enfin chassé par les bannis et les Agrigentins. L'expédition projetée se dissipa. Les villes qui l'avaient entreprise firent, avec la médiation du chef carthaginois, leur paix avec Agathocle. Les principales clauses du traité portaient « que les « villes grecques de la Sicile, Héraclée, Sélinonte « et Himère seraient, comme précédemment, sou- « mises à l'autorité des Carthaginois, et que toutes « les autres se gouverneraient d'après leurs propres « lois, sous la souveraineté de Syracuse. »

Diodore, qui rapporte ce traité, ajoute.

« Agathocle, voyant la Sicile évacuée par les troupes ennemies, soumit impunément à son pouvoir les villes et les bourgs, et consolida promptement sa puissance. Il avait de nombreux alliés, de riches revenus et une forte armée. »

Messine, restée en dehors du traité, devint le lieu de réunion et d'agitation des bannis syracusains. Agathocle envoie pour les disperser des troupes contre cette ville, qui, effrayée, demande bientôt à entrer en arrangement. Les bannis sont expulsés, ils doivent chercher un refuge ailleurs. Beaucoup d'entre eux, selon Diodore, furent égorgés (312 av. J.-C.).

Agathocle et les Carthaginois entrent en hostilités. Les bannis syracusains, unis aux proscrits des autres villes, se mettent en rapport avec l'ennemi et marchent sous ses drapeaux ; DINOCRATE les commande. Ils livrent bataille aux Syracusains et sont

vaincus. Les Carthaginois redoutent, craignent Agathocle, et multiplient leurs armements. Je passe sous silence bien des combats et des siéges. Jusque-là Agathocle avait eu l'avantage; mais vint le jour de la grande bataille sur le bord du fleuve Himéra; il fut vaincu (311 av. J.-C.). Il se retira dans Géla, puis dans Syracuse, avec les débris de son armée. Dès ce moment les Camarinéens, les Léontins, les Cataniens, les Tauroménites, les Messiniens, les Abacéniens et les habitants de la plupart des autres villes lui tournent le dos et se réunissent aux Carthaginois pour l'accabler.

III.

Agathocle, que ses ennemis serrent de près, fait réparer les murs de Syracuse, et remplit les magasins de blé. Toutes les villes l'ont abandonné; les Carthaginois sont maîtres de toute la Sicile, à l'exception d'une seule ville, Syracuse. Au moment où tout semblait perdu, Agathocle ne désespère point: il fait de grandes levées, prépare des armes, des munitions; fait des emprunts, retire les richesses des temples, demande aux femmes leurs bijoux, écrase les riches qui conspirent et s'empare de leurs biens, donne la liberté à tous les ESCLAVES en état de porter les armes, charge son frère Antander du gouvernement de la ville, et il s'embarque avec de nombreuses troupes. Le premier vent favorable les éloigne de Syracuse; ils gagnent la haute mer. Lui seul il a le secret de son expédition. Ils voguent, ils traversent des obstacles sans nombre; la flotte car-

thaginoise les poursuit. Les deux flottes arrivent à la fois sur les côtes d'Afrique, des soldats en descendent des deux parts; ils se combattent aussitôt; les pierres et les flèches se croisent. Mais les Syracusains ont le dessus; et les Carthaginois, qui avaient été les plus prompts à prendre terre, se hâtent de remonter sur leurs vaisseaux et gagnent au large. Agathocle achève paisiblement le débarquement de son armée (310 av. J.-C.).

Laissons maintenant parler Diodore de Sicile.

« Après cette hardie tentative, Agathocle en fit une autre bien plus hardie encore. Il appela auprès de lui tous les chefs qu'il savait lui être dévoués, et, après avoir offert un sacrifice à Cérès et à Proserpine, *il convoqua une* ASSEMBLÉE GÉNÉRALE *de l'armée*. Il s'avança vers la tribune, la tête ornée d'une couronne, vêtu d'un habillement splendide, et prononça un discours approprié à la circonstance. « Au moment, dit-il, où nous étions poursuivis par « les Carthaginois, j'ai fait vœu à Cérès et à Proser- « pine, déesses protectrices de la Sicile, de faire de « tous nos bâtiments des torches allumées en leur « honneur. Maintenant que nous sommes sauvés, « je dois remplir ce vœu. En échange de ces bâti- « ments, je promets de vous en donner un bien « plus grand nombre si vous combattez vaillam- « ment, car les déesses nous annoncent par les « victimes une victoire complète. » Pendant qu'il prononçait ces paroles, un de ses serviteurs lui apporta une torche allumée, il s'en saisit, et, après en avoir fait remettre une à chaque triérarque, il

adressa une invocation aux déesses, et s'avança le premier vers le vaisseau commandant; il se plaça debout sur la poupe, et ordonna aux triérarques d'en faire autant de leur côté. Tous mirent alors le feu aux bâtiments, et, pendant que la flamme s'élevait dans les airs, les trompettes sonnèrent la charge, l'armée poussa le cri de guerre, et tout le monde adressa aux déesses des prières, implorant un heureux retour. Agathocle avait pris cette mesure d'abord pour enlever aux soldats tout moyen de fuite et pour les forcer à chercher leur salut dans la victoire, ensuite pour avoir sous sa main toutes ses forces et n'être point obligé de les diviser, en en laissant une partie pour la défense des navires qui autrement seraient tombés au pouvoir des Carthaginois.

« Cependant, le spectacle de toute cette flotte embrasée remplit d'effroi l'âme des Siciliens. Dans le premier moment, entraînés, fascinés par les paroles d'Agathocle et la rapidité de l'exécution, les soldats avaient tous consenti; mais plus tard la réflexion fit naître en eux le repentir; lorsqu'ils calculaient l'étendue des mers qui les séparaient de leur patrie, ils désespéraient de leur salut. Agathocle s'empressa de relever le courage abattu de ses soldats, et conduisit l'armée à Mégalopolis, ville carthaginoise. Tout le pays intermédiaire qu'il fallait traverser *était entrecoupé de jardins et de vergers arrosés par de nombreuses sources et par des canaux. Des maisons de campagne bien construites et bâties à la chaux bordaient la route et annonçaient*

partout la richesse; les habitations étaient remplies de tout ce qui contribue aux jouissances de la vie, et qu'une longue paix avait permis aux habitants de mettre en réserve. *Le terrain était cultivé en vignes, en oliviers et en une foule d'arbres fruitiers. Des deux côtés, la plaine nourrissait des troupeaux de bœufs et de moutons. En un mot, dans ces lieux se trouvait accumulée cette opulence variée des propriétaires de Carthage, et qui aimaient à employer leurs richesses aux plaisirs de la vie.* Saisis d'admiration à la vue de ce beau et riche pays, les Siciliens sentirent leur espérance renaître : ils considéraient que tout cela serait un prix digne de la victoire. »

Dès qu'Agathocle eut remarqué ce changement dans la physionomie de ses soldats, il les mena à l'attaque des murs de Mégalopolis, et il se rendit facilement maître de cette ville, qu'il abandonna au pillage, et remplit ainsi l'armée de butin, d'espérance et d'audace. De là, il dirigea sa marche vers Carthage; il prit plusieurs villes sur son chemin.

Les Carthaginois, témoins de l'incendie de la flotte d'Agathocle, s'en réjouirent d'abord; mais quand ils virent les Syracusains avancer audacieusement dans l'intérieur du pays, ils eurent de l'inquiétude. Ils firent partir des exprès pour Carthage afin de donner avis de l'arrivée d'Agathocle en Afrique et du véritable état des choses en Sicile. Carthage en fut rassurée, car elle avait déjà connaissance de l'invasion, et cela lui faisait craindre

que tout ne fût perdu en Sicile. La flotte carthaginoise avait recueilli les débris de celle d'Agathocle.

Carthage fait des levées de troupes. Quarante-quatre mille hommes sont armés sur le littoral. HANNON et BOMILCAR les commandent. Ils vont au devant des Syracusains, que conduisent Agathocle et Archagathus son fils. Les deux armées se rencontrent, combattent. Agathocle est vainqueur.

« Les Grecs (ou Siciliens) perdirent dans cette bataille, dit Diodore, environ deux cents hommes, et les Carthaginois pas moins de mille, d'autres disent six mille. On trouva, entre autres objets, dans le camp des Carthaginois, plusieurs chars contenant plus de *vingt mille menottes*. Car les barbares, espérant venir facilement à bout des Grecs, se promettaient d'avance un grand nombre de prisonniers, *qui devaient être enchaînés et employés aux travaux publics*.

« Après ces grands revers arrivés en Libye, les Carthaginois s'empressèrent d'envoyer une députation en Sicile pour prier AMILCAR de leur envoyer de prompts secours; ils lui firent remettre en même temps les armures des vaisseaux d'Agathocle. Amilcar ordonna à ces envoyés de garder le plus profond silence sur la défaite des Carthaginois, et fit répandre dans l'armée le bruit qu'Agathocle avait perdu ses navires et toute son armée. Il fit en même temps partir quelques-uns de ces messagers pour Syracuse, où ils devaient montrer les armures des vaisseaux d'Agathocle et sommer les habitants de ren-

dre leur ville, ajoutant que l'armée des Syracusains avait été détruite par les Carthaginois et leurs vaisseaux brûlés; enfin ils devaient montrer aux plus incrédules les éperons des vaisseaux. »

Cette fausse nouvelle de la défaite d'Agathocle répandit la terreur dans Syracuse; presque tous les habitants y ajoutèrent foi; cependant les magistrats renvoyèrent les députés d'Amilcar, et firent sortir de la ville les parents et les amis des bannis, par crainte sans doute de quelque sédition (310 avant J.-C.).

Amilcar approche de Syracuse avec son armée, et il somme Antander, qui gouvernait en l'absence d'Agathocle, de livrer la ville, promettant de se montrer généreux. Antander, bien que frère d'un intrépide guerrier, était un homme timide, et il aurait capitulé si les autres magistrats ne se fussent opposés à cet acte de faiblesse et de lâcheté. Amilcar était prêt à attaquer la ville, quand des envoyés d'Agathocle vinrent annoncer aux Syracusains l'état réel des choses, et relever les courages abattus; Syracuse renaquit à la confiance.

Agathocle inspire l'effroi en Libye. Il prend d'assaut les forteresses qui entourent Carthage, se répand en tout sens; deux cents villes du littoral lui sont déjà soumises; il entraîne dans son parti de nombreuses populations.

Pendant ce temps, Amilcar, à la tête de ses Carthaginois, des bannis syracusains et des troupes des autres villes de la Sicile, formant en tout une armée de cent vingt-cinq mille hommes, retourne assié-

ger Syracuse. Ses troupes sont battues, il tombe lui-même entre les mains de ses ennemis. On le décapite, et sa tête est envoyée à Agathocle. Syracuse reste cependant toujours réduite à son enceinte et bloquée par des forces considérables. Après la mort d'Amilcar, les Carthaginois se donnent un nouveau chef; les exilés syracusains et les autres Siciliens, leurs auxiliaires, marchent sous les ordres de DINOCRATE (309 avant J.-C.). En ce temps les Agrigentins visent à la suprématie de la Sicile. XÉNODICUS, leur général, se porte sur Géla, sur Camarine, sur Léontium, leur rend l'indépendance, institue des gouvernements démocratiques, et les villes s'éprennent de l'amour de la liberté. Ainsi, d'une part les Carthaginois, de l'autre Dinocrate avec ses bannis, et, à côté d'eux, Xénodicus et des hommes qui veulent être libres. C'étaient trois armées distinctes, marchant sous des chefs affichant des sentiments, des principes différents, et mus surtout par l'ambition et l'intérêt personnel. L'agitation régnait dans la Sicile. Syracuse était restée complètement isolée de toutes les autres villes.

Agathocle reçoit en Afrique la tête d'Amilcar, la montre aux Carthaginois, et ceux-ci gémissent, prennent le deuil. Agathocle est à l'apogée de sa puissance; mais, à ce haut degré d'élévation, il est insulté par Lycisque, l'un de ses serviteurs, dans un banquet auquel il l'avait convié. Agathocle, en considération des services que Lycisque lui avait rendus pendant la guerre, se montre prudent, et ne réplique que par des plaisanteries; mais son

fils Archagathus s'emporte. Au sortir du banquet, la querelle se rallume : Lycisque tombe victime de la colère du fils d'Agathocle (309 avant J.-C.). Le lendemain, les amis du mort suscitent des troubles, l'armée se soulève, demande vengeance. Agathocle ne veut pas consentir à ce que son fils soit mis à mort. La révolte prend un nouvel essor, triomphe; le roi de Sicile devient le prisonnier de ses soldats. Les Carthaginois travaillèrent à exciter, à étendre le feu de la sédition, plusieurs chefs leur étaient déjà vendus; l'armée semblait devoir passer sous leurs étendards. Agathocle se voyait au moment d'être livré à ses ennemis qui le détestaient et brûlaient de le mettre à mort. Dans cette cruelle situation, que fit-il?

« Il déposa son manteau de pourpre, et, prenant l'humble vêtement d'un simple soldat, il s'avança au milieu de l'armée. Il se fit un silence profond. Beaucoup de curieux étaient accourus pour entendre ce qu'il allait dire. Agathocle harangua les soldats dans un discours approprié à la circonstance; il rappela ses exploits antérieurs et déclara qu'il était prêt à mourir, si sa mort pouvait être utile à ses compagnons d'armes; mais qu'il n'aurait jamais la lâcheté de racheter sa vie par une action indigne de lui. Et, en prenant à témoin de ses paroles tous ceux qui l'entouraient, il tira son épée comme pour se tuer. Au moment où il allait se frapper, l'armée lui défendit à haute voix de commettre ce suicide. De tous côtés on s'écria qu'il était absous des accusations portées contre lui; enfin l'armée le supplia de repren-

dre le manteau royal, ce qu'Agathocle fit en versant des larmes. Cette scène fut vivement applaudie par la multitude.

« Rétabli dans son pouvoir, Agathocle, qui n'ignorait pas que les Carthaginois s'attendaient à tout moment à voir passer l'armée grecque dans leurs rangs, saisit cette occasion pour conduire ses troupes contre l'ennemi. Les barbares, persuadés que ces troupes venaient pour passer dans leurs rangs, ne se doutèrent pas de la réalité. Arrivé en présence de l'ennemi, Agathocle fit sonner la charge, tomba soudain sur eux et en fit un grand carnage. Les Carthaginois battus se sauvèrent dans leur camp, et perdirent beaucoup de soldats. Ainsi Agathocle, après avoir couru les plus grands dangers par la faute de son fils, non-seulement parvint, grâce à son courage, à sortir de ces embarras, mais encore il trouva le moyen de défaire les ennemis. Les auteurs de cette rébellion, ainsi que tous les mécontents, au nombre de plus de deux cents, passèrent dans le camp des Carthaginois. » (Diodore de Sicile.)

IV.

Il se livra entre Agathocle et les Carthaginois des batailles fréquentes, qu'il serait trop long d'énumérer, et surtout de décrire. Les traîtres qui l'avaient abandonné pour passer à l'ennemi furent vaincus et punis. Agathocle attira dans son alliance Ophellas, roi de Cyrène ; et ensuite, s'il faut en croire l'histoire, il lui livra traîtreusement un grand combat,

afin de se débarrasser d'un puissant allié et de devenir le chef des Cyrénéens.

« Ophellas essaya néanmoins de se défendre, dit Diodore, mais il lui fut impossible de résister, avec des forces inférieures en nombre, à un choc aussi impétueux, et il mourut en combattant. Agathocle obligea le reste de l'armée à mettre bas les armes ; il s'attacha les soldats par des promesses, et devint ainsi maître de toute l'armée. C'est ainsi que périt Ophellas qu'on avait nourri de grandes espérances et qui s'était trop fié à la foi d'un tyran. »

Agathocle fut-il aussi infâme que l'histoire le dit? Attaqua-t-il par surprise un allié fidèle, capable de lui rendre les plus grands services? Je ne le sais. Lui-même il accusait le roi africain d'être venu sous prétexte d'alliance et de n'avoir que des projets de surprises et de trahison ; et il y a tout lieu de penser que les torts d'Agathocle ne sont pas tels qu'on a voulu le faire croire. Ses ennemis personnels et politiques ont été ses historiens ; et cela donne à réfléchir.

Des peuplades indigènes joignent leurs forces aux forces d'Agathocle ; il assiége Utique ; étend ses conquêtes ; la plupart des villes maritimes tombent en son pouvoir. Il se rend maître de toutes les populations de l'intérieur à l'exception des Numides. « Quelques tribus de ces derniers conclurent avec lui, dit Diodore, un traité d'alliance, tandis que les autres attendaient les événements. »

En cette année, 307 avant Jésus-Christ, les lieutenants d'Alexandre-le-Grand, Antigone, Démétrius,

Ptolémée, Séleucus, Lysimaque, Cassandre, se ceignirent du diadème et prirent le titre de roi.

« Lorsque Agathocle apprit que les souverains que nous venons de nommer, dit Diodore, avaient pris le diadème, *il prit également le titre de roi*, car il ne se croyait point inférieur aux autres, ni par l'étendue de ses États, ni par l'éclat de ses actions. Cependant il ne se ceignit point du diadème, car il portait toujours, *depuis son avénement à la tyrannie*, une couronne sur la tête, emblème d'une dignité sacerdotale, et il ne l'avait jamais quittée depuis qu'il avait combattu pour le maintien de son autorité. *Quelques-uns prétendent* que c'était à dessein qu'il portait cette couronne afin de cacher sa calvitie. »

Ainsi, Agathocle commandait depuis dix ans sans avoir le titre de roi. Il faut remarquer aussi qu'on parle de son *avénement à la tyrannie* comme d'une entrée à une fonction, qui, il faut le dire, était toute populaire alors. Mais comme ceux qui occupaient cette haute magistrature protégeaient les pauvres, la multitude contre la classe des riches, avec lesquels ils étaient souvent en lutte, ils devinrent odieux à l'aristocratie, qui les maudit, les calomnia, et le nom de tyran devint le synonyme de despote, d'oppresseur, de monstre sanguinaire. Nous jetterons plus tard, dans un article spécial, quelque jour sur les tyrans de la Sicile et de la Grèce.

Agathocle était tout puissant en Afrique ; il inspirait la terreur aux Carthaginois ; mais le bonheur de ses armes ne lui donnait pas une parfaite sécu-

rité; il était inquiet sur les affaires de la Sicile. Il fit construire des navires, laissa le commandement de l'armée à son fils Archagathus, et retourna dans son pays. Au moment où il y arriva, ses généraux Leptine et Démophile venaient d'obtenir un avantage sur Xénodocus et les Agrigentins. Mais Dinocrate, le chef des bannis, avait repris les projets des Agrigentins et inscrit sur son drapeau le mot *Liberté*, bien que ce mot ne fût pas l'expression de ses secrets sentiments. Vingt mille hommes s'étaient rangés sous ses ordres. Agathocle, sur la terre sicilienne, dut fuir en plusieurs rencontres devant ce général. Cependant il triompha à la fin de ses ennemis sur terre et sur mer, et rétablit ses affaires.

Il en était autrement en Afrique. Son fils Archagathus, après divers succès, éprouva des revers. Carthage avait faitde puissantes levées ; tout fléchissait devant elle. Agathocle retourne en Afrique. Mais ses forces étant insuffisantes, il est battu. Les Africains et les Syracusains éprouvent des désastres, des terreurs réciproques. Agathocle, quel que soit le motif de sa résolution, veut partir de l'Afrique et retourner en Sicile, amenant Héraclide, le plus jeune de ses fils. Archagathus, l'aîné, dénonce, dit-on, le projet de son père, s'y oppose, ameute les officiers, et des désordres éclatent. « Les chefs non-seulement s'opposèrent à l'embarquement, dit Diodore, mais ils firent connaître *dans toute l'armée* ce lâche dessein d'Agathocle. *Les soldats irrités* se saisirent du tyran, et le jetèrent enchaîné dans une prison. »

C'était la seconde fois qu'Agathocle était ainsi traité par son armée, qui renfermait dans son sein des éléments nombreux d'insubordination, surexcités par des chefs peu patriotes.

« L'anarchie et la confusion, dit Diodore, régnaient dans l'armée. Le bruit se répandit pendant la nuit que les ennemis approchaient. Une terreur panique envahit tout le camp ; les soldats abandonnèrent leurs postes sans l'ordre de leurs chefs. Dans ce moment, ceux qui gardaient le tyran, non moins effrayés que les autres, crurent qu'ils avaient été appelés par quelques-uns de leurs camarades : ils arrivèrent aussitôt, amenant Agathocle chargé de chaînes. A cette vue l'*armée passa de l'exaspération à la pitié, et tous demandèrent à grands cris qu'on le relâchât.* Agathocle, remis en liberté, s'embarqua avec quelques amis sur un vaisseau de transport, et partit secrètement... C'est ainsi qu'Agathocle, ne songeant qu'à sa propre sûreté, abandonna ses fils. Ces derniers, après la fuite de leur père, furent égorgés par les soldats qui élurent d'autres chefs, et traitèrent avec les Carthaginois. La paix fut conclue aux conditions suivantes : « Les Grecs ren-
« draient toutes les villes qu'ils possédaient, et re-
« cevraient une somme de trois cents talents
« (1,451,850 fr.) ; les soldats qui voudraient pren-
« dre du service chez les Carthaginois toucheraient
« une solde régulière ; les autres, qui ne prendraient
« point de service, seraient transportés en Sicile,
« et auraient pour demeure la ville de Solonte. »
La majorité de l'armée donna son assentiment à ces

conditions du traité qui fut ratifié. Toutes les villes qui voulaient rester fidèles à Agathocle furent prises d'assaut. Les Carthaginois *mirent en croix* les chefs des garnisons, et *chargèrent de chaînes* les simples soldats qui furent employés aux travaux des champs et forcés ainsi à réparer leurs propres dégâts. C'est de cette manière que les Carthaginois furent délivrés d'une guerre qui avait duré quatre ans. »

Tout le récit de Diodore est d'une affreuse confusion ; et nous ne trouvons rien ailleurs pour le rectifier avec certitude. Que nous dit-il ? Qu'Agathocle veut s'éloigner de l'Afrique en fugitif ; que son fils aîné révèle ce projet aux officiers ; qu'ils s'insurgent contre l'autorité de leur chef, qu'ils entraînent toute l'armée dans la révolte, qu'Agathocle est arrêté, enchaîné, jeté dans une prison ; qu'ensuite la confusion et l'anarchie sont dans l'armée, qu'une terreur panique envahit le camp, que les gardiens d'Agathocle ayant montré à l'armée son chef enchaîné, tous les soldats passent de l'indignation à la pitié et demandent sa liberté ; qu'Agathocle s'embarque lâchement ; qu'aussitôt ses fils, dont l'un aurait excité la révolte, sont égorgés par les soldats, qui élisent d'autres chefs ; que ces chefs se vendent aussitôt à l'ennemi, passent sous ses drapeaux, entraînent une partie de l'armée ; et qu'après, de concert avec les Carthaginois, ils font la guerre aux villes, aux garnisons qui refusent de trahir la cause d'Agathocle et de Syracuse.

Voilà le résumé, le sens le plus clair du récit de

Diodore. Cependant, il y a tout lieu de croire qu'Agathocle ne partait point en fugitif, mais en homme qui avait besoin de visiter tour à tour son armée et le siége de son gouvernement, et qu'il laissait en Afrique des forces suffisantes pour conserver ses conquêtes. Une révolte survint : des jaloux, des ennemis politiques, des ambitieux, des traîtres se livrèrent aux Carthaginois, firent la guerre à leurs compatriotes restés fidèles, et perdirent, en un instant, les fruits de quatre ans de guerre. Voilà ce que l'histoire ne veut pas dire : ce n'est pas sur les traîtres qu'elle sévit, c'est sur Agathocle, le potier de terre, serviteur zélé de sa patrie.

Pendant que ses officiers révoltés perdent l'Afrique et mettent ses fils à mort, Agathocle s'empare d'Égeste, et commet, dit-on, d'atroces violences. Il reprend de l'autorité. En outre, les nouvelles qu'il reçoit d'Afrique le rendent furieux, et il venge, dit l'histoire, ses enfants sur les parents de ceux qui les ont massacrés. Rien n'est horrible comme les crimes dont il se serait rendu coupable, et dont nous traiterons ailleurs (306 av. J.-C.).

« En ce même temps, dit Diodore, le général Pasiphilus, informé des revers essuyés en Libye et de la mort des fils d'Agathocle, méprisa l'autorité du tyran, et passa dans le parti de Dinocrate avec lequel il conclut une alliance. Il entraîna ensuite les villes confiées à sa garde et séduisit, par de brillantes promesses, l'armée qui se déclara contre le tyran. Agathocle fut tellement abattu et humilié qu'il entra en négociation avec Dinocrate, prêt à traiter avec

lui aux conditions suivantes : « Agathocle abdique-« rait le pouvoir souverain et rendrait aux Syracu-« sains leur indépendance; Dinocrate rentrerait « dans ses foyers, enfin on accorderait à Agathocle « la possession de deux forteresses, Therme et Cé-« phalidium, ainsi que le territoire dépendant de « ces villes. »

Dinocrate voulait-il la paix? Ce chef de l'oligarchie était-il le champion de la liberté, comme il l'avait un moment proclamé bien haut? Non; aussi, les conditions proposées par Agathocle furent-elles rejetées. Diodore dit :

« Mais ces conditions, souscrites par Agathocle, furent rejetées *par l'ambition de Dinocrate*. En effet, celui-ci, *ennemi de la démocratie de Syracuse, aspirait à la monarchie*, et tenait à se maintenir dans l'autorité dont il jouissait alors. Il avait alors sous ses ordres plus de *vingt mille* hommes d'infanterie, *trois mille* cavaliers, et s'était soumis plusieurs villes considérables. Aussi, bien qu'il ne portât que le titre de *général des bannis*, il exerçait en réalité *une autorité royale et absolue*. Rentré à Syracuse, il devait y vivre absolument comme un simple particulier et inscrit au nombre des citoyens; car l'indépendance d'une ville implique en même temps *l'égalité des habitants; dans les élections populaires, un simple orateur peut l'emporter, tandis que la multitude se montre toujours hostile aux citoyens trop puissants*. Aussi est-il vrai de dire que si *Agathocle a abdiqué la tyrannie*, c'est l'ambition de Dinocrate qui le lui a rendue. Pendant qu'Agathocle

continuait ses négociations et demandait qu'on lui accordât au moins deux places pour sa subsistance, Dinocrate cherchait divers prétextes spécieux pour faire reculer l'espoir d'un accommodement. »

Ce Dinocrate était pourtant le chef de la faction des riches ; il parlait sans cesse de la liberté, mais il la détestait dans le fond de son cœur. Faut-il, après cela, s'étonner que le peuple, toujours ballotté, toujours trompé, se confie enfin à un tyran révolutionnaire, qui combat vraiment en sa faveur? On parle des crimes de ces tyrans, mais parle-t-on des crimes de l'aristocratie, des puissants qu'ils répriment? Nullement, et cependant ils sont nombreux.

Agathocle, devinant la pensée de Dinocrate, fait savoir aux émigrés syracusains que leur chef s'oppose à ce qu'ils reprennent toute leur liberté. Il traite de la paix avec les Carthaginois, et marche avec *cinq mille* fantassins et *huit cents* cavaliers seulement contre son adversaire, chef des réfugiés, qui commandait à *vingt-cinq mille* hommes d'infanterie et à plus de *trois mille* cavaliers. Les deux armées se rencontrent, le combat s'engage, le sang coule, Agathocle triomphe. Les réfugiés périssent en grand nombre. Agathocle recueille les débris de l'armée des bannis; Dinocrate lui-même se fait accepter et devient dès lors le serviteur fidèle du tyran qu'il aurait voulu renverser et remplacer; ainsi Agathocle est raffermi dans son autorité. Ce tyran savait donc vaincre et pardonner... Il n'est pas nécessaire de parler de diverses expéditions qu'Agathocle fit sur mer et dans l'Italie. Les écri-

vains le font corsaire et brigand; mais l'était-il plus que tant d'autres chefs et rois que l'histoire célèbre avec tant de pompe? Et ne savons-nous pas qu'en sa qualité de potier et de révolutionnaire il a été complétement défiguré.

V.

Nous avons terminé sur les guerres d'Agathocle. Voyons maintenant ce tyran populaire dans sa vie intime, tel que Diodore et d'autres auteurs nous le montrent.

« Dans les banquets, Agathocle déposait la majesté souveraine, dit Diodore, et se mettait même au-dessous d'un simple particulier. Par une telle conduite, il captait la *bienveillance de la multitude*, et, en même temps, par la liberté qui régnait dans ces banquets, il était mis à même de pénétrer les sentiments de chacun des convives : car c'est dans le vin que la vérité déguisée se montre au grand jour. Agathocle était d'une humeur joviale, satirique, bon mime, et dans les assemblées publiques il s'amusait quelquefois à contrefaire, par des gestes et des mimes, plusieurs des assistants au point de les faire éclater souvent de rire, comme en présence d'un histrion ou d'un prestidigitateur. »

Ce tableau est un peu chargé. On parlait de même de Cléon; mais abstenons-nous de réflexions à ce sujet, et laissons l'auteur poursuivre son récit. « *Il n'avait d'autre garde que le peuple qui l'environnait;* et, bien différent de Denys le tyran, il se rendait *seul dans les assemblées*... Un jour, dans un festin,

saisissant une grande coupe d'or, il s'écria qu'il ne cesserait de cultiver l'*art du potier* que lorsqu'il serait parvenu à fabriquer des coupes aussi bien travaillées ; car, loin de renier la profession qu'il avait exercée, il en tirait au contraire vanité, montrant ainsi que, par ses propres moyens, il avait su s'élever de la plus basse condition au rang suprême. »

Transcrivons les paroles que voici de Plutarque :

« Pendant qu'il faisait le siége d'une ville ennemie, les habitants, pour l'insulter, lui criaient de dessus les murailles : « Potier, de quoi paieras-tu la solde de tes gens ? » Il répondit en souriant et sans s'émouvoir : « Du sac de cette ville quand je l'aurai prise. » En effet, il la prit d'assaut, en fit vendre tous les habitants, et leur dit : « Désormais, si vous m'insultez, j'irai m'en plaindre à vos maîtres. »

Agathocle accrût sa puissance, organisa une puissante armée navale, et méditait de rompre la paix avec les Carthaginois et de retourner en Libye, quand Archagathus, son petit-fils, le fit empoisonner par Ménon. Diodore raconte ainsi sa mort :

« Le roi, qui, après le repas, avait l'habitude de se nettoyer les dents avec une plume, en demanda une à Ménon. Celui-ci lui en donna une qu'il avait enduite d'un poison septique. Le roi, qui était sans défiance, s'en étant servi même plus longtemps que d'habitude, laissa au venin le temps de pénétrer dans les gencives. Il se manifesta d'abord des souffrances continuelles qui, de jour en jour, augmentaient en intensité, jusqu'au moment où des ulcères

putrides incurables couvrirent toute la région des dents. Au moment de mourir *Agathocle fit assembler le peuple,* et accusa Archagathus d'impiété ; il engagea la multitude à le venger et promit de rendre à la ville le pouvoir démocratique. »

Il se fit ensuite porter sur le bûcher, respirant encore, et fut dévoré par les flammes (289 avant J.-C.). Il avait régné vingt-huit ans, dix comme tyran, dix-huit comme roi constitutionnel, et vécu soixante-douze ans : c'était une vie bien remplie.

VI.

Diodore nous dit que les Syracusains reprirent le gouvernement démocratique, qu'ils s'emparèrent des biens d'Agathocle... Mais laissons-le parler lui-même :

« Les Syracusains, ayant repris le gouvernement démocratique, s'emparèrent des biens d'Agathocle et renversèrent les statues qu'on lui avait élevées. Ménon, l'auteur de la mort du roi, s'échappa de Syracuse, et se tint dans le camp d'Archagathus. »

Voilà quelque chose de bien étrange ! Ménon tue le roi, délivre ainsi, d'après l'auteur, le peuple de la tyrannie, et puis il fuit, il se dérobe à ceux auxquels il vient de rendre un si grand service au lieu d'attendre les ovations et les récompenses qu'il semble avoir méritées : il se réfugie dans le camp d'Archagathus ; et là, que fait-il?

« Tout glorieux d'*avoir détruit la royauté,* dit Diodore, il tua aussi Archagathus. »

Voilà au moins un libérateur qui ne s'arrête pas

à mi-chemin ; après avoir tué le père, il tue encore le petit-fils afin de détruire l'arbre de la tyrannie jusque dans sa plus profonde racine. Que fit-il ensuite ?

« Devenu maître de l'armée, dit Diodore, il s'attira l'*affection de la multitude* par des discours bienveillants, et *résolut de faire la guerre aux Syracusains pour s'emparer du gouvernement.* »

Voilà quelque chose de moins clair et de moins logique. Il s'attire l'*affection de la multitude*. De quelle multitude ? Il *résolut de faire la guerre aux Syracusains ?* Et pourquoi ? *Pour s'emparer du gouvernement !* Ce prétendu libérateur n'était donc qu'un scélérat ? qu'un ennemi de la patrie et de la liberté ? En tuant Agathocle il n'avait donc pas travaillé pour le peuple, mais pour lui seul ; il n'avait donc pas voulu lui donner la liberté, mais un despotisme de sa façon. Que le meurtre d'Agathocle ait réjoui l'aristocratie, nous le croyons, mais il affligea le peuple, et nous n'en voulons pour preuve que la fuite du meurtrier.

Nous avons en plus d'un endroit accusé Diodore d'hostilité contre Agathocle, et de l'avoir calomnié ; cette accusation, il la porte lui-même contre Timée, l'un des écrivains ses prédécesseurs, qu'il n'a que trop copié et dans l'esprit et dans la lettre. Qu'on lise ceci, et qu'on réfléchisse :

« L'historien Timée, dit-il, qui relève très vertement les erreurs des historiens qui l'ont précédé, et dont l'ouvrage est d'ailleurs écrit avec une rare fidélité, *a inventé beaucoup de choses inexactes pour*

ce qui concerne l'histoire d'Agathocle, à cause de la haine qu'il avait vouée au tyran. Exilé de la Sicile par Agathocle, et n'ayant pu se venger tant que le roi vivait, il se servit après la mort de celui-ci de l'histoire pour calomnier à jamais la mémoire du souverain. Aux vices nombreux d'Agathocle, Timée EN AJOUTA BEAUCOUP D'AUTRES DE SON INVENTION. Il lui enlève la gloire de ses succès et n'attribue qu'à lui seul tous les revers, tant ceux dont il fut la cause que ceux qui dépendaient de la fatalité du sort. Cependant on convient généralement qu'Agathocle était un général habile, entreprenant et bravant les dangers avec sang-froid ; et pourtant Timée ne se lasse pas, dans le cours de ses récits, de l'appeler *lâche et poltron*. La partialité de cet historien est surprenante... Timée a sacrifié à sa haine et à son ressentiment contre Agathocle la vérité qu'il devait à l'histoire...

« CALLIAS de Syracuse mérite aussi d'être blâmé. Cet historien ne cesse de prodiguer à son bienfaiteur des éloges qu'il n'a point mérités. Agathocle, impie envers les dieux et cruel envers les hommes, *est, selon Callias, l'homme le plus pieux et le plus humain*. Agathocle avait enrichi cet historien d'une partie des biens dont il avait dépouillé les Syracusains ; et ce dernier lui prodiguait toute espèce d'éloges, trouvant, à ce qu'il paraît, commode de payer de cette monnaie la munificence royale. »

Celui-ci, protégé par Agathocle, lui reconnaissait toutes les vertus et en faisait l'être le plus humain, tandis que l'autre, son ennemi passionné, ne lui

attribuait que des crimes, et allait jusqu'à l'accuser de lâcheté et de poltronnerie. Faut-il s'étonner si Cléon, d'après Thucydide, n'était qu'un lâche et un poltron? L'esprit de parti est sans pudeur et se moque de la vérité.

Diodore a-t-il rétabli les faits dans leur vrai jour? Non; il s'inspire toujours de Timée et jamais de Callias. Il a seulement rendu à Agathocle le courage et la valeur dont le dépouillait son ennemi personnel, rien de plus. Il a laissé Agathocle sous le poids des crimes qui lui sont imputés; il a laissé la multitude féroce sans motifs; il a laissé aux oligarques le titre d'honnêtes gens et les suppose doués de toutes les vertus : quand il y a guerre civile, ceux-ci sont toujours proclamés les innocents, les victimes, c'est sur eux que l'on pleure; ceux-là sont toujours les agresseurs, les coupables, les assassins: tel est l'esprit de l'histoire. Aussi est-il difficile de faire ressortir de tant de faits arrangés à plaisir et interprétés de même l'exacte vérité.

L'historien Polybe, qui naquit plus de deux cents ans avant Jésus-Christ, fait le plus grand cas de Denys-l'Ancien et d'Agathocle. Après avoir dit quelques mots de certaines gens qu'il trouve très méprisables, il ajoute :

« On ne doit donc pas, dans une histoire, s'étendre sur des gens de cette espèce, comme on ferait pour un Agathocle, pour un Denys, ces deux tyrans de la Sicile, et pour quelques autres qui se sont rendus célèbres par leurs grands exploits, quoique Denys tirât son origine *de la lie du peuple*, et qu'A-

GATHOCLE, *potier par état*, eût quitté jeune la roue, l'argile et la fumée, comme parle agréablement TIMÉE, pour venir à Syracuse. Tous deux, chacun en son temps, parvinrent à *la dignité de tyran de cette ville*, qui, en grandeur et en richesses, n'avait pas alors son égale. Devenus ensuite rois de la Sicile, ils conquirent encore quelques parties de l'Italie. Agathocle poussa plus loin ses conquêtes : il entra dans l'Afrique, *et mourut enfin comblé d'honneurs et de prospérité*. Scipion avait une si haute idée de ces deux tyrans, qu'interrogé quels hommes il croyait s'être le plus distingués par la science du gouvernement et par une hardiesse prudente et judicieuse, il répondit que c'étaient les deux Siciliens Agathocle et Denys. C'est sur des personnages de ce mérite qu'il faut arrêter ses lecteurs, leur faire envisager les vicissitudes de la fortune, et les porter à faire sur ces événements des réflexions salutaires. »

Voilà le raisonnement d'un illustre historien, d'un profond politique, capable de détruire bien des préventions accumulées contre Agathocle et Denys. Diodore a accusé Timée d'avoir calomnié Agathocle, Polybe en fait autant. Après l'avoir critiqué à propos de Démocharès, il ajoute :

« Je ne m'en fie pas plus à cet historien sur le chapitre d'Agathocle : je veux que ce tyran ait porté l'impiété jusqu'à son comble, mais Timée devait-il pour cela dire, à la fin de son histoire, qu'Agathocle, dès sa plus tendre jeunesse, *se prostituait au premier venu et s'abandonnait aux plus honteux*

débauchés; que c'était un geai, une buse qui se livrait à quelque infamie que l'on demandât de lui... Qui ne voit ici cette passion de médire dont nous parlions tout à l'heure, ou plutôt qui ne sera surpris de l'excès où cette passion a jeté cet historien? Car les faits qu'il raconte lui-même d'Agathocle font connaître que la nature en avait fait un grand homme.... Mais Timée, aveuglé par l'humeur noire et mordante qui le domine, prend un plaisir malin à montrer les défauts et à les exagérer, au lieu qu'il ne fait nulle mention des beaux endroits.»

Voilà comment Agathocle a été traité, calomnié; on lui a supposé tous les vices, tous les crimes; aussi est-il bon, il faut le répéter, de lire l'histoire avec précaution, parce qu'elle n'est trop souvent que le moniteur de toutes les inventions, de tous les cancans publics que la méchanceté fait naître et met en circulation.

Cependant, que résulte-t-il de toutes les citations que nous avons faites? Qu'Agathocle était un général habile, entreprenant, bravant les dangers de sang-froid; qu'il possédait à un haut degré la science du gouvernement; qu'il fit trembler les Carthaginois; qu'il fit respecter sa patrie; qu'il savait se présenter à la tribune et faire écouter sa parole; qu'il était aimable dans la vie privée; qu'il n'avait point d'orgueil, point d'ostentation; qu'il ne rougissait point d'avoir été potier de terre et qu'il se rappelait avec plaisir son humble condition de travailleur; qu'en plus d'une occasion il sut pardonner à ses ennemis les plus ardents, et nous en donnons pour

preuve sa générosité envers Dinocrate, qui l'avait mis à deux doigts de sa perte; qu'il était sans défiance; qu'il n'avait de garde que le peuple qui l'environnait; qu'il conserva les assemblées de la nation; et qu'avant de mourir il déclara qu'il rendait aux Syracusains le gouvernement démocratique. Avant de condamner la mémoire d'un tel homme, il faut réfléchir.

Guerre civile. Tyrans divers.

Revenons maintenant à la narration historique.

Hicétas, général syracusain, combat Ménon. Ménon, trop faible, se ligue avec les Carthaginois, qui imposent la loi : Syracuse doit rappeler ses bannis et éloigner les étrangers qui sont dans ses murs (289 av. J.-C. . Ces étrangers se rendent maîtres de Messine après en avoir égorgé les habitants qui les avaient bien accueillis. Ils prennent le nom de *Mamertins* ou enfants de Mars. Ce ne put être qu'après le retour des bannis à Syracuse que les statues d'Agathocle furent renversées.

« Il y avait en Sicile, dit Diodore, plusieurs tyrans : Hicétas à Syracuse, Phintias à Agrigente, Tyndarion à Taurominium, et d'autres encore dans des villes moins importantes.»

Ces tyrans se faisaient la guerre et dévastaient les villes et les territoires.

« Hicétas, dit Diodore, après avoir été pendant neuf ans souverain de Syracuse, fut chassé de cette ville par Thynion, fils de Maméus (279 av. J.-C.).»

THYNION et SOSISTRATE, successeurs d'Hicétas, se combattent, sans pouvoir ni l'un ni l'autre régner complétement sur Syracuse. Pendant ce temps les Carthaginois font des progrès, étendent leur domination. Les Syracusains appellent à leur aide PYRRHUS, roi d'Épire, gendre d'Agathocle, qui avait déjà livré aux Romains de rudes assauts. Il accourt, calme les différends, combat les Carthaginois, délivre Syracuse, et s'éloigne de la Sicile. Mais à peine est-il parti que les Carthaginois retournent assiéger Syracuse. Pyrrhus, rappelé, répond une seconde fois à la voix des Siciliens; il fait la guerre aux Carthaginois, les fait reculer, leur prend toutes leurs positions et les accule à Lilybée; c'est la seule ville qui leur reste dans l'île désormais. Après tant de succès, Pyrrhus devient le protecteur et un peu le maître de la Sicile (276 av. J.-C.).

Hiéron II.

Pendant les guerres de Pyrrhus en Sicile, le jeune Hiéron, fils d'Hiéroclès, s'était fait remarquer par ses talents et sa bravoure. Quand le roi d'Épire eut quitté le pays, ce fut sur lui que se portèrent tous les regards, et bientôt après les Syracusains le reconnurent pour leur chef (275 av. J.-C.).

« Hiéron, dit Polybe, parvint d'abord à régner sur les Syracusains et leurs alliés par son propre mérite, car la fortune ne lui avait donné ni la richesse, ni un nom illustre, ni aucun autre bien.»

Justin dit qu'Hiéroclès, « personnage noble, descendait de Gélon, ancien tyran de Sicile». Il ajoute

ceci sur Hiéron : « Il tenait de sa mère une origine obscure et honteuse. Il naquit d'une esclave, et son père le fit exposer comme le déshonneur de sa maison. » Quel pauvre raisonnement ! et quelle triste action si elle eut lieu... Justin poursuit de la manière suivante : « Ainsi dénué, en naissant, de tous secours humain, il fut nourri plusieurs jours du miel que les abeilles amassèrent autour de lui. » Instruit du miracle et de sa signification (il promettait la royauté à Hiéron), Hiéroclès reprit l'enfant et le fit élever avec soin. Nous supprimons le reste des prodiges. Tout cela veut dire qu'Hiéron était un enfant naturel, abandonné en naissant, et qu'il dut sa haute fortune à son génie et à son courage.

Après avoir fait des invasions heureuses, acquis de la puissance, Hiéron devint roi. En 265 avant Jésus-Christ, il assiégea les Mamertins dans Messine, ou Mamertine, leur capitale. Les Carthaginois, qui avaient repris de l'autorité en Sicile, viennent seconder les Syracusains ; d'un autre côté les Romains, appelés par les Mamertins, accourent au secours de la ville assiégée : Carthaginois et Syracusains durent reculer devant ces nouveaux venus, à peine connus alors dans l'ancien monde. Les Romains prennent plusieurs villes ; ils poussent jusqu'à Syracuse. Hiéron traite avec eux et devient leur allié. Les Romains et les Carthaginois se disputent les villes de la Sicile les armes à la main : les chances des combats sont longtemps balancées.

Après son traité avec les Romains, le roi de Syracuse vécut dans le repos.

« Depuis ce temps, dit Polybe, Hiéron, tranquille à l'ombre de la puissance des Romains, à qui dans l'occasion il envoyait des secours, régna paisiblement à Syracuse, gouvernant en roi qui ne cherche et n'ambitionne que l'amour et l'estime de ses sujets. Jamais prince ne s'est rendu plus recommandable, et n'a joui plus longtemps des fruits de sa richesse et de sa prudence. »

Le même auteur dit encore :

« Pendant cinquante-quatre ans que dura son règne, il procura à sa patrie une paix constante, et à lui une existence exempte de toute crainte de conspiration, et parvint même à échapper à l'envie qui s'attache ordinairement à tout ce qui est grand et noble. Souvent il voulut abdiquer le pouvoir, mais il en fut toujours empêché *par tous les citoyens en masse.* »

Hiéron vécut quatre-vingt-dix ans.

« Quant à Gélon (son fils), dit encore Polybe, pendant tout le cours de sa vie, qui fut de plus de cinquante ans, il se proposa comme le but le plus noble qu'il pût atteindre d'imiter son père, et de ne pas faire plus de cas des richesses, de la majesté royale, ni d'aucun autre bien que de la tendresse et de la confiance que l'on doit aux auteurs de ses jours. »

Hiéron mourut en 215 avant Jésus-Christ ; son fils Gélon l'avait précédé dans la tombe.

Hiéronime.

Gélon étant mort avant son père, ce fut Hiéro-

nime, son fils, bien jeune encore, qui succéda à Hiéron. Il rompit l'alliance que son grand-père avait contractée avec les Romains, se ligua avec les Carthaginois, et dans tous ses actes, il montra, dit-on, une grande inconséquenee. Parmi les historiens, beaucoup l'accusent d'impiété, de scélératesse. Polybe se moque de ces historiens qui font ainsi du drame à tout propos, et dit :

« Et cependant ce prince était encore enfant lorsqu'il monta sur le trône, et il ne régna pas plus de treize mois, au bout desquels il mourut... Quant à cette cruauté particulière à Hiéronime, quant à cette impiété inouïe qu'on lui attribue, elles sont peu croyables. Il faut, il est vrai, reconnaître complétement qu'il fut d'un caractère léger et injuste. »

Il est difficile, même impossible, d'apprécier le caractère et les qualités de Hiéronime. Il périt victime d'une conspiration tramée par les grands, à l'instigation des Romains sans doute, qui convoitaient son royaume. Les troubles se continuèrent encore après sa mort. Le peuple de Syracuse ne prenait d'abord aucune part à ces mouvements ; ensuite il se laissa entraîner, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Après des agitations, des secousses diverses, ceux qui étaient contraires à Rome, reprirent le dessus. Les Romains marchèrent alors contre Syracuse et l'assiégèrent. Malgré le génie d'ARCHIMÈDE et la bravoure de ses habitants, elle devait, après une défense héroïque qui avait duré *trois ans*, devenir une ville romaine (212 avant J.-C.). Des historiens ont présumé que Syracuse pouvait main-

tenir son indépendance si elle se fût conservée neutre entre Rome et Carthage. Non, cela n'est pas; les envahisseurs du monde ne pouvaient le permettre ; soit de gré, soit de force, elle devait disparaître comme nation libre et se fondre dans cette grande puissance qui absorbait tout.

En traitant des Romains nous dirons quelques mots de la lutte dans laquelle Syracuse succomba avec tant de gloire.

Résumé et réflexions.

Nous avons parlé des premiers temps de la Sicile et de la fondation de ses principales villes ; nous avons parlé des législateurs Zaleucus, Charondas, Pythagore et autres ; nous avons dit comment l'État républicain et l'État tyrannique s'étaient tour à tour renversés. C'est à partir de Gélon que nous sommes entrés dans les détails historiques. On a vu le garde du corps d'un prince se faire le tyran de Géla au préjudice des enfants de son souverain, s'emparer ensuite de Syracuse, se montrer généreux envers les grands, cruel à l'égard des petits, et, après sa victoire d'Himère sur les Carthaginois, se rendre populaire, encourager les travailleurs, sympathiser vraiment avec eux, et se faire aimer de la nation qu'il avait agrandie. Mais en Sicile rien n'était durable, les hommes étaient volcanisés comme la terre, et le second successeur de Gélon, Thrasybule, fut chassé : l'État tyrannique ou monarchique avait duré vingt-six ans.

Après des faits d'armes remarquables contre les

Athéniens, Hermocrate, excité par les Spartiates et les riches de Syracuse, veut s'imposer à sa nation et instituer l'oligarchie. Il échoue dans sa tentative et périt de la main du peuple. Les riches et la multitude sont dans de continuels désaccords. Celle-ci avait besoin d'un appui, d'un guide, d'un protecteur intelligent et brave, Denys se manifeste; il devient le tyran ou le roi de Syracuse. La République avait duré soixante ans.

Après avoir reconstitué la monarchie, mais une monarchie révolutionnaire, Denys fortifie Syracuse, occupe des multitudes d'ouvriers, affranchit les esclaves en masse, et, en dépit des conspirations bourgeoises, le peuple est pour lui et le soutient. Son règne fut long et glorieux. Syracuse atteignit sous son administration son plus haut degré de gloire et de prospérité. Il eut pour successeur son fils Denys. Celui-ci fut-il cruel? fut-il barbare? L'histoire le dit, mais elle ne le prouve pas. Nous croyons, nous, qu'il fut faible et paresseux. Il eut à combattre un parti remuant, ambitieux, astucieux, se parant de beaux dehors qui surent séduire et entraîner le peuple. Denys-le-Jeune fut renversé. La royauté avait duré cinquante ans.

Dion le platonicien, qui avait le plus contribué à la chute du tyran, se hâte d'instituer le gouvernement oligarchique, de faire égorger les chefs du parti populaire qui avaient secondé ses efforts pour la délivrance de la patrie; il avait assassiné Héraclide, il fut à son tour assassiné par Calippe; Hipparinus chasse Callippe, qui va tomber sous le poignard de

Leptine; Hicétas fait la guerre à Hipparinus; pendant que tant d'ambitieux déchirent le pays, Denys marche sur Syracuse et reprend une position qu'il ne pourra conserver. Ce temps de république oligarchique et anarchique avait duré dix ans.

Timoléon vient en Sicile; il délivre Syracuse; envoie Denys vivre à Corinthe comme simple particulier, et institue le gouvernement démocratique. L'ordre, la paix, le travail, l'aisance, règnent dès lors dans le pays. Timoléon vit et meurt honoré du peuple de Syracuse et de toute la Sicile. Après lui, les institutions radicales agirent encore sur les hommes, la prospérité générale en était la conséquence. Cet état de choses dura vingt-huit ans.

Au bout de ce terme, Sosistrate et son collègue Héraclide, chefs de l'oligarchie, « devinrent en effet, dit Diodore, les tyrans de leur patrie. » Ils avaient pour eux les riches. Le peuple fit cause commune avec Agathocle; et celui-ci de potier de terre devint roi, mais roi révolutionnaire; il était l'ami de la multitude qu'il relevait, qu'il affranchissait, et l'ennemi des puissants. A sa mort, la royauté fut détruite selon ses vœux; elle avait duré vingt-huit ans.

La république est reconstituée, mais les partis sont trop nombreux, trop hostiles les uns aux autres; l'ambition, l'égoïsme des grands ont corrompu les mœurs des petits. Plusieurs tyrans se harcellent et se succèdent. On arrive au règne de Hiéron II, qui dure cinquante-quatre ans. A sa mort, Hiéronime lui succède; il périt assassiné par la faction oligar-

chique au bout de treize mois de règne. Avec cette dynastie finit la royauté; elle avait duré cinquante-cinq ans et un mois.

Hiéronime mort, les troubles continuent; et la république, et la monarchie, et la nationalité syracusaine disparaissent, englouties dans les flots de la puissance romaine.

Denys le tyran, Agathocle le féroce, d'autres despotes encore, eurent l'appui, les sympathies du peuple; le peuple fut pour eux contre ceux qui voulaient les renverser au nom de la liberté. Est-ce que le peuple n'aime pas la liberté? Est-ce que le peuple n'aime pas la forme républicaine?... Quoi! quand il voit d'un côté les Théodore, les Dion, les Sosistrate, amis de la liberté! se disant républicains! et de l'autre Denys le greffier, Agathocle le potier de terre, tyrans farouches, il préfère ceux-ci à ceux-là? la tyrannie à la liberté? une sorte de monarchie à une sorte de république? Oui, et pourquoi? Parce que les prétendus amis de la liberté ne demandaient la liberté que pour eux seuls, la république à leur seul profit; parce qu'ils voulaient maintenir la multitude dans la misère, dans l'oppression, dans l'esclavage, tandis que les tyrans que nous venons de nommer, tyrans qui n'étaient pas des princes nés et tenaient très peu à de certains prétendus droits de la naissance, savaient l'affranchir, l'élever et placer le travail et le pain à sa portée. Les oligarques étaient des républicains bâtards, des conservateurs bornes, des ennemis de tout progrès, de toute amélioration sociale, des domina-

teurs impitoyables qui sacrifiaient tout à leur égoïsme; les tyrans les plus flétris par l'histoire, ceux que nous venons de nommer du moins, étaient des révolutionnaires, des progressites, des transformateurs d'une société marâtre, des amis du peuple : voilà pourquoi le peuple les aima, voilà pourquoi il fut l'ennemi de leurs ennemis.

Pour que la multitude aime la liberté, il faut que ce soit une liberté dont elle profite pour sa part; le mot sans la chose ne peut la satisfaire. Quand on veut faire quelque chose de juste, de grand, de solide, et Timoléon et bien d'autres l'ont prouvé, il faut s'entendre avec le peuple, et ne pas cesser d'entretenir avec lui de bonnes relations. L'entraîner dans un mouvement et le dédaigner ensuite, c'est provoquer des révolutions et des malheurs sans fin, qui frapperont tantôt en bas, tantôt en haut, et dont tout le monde souffrira au bout du compte; et ceux qui auront foulé aux pieds leurs promesses solennelles de la veille, manqué à la bonne foi, n'auront pas pour cela le droit d'accuser insolemment le peuple de légèreté et d'inconstance s'il leur tourne le dos et les méprise après qu'ils auront eux-mêmes été traîtres à la liberté, dont ils s'étaient si longtemps proclamés les champions. Ce n'est pas aux hommes que le peuple s'attache à jamais, c'est aux principes. Ce sont pourtant les traîtres aux principes qui l'accusent, parce qu'il n'est pas versatile comme eux, égoïste et rampant comme eux. On les a vus parfois, ces hommes méprisables, après le triomphe du peuple, devenir les ministres,

les instruments d'un nouveau pouvoir, qui devait être un pouvoir réparateur; et là, oubliant leurs précédents, les paroles, les actes de toute leur vie, adopter les opinions qu'ils avaient combattues, copier les gouvernants qu'ils avaient accusés de trahison et dont ils ont pris la place, se draper ensuite dans leur apostasie, et se plaindre avec impudence de ce que le peuple ne les admire pas, de ce qu'il ne respecte pas le pouvoir dont ils sont les tristes dépositaires. Rendez-vous respectables, ô vous qui gouvernez, et vous serez respectés. Mais sachez que le peuple, quoi que vous disiez, ne respectera jamais la bassesse et l'infamie.

Quand le peuple frappa Thémistocle, Thémistocle avait failli au devoir; quand il frappa Hermocrate, ce chef n'était plus un libérateur, mais un oppresseur; quand il méprisa Dion, ce platonicien avait laissé tomber son masque de libéralisme et montré tout ce qu'il y avait de hideux dans sa personne. Suivez l'histoire, le peuple, le véritable peuple ne punit pas les grands hommes, mais les hommes qui, après avoir été grands un instant, sont devenus petits ; car il n'y a rien de commun entre les actions qui avaient fait leur gloire et celles qui viennent la flétrir. Le peuple aime l'homme héroïque, il maudit le traître ; il récompense les hauts faits, il châtie la trahison : il est donc conséquent, il est donc logique, il agit avec justice et discernement, et nous l'en louons.

Nous nous sommes étendus sur la Sicile, parce qu'il nous a semblé que son histoire renfermait un

enseignement profond, dont chacun doit profiter. Nous dirons dans nos considérations générales qui suivront l'histoire romaine quelques mots sur Empédocle, Archytas, Alcméon, Philolaüs, Archimède, savants de la Sicile et de la grande Grèce, auxquels nous devons les plus grands progrès de la géométrie et de la mécanique. Nous donnerons aussi quelques citations de Théocrite, l'auteur des Idylles, ainsi que de quelques autres poètes qui ont si bien chanté les champs et les bergeries. Passons maintenant à Carthage.

CARTHAGE.

Afrique ou Libye.

L'Afrique, qu'on appelait anciennement la Libye, comptait, parmi tant de nations qui s'étaient formées dans sa vaste étendue, deux puissants États, celui de *Cyrène* et celui de *Carthage*. Le premier avait été fondé par des Grecs, le second par des Tyriens. La ville de Cyrène vit souvent dans ses murs en lutte l'une contre l'autre la faction des riches et la faction du peuple : ce fut sous le gouvernement démocratique qu'elle prit son plus grand développement (en 450 av. J.-C.). La ville de Carthage eut aussi ses agitations, suscitées par les intérêts opposés des classes diverses qu'elle renfermait. Bien que Cyrène eût pu nous offrir des faits intéressants à relater, nous devons nous abstenir de nous en occuper, parce que nous ne faisons pas une histoire universelle sans restriction, et que nous avons promis de ne donner à nos lecteurs que ce

qui pouvait le plus contribuer à les faire penser sans leur prendre trop de temps. Ainsi, laissons Cyrène, et ne parlons de ses poètes et de ses savants que quand l'occasion s'en présentera dans le cours de ce trop long travail. Bornons-nous à Carthage, et encore, soyons très concis.

Didon.

La Libye était peuplée; des États différents y étaient formés; des colonies phéniciennes s'y étaient répandues et avaient établi sur le littoral des comptoirs de commerce et des villes, parmi lesquelles nous citons *Utique*.

Mais une émigration phénicienne, plus puissante que toutes celles qui l'avaient précédée, devait apporter, sur le même sol, de nouveaux éléments d'action et de prospérité : il s'agit de Didon, fille d'un roi de Tyr, et de ceux qui l'accompagnèrent dans sa fuite. Laissons Justin (1) nous donner l'histoire de l'illustre fugitive, qu'il appelle Élissa :

« Le roi Tyron mourut après avoir institué héri-

(1) Justin, l'abréviateur de Trogue-Pompée, duquel nous nous sommes très peu servi jusqu'à présent, nous sera de la plus grande utilité pour traiter de Carthage, car nous sommes dans une disette extrême de renseignements historiques pour tout ce qui concerne cette célèbre ville. Ses vainqueurs bouleversèrent ses bibliothèques, et la détruisirent ainsi, non-seulement dans son présent et dans son avenir, mais encore dans son passé. Justin, historien latin, vivait dans le IIe siècle de notre ère : on ne sait quel fut le lieu de sa naissance. Nous nous servons de la traduction de M. Charles Nisard.

tiers Pygmalion son fils et sa fille Élissa, princesse d'une rare beauté. Pygmalion, malgré son extrême jeunesse, fut mis en possession du trône *par le peuple;* Elissa épousa son oncle Acerbas, prêtre d'Hercule, et qui, à ce titre, était le second dignitaire de l'État. Acerbas avait d'immenses trésors qu'il cachait avec soin, et, comme il craignait l'avarice de Pygmalion, il renfermait son or, non dans des coffres, mais dans le sein de la terre. Quoique personne n'en sût rien, on ne laissait pas que d'en parler, et Pygmalion, tourmenté par sa cupidité, fit assassiner, au mépris des droits de la nature, un homme qui était à la fois son oncle et son beau-frère. Longtemps pleine d'horreur pour le crime de son frère, Élissa dissimule son ressentiment, compose son visage, et prépare en secret sa fuite. Elle s'associe quelques-uns des principaux citoyens qu'elle croit animés de la même haine pour le roi, et disposés à s'exiler et à fuir. Puis elle aborde son frère, et s'armant de la ruse, elle lui dit « qu'elle « veut aller se fixer près de lui pour ne pas habiter « plus longtemps dans le palais d'un époux qu'elle « veut oublier, et n'avoir plus sous ses yeux des ob- « jets dont la présence importune renouvelle inces- « samment sa douleur.» Pygmalion accueille avec plaisir le projet de sa sœur, espérant qu'elle apporterait avec elle les trésors d'Acerbas. Mais le soir même de ce jour, Élissa fait embarquer avec toutes ses richesses les gens envoyés par le roi pour aider aux préparatifs de son départ, gagne la haute mer, et les force à jeter dans les flots des sacs pleins de

sable et liés avec soin, comme s'ils eussent contenu de l'argent. » Enfin, Élissa verse des larmes feintes, dit aux mandataires du roi qu'elle est menacée de la mort par son frère, qu'ils subiront eux-mêmes les plus cruels supplices pour avoir laissé périr dans les flots les trésors d'Acerbas, dont le tyran convoitait la possession. « Tous épouvantés, dit Justin, consentent à s'exiler avec elle, et dans le même temps un grand nombre de sénateurs, dont la fuite était préparée pour cette nuit même, viennent la rejoindre. Ils sacrifient à Hercule, dont Acerbas avait été le pontife, et vont chercher une autre patrie. »

Ils touchent à l'île de Cypre, d'où ils enlèvent quatre-vingts jeunes filles destinées à devenir leurs épouses et à peupler une nouvelle patrie. Ils naviguent, ils prennent terre sur le littoral de la Libye, près d'Utique (888 av. J.-C.).

« Arrivée sur les côtes d'Afrique, dit Justin, Élissa recherche l'amitié des habitants, qui se réjouissaient à la fois de la venue de ces étrangers et de trouver une occasion de trafic et d'échange mutuels. Elle achète ensuite autant de terrain qu'en peut couvrir la peau d'un bœuf, pour y faire, jusqu'au moment de son départ, reposer ses compagnons des fatigues d'une si longue navigation ; elle fait couper cette peau en bandes très-étroites, et embrasse ainsi une plus grande étendue de terrain qu'elle n'avait paru en demander. C'est ce qui fit donner dans la suite le nom de *Byrsa* à cet emplacement. Attirées par l'espoir du gain, les populations voisines affluèrent

pour vendre à ces nouveaux hôtes des denrées de toute nature, et se fixant elles-mêmes dans ces lieux, elles contribuèrent, par leur nombre, à donner à la colonie l'aspect d'une ville. Des députés d'*Utique* vinrent leur offrir des présents comme à des frères, et les exhorter à bâtir une ville dans le lieu que le sort leur avait assigné. Les Africains eux-mêmes témoignaient un vif désir de les retenir. Ainsi, du consentement de tous, CARTHAGE fut fondée à la condition de payer un tribut annuel pour le sol qu'elle occupait. En commençant à creuser ses fondements, on trouva une tête de bœuf, présage d'un terrain fécond, mais laborieux, et d'un éternel asservissement. On transporta donc les travaux dans un autre endroit, et la découverte d'une tête de cheval, symbole d'une nation belliqueuse et puissante, consacra enfin l'emplacement de la cité nouvelle. La renommée y attira bientôt une foule d'habitants qui vinrent la peupler et l'agrandir.»

Contentons-nous de cette tradition, dans laquelle il n'y a vraiment de trop que la peau de bœuf.

Carthage florissait, s'agrandissait, lorsque Hiarbas, roi des Maxitains, peuplade africaine, communiqua à des conseillers de Didon le dessein qu'il avait formé d'épouser leur souveraine; la guerre devait être la conséquence du refus de sa main. Didon, voulant échapper à de nouveaux liens d'hyménée et demeurer fidèle à son mari défunt, que Justin, d'après Trogue-Pompée, appelle Acerbas, et Virgile Sichée, se tua sur un bûcher, où les flammes a consumèrent. Dans Justin et d'autres historiens

il n'est point question d'Énée le Troyen. La poésie seule, dont les libertés sont extrêmes, a pu permettre à Virgile de faire vivre dans le même temps des êtres dont un laps de trois cents ans avait séparé les existences. Justin nous dit que Carthage fut fondée soixante-douze ans avant Rome, et que Didon fut honorée comme une déesse.

République. — Guerre avec Cyrène.

A la mort de Didon le peuple de Carthage institua le gouvernement républicain; plus tard il prit les armes pour s'exempter du tribut qu'il payait à des princes de son voisinage. Il fit la guerre aux Maures, aux Numides; étendit sa domination au loin sur les côtes, où il forma des scales ou comptoirs de commerce, et dans l'intérieur de l'Afrique. Mais il rencontra une puissance rivale capable de lui résister, ce fut CYRÈNE. Il y eut des hostilités sur terre et sur mer, et les deux Républiques eurent également à souffrir. Salluste (1) dit :

(1) Salluste naquit à Amiterne, ville considérable du pays des Sabins, en 85 avant Jésus-Christ. Il occupa des emplois publics et se montra, dit-on, peu digne d'estime. Il nous reste de Salluste *la guerre de Jugurtha, la conspiration de Catilina, des lettres à César*, et quelques *fragments* d'autres écrits. Cet auteur a de la verve, de la chaleur, de la véhémence; c'est un des écrivains latins les plus remarquables. Je me sers des traductions de MM Bélèze et Damas-Hinard, qui font partie de la collection des auteurs latins publiée sous la direction de M. Nisard; collection que nous possédons en entier et dans laquelle nous puiserons largement pour tous les volumes qui de l'histoire démocratique des peuples anciens.

« Dans le temps que les Carthaginois régnaient sur la plus grande partie de l'Afrique, les Cyrénéens n'étaient ni moins riches ni moins puissants. Entre les deux États s'étendait une plaine sablonneuse, tout unie, sans fleuve ni montagne qui marquât leurs limites : ce fut pour eux le motif d'une guerre longue et sanglante. Après que, de part et d'autre, des flottes et des armées eurent été souvent dispersées et détruites, que les peuples se furent mutuellement affaiblis, ils craignirent qu'un troisième n'attaquât bientôt les vaincus et les vainqueurs également épuisés. Ils firent donc une trève et convinrent qu'à un jour marqué des députés partiraient de chaque ville, et que l'endroit où ils se rencontreraient serait la limite commune des deux États. Carthage envoya deux frères nommés PHILÈNES, qui firent la plus grande diligence. Les Cyrénéens allèrent plus doucement. Ce retard fut-il dû à leur négligence ou au hasard? je ne pourrais le dire ; mais il arrive souvent dans ces parages que les voyageurs sont arrêtés par la tempête comme en pleine mer. Lorsque, dans ces plaines uniformes et dépouillées de végétaux, *le vent souffle avec violence*, les tourbillons de sable qu'il soulève remplissent la bouche et les yeux des voyageurs et, les empêchant ainsi de voir devant eux, arrêtent leur marche. Les Cyrénéens se voyant fort devancés et craignant à leur retour d'être punis du tort fait à leur ville, accusent les Carthaginois d'être partis de chez eux avant le temps prescrit, et soutiennent que la convention est nulle,

résolus à tout plutôt que de s'en retourner vaincus. Les Carthaginois consentent à de nouvelles conditions, pourvu qu'elles soient égales. Alors les Grecs (1) laissent aux Carthaginois le choix d'être enterrés vifs à l'endroit dont ils voulaient faire la limite de leur ville, ou de les laisser, aux mêmes conditions, s'avancer jusqu'où ils voudraient. Les Philènes acceptèrent la proposition, et sacrifièrent à leur patrie leurs personnes et leur vie : ils furent enterrés vifs. Les Carthaginois élevèrent dans ce lieu des autels aux frères Philènes, et d'autres honneurs furent institués pour eux à Carthage. »

Extension de Carthage. — Guerre civile. — Malchus.

Les Carthaginois s'étendirent sur les côtes et sur les mers, qu'ils dominaient par leurs flottes, et d'où ils tiraient leurs richesses et la source de leur puissance. On croit que vers 543 avant notre ère la marine de Carthage eut de rudes démêlés avec les *Phocéens-Marseillais*, et qu'à la suite de succès éclatants elle s'empara de l'île de *Cyrne*, que nous nommons la *Corse*, où les Phocéens avaient créé des établissements avant même que de fonder la ville de Marseille. Ces faits se passaient au temps des premiers rois de Perse, Cyrus et Cambyse.

En 536, et par conséquent bien avant le règne de Gélon, les Carthaginois firent des invasions en *Sicile ;* ils y formèrent des établissements; et une par-

(1) La ville de Cyrène avait été fondée par une colonie de Grecs partis de Lacédémone sous la conduite de Battus, ou Battos, en 651 avant Jésus-Christ.

tie de cette île devint leur propriété. Le général carthaginois, que les uns appellent MALCHUS et que Justin nomme Malée, vainqueur en Sicile, passa en *Sardaigne* avec ses troupes vers 530. Mais, moins heureux dans cette île qu'il ne l'avait été en Sicile, il y éprouva une cruelle défaite. Sa patrie l'en rendit responsable, et le bannit avec le reste de ses soldats. Les bannis, ayant vainement tenté de traiter avec leurs concitoyens et de se faire pardonner leur malheur, s'embarquent, marchent contre Carthage, et posent leur camp autour de ses murs. Laissons parler Justin :

« Ils coupent les communications, bloquent la ville et la réduisent aux dernières extrémités. Cependant CARTALON, fils du général exilé, revenait de Tyr, où les Carthaginois l'avaient envoyé pour offrir à Hercule le dixième du butin que Malée avait fait en Sicile. Passant près du camp de son père, et celui-ci l'ayant fait appeler, il répond « Qu'avant « les devoirs privés de fils, il doit remplir les de- « voirs publics de la religion. » Quoique indigné de cette réponse, le père n'osa cependant violer dans son fils le caractère sacré dont il était revêtu. Mais, quelques jours après, Cartalon ayant obtenu un sauf-conduit du peuple, vint trouver son père, et parut aux regards de l'armée couvert de pourpre et de la couronne sacerdotale. Malée le prit alors à l'écart et lui dit : « As-tu bien osé, scélérat, paraî- « tre brillant d'or et de pourpre à la face de tant « de citoyens malheureux, et entrer comme un « triomphateur et le visage serein dans un camp

« rempli de tristesse et de larmes? Ne pouvais-tu « étaler ailleurs ta vanité, et lui choisir un autre « théâtre que le lieu où ton malheureux père est « en proie aux chagrins et aux maux de l'exil? « Et quand naguère je te fis appeler, ne méprisas-« tu pas insolemment, je ne dis pas ton père, mais « le chef de tes concitoyens? Cette pourpre, ces « couronnes dont tu te pares, sont-elles autre chose « que les signes de mes victoires? Puisque tu ne « vois plus dans ton père qu'un exilé, je veux avant « tout n'être plus que général, et faire de toi un « exemple qui empêche désormais les fils d'insulter « aux infortunes de leurs pères. » Cela dit, il le fit attacher aussitôt, avec tous ses insignes, à une *croix* très élevée et en vue de la ville. Peu de jours après, il prend Carthage, assemble le peuple, se plaint de l'injure qu'on lui a faite en l'exilant, se justifie sur la nécessité qui l'a forcé de recourir aux armes, et déclare que, « satisfait de sa victoire et du « châtiment qu'il a infligé à ceux qui ont attiré ces « malheurs sur la patrie, il pardonne à tous les « autres l'injustice de sa proscription. » Il fit mettre à mort dix sénateurs, et *rendit ses lois à la ville.* Bientôt, accusé lui-même d'aspirer à la royauté, il fut puni de son double parricide contre son fils et contre la patrie. »

Ce général Malée, ou Malchus, pouvait avoir subi un injuste exil; mais marcher aussi promptement contre sa patrie, faire mettre à mort son fils qui avait voulu s'acquitter de la mission dont le peuple l'avait chargé avant de se rendre dans le camp des

bannis ; se faire renverser ensuite comme aspirant à la royauté, sont choses graves, qui l'accusent d'ambition, d'orgueil et de barbarie : c'était bien là un rude Africain !...

Justin nous dit que Malée *rendit ses lois à la ville ;* mais quelles étaient ces lois primitives de la ville de Carthage ? Que nous serions heureux de les posséder et de pouvoir les soumettre à nos lecteurs.

Magon. — Traités d'alliance faits avec Rome.

« Magon, général après lui, accrût par ses talents la puissance de Carthage ; il en recula les frontières, et étendit au loin la réputation de ses armes. » (Justin.)

Il y a lieu de croire que ce fut sous Magon, un an après la chute de Tarquin, pendant le consulat de Brutus, 29 ans avant l'invasion de Xercès en Grèce, 509 ans avant notre ère, que Carthage conclut avec Rome, encore excessivement faible bien qu'elle eût 245 ans d'existence, un traité peu connu que Polybe (1) nous a conservé. Cet historien dit :

« Le voici tel qu'il m'a été possible de l'expliquer, car la langue latine de ce temps-là est si dif-

(1) Polybe, fils de Lycortas, général de la ligue achéenne après Aratus, fut fait prisonnier par les Romains et conduit à Rome, où il se lia d'amitié avec les Scipion, principalement avec Publius Émilius, surnommé le Second Africain, qu'il accompagna dans son expédition contre Carthage. Polybe a écrit en grec *l'Histoire générale de la République romaine*, dont il nous reste encore une partie. C'est un travail savamment rédigé, que nous serions heureux de posséder intégralement. Polybe

férente de celle d'aujourd'hui, que les plus habiles ont bien de la peine à entendre certaines choses :

« Entre les ROMAINS et leurs alliés, et entre les CARTHAGINOIS et leurs alliés, il y aura alliance à ces conditions : que ni les Romains ni leurs alliés ne navigueront au-delà du *beau promontoire*, s'ils n'y sont poussés par la tempête, ou contraints par leurs ennemis ; qu'en cas qu'ils y aient été poussés par la force, il ne leur sera permis d'*y rien acheter ni d'y rien prendre*, sinon ce qui sera précisément nécessaire pour le radoubement de leurs vaisseaux, ou le culte des dieux, et qu'*ils en partiront au bout de cinq jours* ; que les marchands qui viendront à Carthage ne paieront aucun droit, à l'exception de ce qui se paie au crieur et au greffier ; que de tout ce qui sera vendu en présence de ces deux témoins, la foi politique en sera garant au vendeur ; qu'il en sera ainsi pour tout ce qui se vendra en Afrique ou dans la Sardaigne ; que si quelques Romains abordent en Sicile, on leur fera bonne justice en tout ; que les Carthaginois s'abstiendront de faire aucun ravage chez les Antiates, les Ardéades, les Laurentins, les Circéens, les Terraciniens et chez quelque peuple des Latins que ce soit qui obéisse au peuple romain ; qu'ils ne feront aucun tort aux villes mêmes qui ne seront pas sous la domination romaine ; que s'ils en prennent quelqu'une, ils la rendront aux Romains dans leur entier ; qu'ils ne bâtiront aucune forteresse dans le pays des Latins ; que s'ils y entrent à main armée, ils n'y passeront pas la nuit. »

Par ce traité, il est défendu aux Romains de naviguer au delà du *beau promontoire*, qui est celui de Carthage, parce qu'on ne veut pas qu'ils se familiarisent avec de trop riches plages ; si la tem-

traite de la guerre en homme qui s'y connaît : Nous en ferons en temps et lieu des citations dignes de remarque. Polybe naquit à Mégalopolis, en Arcadie, en 206 avant Jésus-Christ. La traduction dont je me sers est celle de dom Thuillier, revue et corrigée dans la collection dite le *Panthéon littéraire*.

pête ou des ennemis les poussent sur les côtes de Libye, ils devront n'y rester que cinq jours; ils pourront vendre leurs marchandises en Afrique et en Sardaigne devant le crieur et le greffier, et il va sans dire qu'ils paieront un droit, un tribut quelconque à cet effet; mais ils ne pourront emporter aucune marchandise, parce que les navires de Carthage se chargent de ce soin; ce sont là les seuls navires marchands, les seuls navires commerçants. Quant aux Carthaginois, ils s'obligent, de leur côté, à ne point porter le ravage dans des villes désignées des côtes d'Italie, et chez tout peuple latin obéissant aux Romains. Ils ne bâtiront aucune forteresse dans le pays latin; et s'ils prennent dans ce pays quelque ville non dépendante de Rome, ils la lui livreront après l'avoir pillée, ainsi que la chose ressort plus clairement d'un traité postérieur, encore conservé par Polybe, où ces paroles sont écrites :

« Si les Carthaginois prennent dans le pays latin quelque ville qui ne soit pas de la domination romaine, ils garderont pour eux l'argent et les prisonniers, et remettront la ville aux Romains. »

On y remarque encore ceci :

« Dans la partie de la *Sicile* qui obéit aux Carthaginois et à Carthage, un Romain aura pour son commerce et ses actions la même liberté qu'un citoyen ; un Carthaginois aura le même droit à Rome. »

Ces traités sont l'œuvre d'une diplomatie qui se distingue par sa subtilité. Sous l'apparence de concessions mutuelles entre deux nations, ils font à l'une une part dont l'autre est loin d'avoir l'équiva-

lent. Les Carthaginois étaient déjà des marchands consommés; les Romains n'étaient encore que des hommes agrestes, qui s'entendaient peu aux roueries des négociations, dans lesquelles ils ne tardèrent pas à passer maîtres. Rome s'engageait à ne bâtir ni villes ni forteresses en Afrique et en Sardaigne; Carthage prenait un engagement semblable envers son alliée. Mais s'il était interdit aux Romains de trafiquer librement en Afrique et en Sardaigne, les Carthaginois se réservaient le droit de vendre et d'acheter sur tout le territoire de l'Italie; ils pouvaient même s'emparer des villes indépendantes, les piller, en enlever la population, pourvu qu'ils remissent ensuite toutes ces cités dévastées sous la puissance des Romains, qui ne possédaient encore qu'une partie du Latium. Les Romains n'avaient pas un droit égal sur le territoire africain, pas même sur celui de la Sardaigne : ils ne pouvaient ni trafiquer, ni piller, ni enlever des populations sous aucun prétexte. Les Carthaginois concédaient cependant aux Romains la liberté de commerce en Sicile, liberté qu'ils se réservaient pour eux-mêmes dans le sein de la ville de Rome. Ces marchands savaient donc stipuler en leur faveur? C'étaient bien les Anglais des anciens temps.

Les traités furent confirmés par des serments.

« Au premier, dit Polybe, les Carthaginois jurèrent par les dieux de leurs pères, et les Romains, une pierre en main, suivant un ancien usage, par Mars et Ényalius (Énée peut-être). Le jurement par une pierre se faisait ainsi : celui qui confirmait un

traité par un serment, après avoir juré sur la foi publique, prenait une pierre dans la main et prononçait ces paroles : « Si je jure vrai, qu'il m'ar-« rive du bien ; si je pense autrement que je ne « jure, que tous les autres jouissent tranquillement « de leur partie, de leurs lois, de leurs biens, de « leurs pénates, et de leurs tombeaux, et que moi « seul je sois brisé comme l'est maintenant cette « pierre. » Et en même temps il jetait la pierre. »

Polybe ajoute : « Ces traités subsistent encore et se conservent sur des tables d'airain au temple de Jupiter Capitolin, dans les archives des édiles. »

L'auteur se moque de certains historiens très prétentieux de son temps qui ne s'étaient pas donné la peine de connaître des pièces si importantes, les premières qui eussent lié les Romains aux Carthaginois.

Nous nous sommes fait un plaisir de reproduire un spécimen de ces vieux traités. Ils nous enseignent que les Romains, 509 ans avant notre ère, commençaient à posséder une marine, mais que les Carthaginois leur étaient infiniment supérieurs par le nombre et la force de leurs bâtiments, par l'étendue de leurs possessions, par leurs richesses, et qu'ils savaient faire un traité qui leur fût on ne peut plus favorable. Nous le répétons, ils étaient les Anglais des anciens temps.

Asdrubal et Amilcar, fils de Magon.

Nous pensons que ce fut sous Magon que Carthage fit son premier traité avec Rome. Magon, au

dire de Justin, « le premier de tous, avait organisé la discipline militaire, fondé l'empire, et cimenté, autant par sa politique que par sa valeur, la puissance de sa patrie. »

Il laissa en mourant deux fils, « ASDRUBAL et AMILCAR, qui marchèrent sur les traces de leur père, et firent vivre dans son sang sa gloire et son génie. » (Justin.)

Ces généraux eurent à porter la guerre en Sardaigne et à combattre les Africains qui réclamaient souvent, selon Justin, le tribut que les Carthaginois avaient cessé de leur payer depuis plusieurs années. Mais le tribut promis par Didon aux naturels du pays leur avait-il vraiment été payé depuis la fondation de Carthage jusque-là? C'est possible, mais la chose nous paraît extraordinaire. Justin nous dit que les Africains et les Sardes combattirent vaillamment, et que les Carthaginois ne purent terminer la guerre et se faire des alliés qu'en acquittant leur dette.

« ASDRUBAL, dit Justin, mourut en Sardaigne d'une blessure grave, après avoir remis le commandement à son frère AMILCAR (489 avant J.-C). Le deuil de ses concitoyens, le souvenir de onze dictatures et de quatre triomphes, firent de sa perte un événement mémorable. . Les ennemis reprirent courage... Les Siciliens invoquèrent l'appui de Léonidas, frère du roi de Sparte, et provoquèrent une lutte sanglante dont les résultats furent longtemps incertains... Il vint alors à Carthage des ambassadeurs de DARIUS, roi de Perse, qui appor-

taient un décret de ce prince, par lequel il défendait aux Carthaginois d'immoler des victimes humaines et de se nourrir de chiens Il leur ordonnait en outre d'enterrer leurs morts, au lieu de les brûler, et leur demandait en même temps un secours contre la Grèce, où il allait porter la guerre. Les Carthaginois, ayant sans cesse à se défendre contre leurs voisins, refusèrent le secours, mais se soumirent avec empressement aux autres injonctions, pour paraître ne point désobéir en tout à Darius. »

Si Darius n'obtint pas les secours demandés par lui aux Carthaginois, son fils Xerxès fut plus heureux de ce côté, s'il faut en croire Diodore ; car, pour faire diversion, ils envoyèrent en Sicile une nombreuse armée sous le commandement d'Amilcar. Ce général succomba à Himère en 480 avant Jésus-Christ sous les coups de Gélon ou de sa cavalerie. Nous avons donné ces détails en leur lieu.

Les fils d'Asdrubal et d'Amilcar.

Les deux fils de Magon étaient morts l'un en Sardaigne, l'autre en débarquant en Sicile ; ils laissèrent une puissante famille. Justin dit :

« Amilcar, tué dans la guerre de Sicile, laissa trois fils, IMILCON, HANNON et GISCON. Asdrubal avait le même nombre d'enfants, ANNIBAL, ASDRUBAL et SAPPHO. C'étaient eux qui dirigeaient alors les affaires de Carthage. Ils firent déclarer la guerre aux Maures, ils combattirent les Numides et forcèrent les Africains à renoncer au tribut que la ville

leur payait. Cette nombreuse famille de généraux faisant tout, disposant de tout, était dangereuse pour un État libre; on choisit donc *cent sénateurs* chargés de demander compte de leur conduite aux généraux, au retour de leurs campagnes, afin que ceux-ci, pendant leur commandement, fussent contenus par cette crainte salutaire, et ne perdissent pas de vue la loi et le jugement qui les attendaient. »

Malgré la défaite d'Amilcar, les Carthaginois possédèrent toujours quelques points sur les côtes de la Sicile; mais, comme ils avaient conclu un traité avec Gélon, il y eut une longue paix entre ces deux nations. Les enfants d'Amilcar et d'Asdrubal, à l'exception de Giscon, qui, après la mort de son père, fut exilé et périt dans l'exil, durent exercer leur courage sur d'autres plages, et sur les mers plus particulièrement. Cependant, après la guerre de Syracuse contre les Athéniens, en 410 avant notre ère, soixante-dix ans après la victoire de Gélon, les différends d'Égeste et de Sélinonte appelèrent en Sicile une formidable armée carthaginoise. ANNIBAL, fils de Giscon, la commandait. Nous avons dit comment, en 409 avant notre ère, il détruisit Sélinonte et Himère, et vengea la mort d'Amilcar, son grand-père; comment il retourna en Libye avec un immense butin, dont Carthage s'enrichit avec bonheur. Trois ans plus tard, Annibal reparut en Sicile avec une nouvelle armée; il y périt d'une maladie contagieuse sous les murs d'Agrigente dont il faisait le siége; cette maladie porta le ravage dans

son armée (406 av. J.-C.). IMILCON, de la famille d'Hannon et son parent, qui lui avait été adjoint comme lieutenant pour soulager sa vieillesse, le remplaça au commandement. Cet Imilcon se rendit maître d'Agrigente après l'avoir assiégée pendant dix-huit mois; les Carthaginois montrèrent de nouveau la rudesse de leur nature et la barbarie de leur religion. De là ils marchèrent en avant, s'emparèrent de Camarine, de Géla, et touchèrent à Syracuse. Mais la maladie sévissait toujours, et, après avoir traité avec Denys et s'être assurés de la possession des territoires et des places dont ils s'étaient emparés, ils retournèrent dans leur pays. Diodore dit:

« Les Carthaginois mirent à la voile pour retourner en Libye, ayant perdu plus de la moitié de leur armée par suite de maladies. Arrivés en Libye, ils continuèrent, ainsi que leurs alliés, à être décimés par la peste qui y faisait de non moins grands ravages (405 av. J.-C.). »

Nous ne parlerons pas ici avec détail des nombreuses expéditions des Carthaginois en Sicile; nous renvoyons nos lecteurs à la partie de cet ouvrage où nous avons traité de cette île.

Sous Denys le tyran, en 396 avant notre ère, Imilcon retourne en Sicile, Magon le seconde; après de nombreux succès dans le pays, il assiége Syracuse; mais la peste et les armes de Denys le mettent en déroute; ses troupes éprouvent d'affreux malheurs. Imilcon retourne en Libye avec la moindre partie de son armée; tous ses alliés avaient péri ou étaient restés prisonniers des Siciliens.

« Le général lui-même, dit Diodore, qui avait placé sa tente dans le temple de Jupiter, et qui avait profané le sanctuaire pour se procurer des richesses, se sauva ignominieusement à Carthage, accompagné d'un petit nombre de soldats, afin que, épargné par le fer, il mourût comme un sacrilége, et qu'il menât dans sa patrie une vie honteuse. Il arriva à un tel degré d'infortune que, couvert de haillons, il parcourait les temples de Carthage, se reprochant ses impiétés envers les dieux, et s'avouant puni de ses crimes par une divinité vengeresse. Enfin, se donnant lui-même la mort, il se laissa périr d'inanition, léguant à ses concitoyens la crainte des dieux. »

Révolution à Carthage.

Les malheurs des Carthaginois en Sicile firent naître des révolutions au sein de leur République.

« Le bruit de ces désastres s'étant répandu dans la Libye, dit Diodore, les alliés des Carthaginois, détestant depuis longtemps le joug pesant de leurs maîtres, sentirent leur haine se ranimer... Ils s'insurgèrent pour ressaisir leur indépendance... Non-seulement les hommes libres, mais encore les *esclaves* se hâtèrent d'accourir, et se réunirent en peu de temps au nombre de *deux cent mille* hommes. » Ils furent vainqueurs dans plusieurs combats, et refoulèrent les Carthaginois dans leur capitale. Cependant ceux-ci, possédant la mer, prirent des mesures bien combinées, et finirent par l'emporter. Diodore dit : « Les rebelles, mélange de

toutes les nations, manquant de chef capable, se battaient entre eux pour le commandement suprême, et, qui plus est, ils manquaient de vivres, tandis que les Carthaginois en faisaient venir de la Sardaigne : quelques-uns, *corrompus par l'argent des Carthaginois*, renoncèrent aux espérances de la liberté. Ainsi, d'un côté le manque de provisions, et de l'autre *la trahison*, portèrent l'armée des insurgés à se dissoudre, et à rentrer dans leurs foyers, délivrant ainsi les Carthaginois de la plus grande terreur (396 av. J.-C.). »

Après avoir triomphé des assauts intérieurs, les Carthaginois envoyèrent des forces en Sicile, sous les ordres de MAGON. Les avantages furent balancés. Toutefois Denys prit sur eux une supériorité marquée. Les successeurs de Magon poursuivirent pendant de nombreuses années la guerre avec des chances diverses.

En 346 avant notre ère, il y eut des troubles graves en Afrique. Justin dit : « HANNON, le premier citoyen de Carthage, et plus riche à lui seul que toute la République, employait ses richesses à l'asservir, et marchait à la royauté par l'anéantissement du sénat. Il fixa l'exécution de ce crime au jour des noces de sa fille. » Il avait la pensée d'empoisonner, dit-on, tous les sénateurs dans le festin auquel il les avait invités. Ce projet extraordinaire n'ayant pu réussir, « HANNON, ajoute Justin, *soulève les esclaves*, et fixe un nouveau jour pour massacrer le sénat; trahi une seconde fois, il s'empare du château fort à la tête de vingt mille esclaves ar-

més. Là, tandis qu'il sollicite les Africains et le roi des Maures à venir à son aide, il tombe entre les mains des Carthaginois, qui le déchirent à *coups de verges*, *lui crèvent les yeux*, *lui rompent les bras et les jambes*, comme pour le punir dans tous ses membres, et le font expirer à la vue du peuple. Son corps mutilé fut mis *en croix*, et, malgré leur innocence, *ses enfants et tous ses parents furent livrés au supplice*, afin qu'il ne restât personne de cette odieuse famille pour imiter Hannon ou pour le venger. »

L'Afrique envahie par Agathocle.

Nous avons dit ailleurs comment sous Timoléon les Carthaginois furent battus en Sicile et contraints de reculer; comment ensuite ils reprirent le dessus; comment, sous Agathocle, ils tinrent Syracuse bloquée; nous avons parlé de l'invasion d'Agathocle en Afrique, de ses succès et de ses revers sur cette terre; et cependant nous devons dire encore quelques mots de ce chef intrépide. Diodore a laissé apercevoir que la première victoire qu'Agathocle remporta sur les Libyens sous les murs de Carthage était l'effet surtout de la mésintelligence des deux généraux carthaginois. Il est bon de s'arrêter ici un moment. Ces deux chefs supérieurs, si peu d'accord entre eux, étaient Hannon et Bomilcar : ils étaient divisés par des haines de famille auxquelles s'ajoutait leur ambition personnelle. Lorsque Bomilcar vit Hannon écrasé par Agathocle, loin de se hâter de se porter au secours des dé-

bris de l'aile qu'il commandait, il battit en retraite, voulant se réserver pour exécuter, dès que le moment lui paraîtrait opportun, des projets criminels qu'il nourrissait dans son âme contre la liberté de sa patrie (310 av. J.-C.).

Agathocle avait correspondu avec Ophellas, roi de Cyrène. Ce chef africain avait été obligé de traverser à la tête de ses troupes des déserts infestés d'animaux dangereux (308 av. J.-C.). Diodore nous décrit dans les termes suivants les difficultés de la marche du chef et des soldats :

« Il eut beaucoup à souffrir du manque d'eau et de vivres, et faillit périr avec son armée. On trouve aux environs des Syrtes beaucoup de *serpents* d'espèces variées, dont la plupart sont venimeux. Les soldats qui en étaient mordus éprouvaient les plus graves accidents, d'autant plus qu'ils n'avaient ni médecins ni amis à leur service. Quelques-uns de ces serpents, ayant la couleur de leur peau peu différente de celle du sol, ne pouvaient être distingués par les soldats, qui les foulaient aux pieds et en recevaient des morsures mortelles. Enfin, après plus de deux mois de marche et de fatigues, Ophellas parvint à joindre Agathocle ; leurs camps se dressèrent à peu de distance l'un de l'autre. Les Carthaginois furent consternés en apprenant la jonction de ces deux armées. »

L'histoire dit qu'Agathocle, après avoir fait un bon accueil à Ophellas, l'attaqua traîtreusement afin de se rendre maître de son armée. Agathocle dit de son côté que le Cyrénéen n'était qu'un traître

dont il avait déjoué les projets pervers en le faisant succomber sous ses coups. De quel côté se trouve la vérité? On ne le sait.

Pendant qu'une lutte se livrait entre Agathocle et Ophellas, entre les Syracusains et les Cyrénéens, Bomilcar travaillait dans Carthage à usurper la toute-puissance; Diodore dit :

« Bomilcar, aspirant depuis longtemps à la tyrannie, cherchait une occasion favorable pour l'exécution de ses projets. Plusieurs fois cette occasion semblait s'offrir, mais toujours quelque événement de peu d'importance l'empêchait de la saisir; car les hommes qui veulent tenter des crimes ou de grandes entreprises sont superstitieux, et ils préfèrent les délais à l'action; c'est ce qui arriva ici. Bomilcar, profitant des circonstances qui s'étaient offertes, avait envoyé les citoyens les plus distingués combattre les Numides, afin qu'il n'y eût dans la ville aucun habitant considérable qui pût s'opposer à lui. Cependant, toujours retenu par la crainte, il n'osait point encore se déclarer ouvertement le tyran de sa patrie. Ce fut au moment qu'Agathocle attaquait Ophellas, que Bomilcar cherchait à s'emparer de l'autorité suprême.

« Bomilcar fit la revue de ses troupes à Néapolis, située à peu de distance de Carthage. Il congédia les soldats sur lesquels il ne pouvait compter, garda près de lui ceux qui étaient initiés dans ses projets, et, à la tête de cinq cents citoyens et de quatre mille mercenaires, il se proclama tyran de sa patrie. Divisant ensuite ses soldats en cinq corps, il

égorgea dans les rues tous les habitants qui s'opposaient à son passage. Un tumulte et une confusion effroyables s'élevèrent dans la ville : les Carthaginois crurent d'abord que la ville était livrée, et que l'ennemi y avait pénétré; mais, lorsqu'on eut appris la vérité, toute la jeunesse courut aux armes et marcha contre le tyran. Cependant Bomilcar, balayant tout le monde devant lui, se porta sur la place publique, atteignit beaucoup de citoyens non armés et les massacra. Les Carthaginois, occupant les maisons élevées qui entourent la place, lancent de là une grêle de traits sur les insurgés. Ainsi blessés de toutes parts, les insurgés se formèrent en colonnes serrées, et essayèrent, au milieu d'une grêle de projectiles, de se frayer un passage jusqu'à Néapolis. Les Carthaginois occupèrent cependant une hauteur, et, appelant toute la population aux armes, ils firent face aux rebelles. Enfin le sénat envoya en députation ses membres les plus modérés, et conclut un accommodement en accordant une amnistie à tous les rebelles, afin de ne pas exposer la ville à de plus grands dangers. Cependant, malgré la foi jurée, Bomilcar fut ignominieusement mis à mort. » Il expira sur une croix (308 av. J.-C.).

Agathocle, après avoir étendu ses conquêtes, les vit se rétrécir ; et, comme ses affaires l'appelaient en Sicile, il quitta l'Afrique après avoir donné le commandement en chef à son fils Archagathus. Mais bientôt après, instruit du mauvais état des choses, il retourna en Libye, où, pressé de com-

battre, il dut faire avancer son armée contre l'ennemi.

« Les Carthaginois, dit Diodore, avaient établi leur camp sur une hauteur presque inaccessible, et ne jugèrent pas prudent d'en venir aux mains avec des hommes réduits au désespoir. Ils restèrent donc dans leur camp, amplement munis de provisions, et espérant dompter l'ennemi par la faim et le temps. Mais Agathocle ne réussissant pas à les attirer dans la plaine, et pressé par les circonstances de tout risquer, conduisit son armée à l'attaque du camp des barbares. Ceux-ci sortirent donc de leur camp, favorisés par le nombre et la difficulté des lieux. Les troupes d'Agathocle soutinrent pendant quelque temps le choc des Carthaginois; mais enfin pressés de toutes parts, les mercenaires et les autres Grecs lâchèrent pied et se retirèrent dans le camp. Les Carthaginois, se mettant à leur poursuite, les serrèrent de près, ayant soin d'épargner les Libyens, afin de captiver leur bienveillance, mais ils firent un grand carnage des Grecs (ou Syracusains) et des mercenaires qu'ils reconnaissaient à leurs armes, et les poursuivirent jusque dans leur camp. Agathocle laissa environ trois mille hommes sur le champ de bataille (307 av. J.-C.) »

La nuit suivante il arriva un événement extraordinaire qu'il est bon de faire connaître; il y a ici une peinture de mœurs atroces et des vicissitudes étranges :

« Après la victoire, dit Diodore, les Carthaginois choisirent parmi leurs prisonniers les hommes les

plus beaux, et passèrent la nuit à les offrir aux dieux en sacrifice d'actions de grâces. Une grande flamme enveloppait les victimes, lorsque soudain, par un vent violent, le feu atteignit le tabernacle placé au pied de l'autel ; du tabernacle la flamme gagna la tente du général, puis successivement les tentes des autres chefs. Cet incendie remplit toute l'armée d'effroi : les uns cherchaient à éteindre le feu, les autres à emporter leurs armes et leurs biens les plus précieux; mais ils devinrent tous la proie des flammes. Comme les tentes étaient en roseaux et en paille, et que le vent devenait de plus en plus violent, tous les secours furent inutiles; aussi en peu de temps tout le camp fut en feu. Beaucoup de Carthaginois, abandonnés dans les passages étroits du camp, furent brûlés, et subirent ainsi sur place le même supplice que leur cruauté impie avait réservé aux prisonniers. Quant à ceux qui parvinrent, au milieu du tumulte, à s'échapper du camp, ils coururent un danger plus grand encore.

« Les Libyens qui, au nombre de cinq mille, servaient dans l'armée d'Agathocle, désertèrent dans la même nuit pour passer dans le camp des barbares. Ces Libyens ayant été aperçus par les sentinelles du camp carthaginois, l'alarme se répandit parmi les Carthaginois qui croyaient que toute l'armée des Grecs s'avançait contre eux. Chacun cherchait son salut dans la fuite : les soldats n'obéissaient plus à leurs chefs, et, quittant leurs rangs, tombaient, dans leur frayeur, les uns sur les autres; trompés par l'obscurité et aveuglés par

la terreur, ils se battaient contre leurs propres camarades, les prenant pour des ennemis. Il en résulta un grand carnage; les uns, victimes de l'erreur, restèrent sur la place; les autres, s'enfuyant sans armes et égarés par la peur, se jetèrent dans des précipices où ils périrent. Enfin, plus de cinq mille hommes perdirent ainsi la vie, le reste parvint à se sauver à Carthage. Les habitants de cette ville, trompés par la rumeur publique, crurent que leur armée venait d'être battue, et qu'elle était en grande partie détruite. Dans cette anxiété, ils ouvrirent les portes de la ville et reçurent les fuyards au milieu du tumulte et d'une consternation générale, car on s'imaginait que l'ennemi était à leurs trousses.

« Dans ce même moment, les troupes d'Agathocle furent victimes d'une erreur semblable : les déserteurs libyens voyant le camp carthaginois tout en flammes, et entendant le tumulte qui s'en élevait, n'osèrent s'avancer et revinrent sur leurs pas. Quelques Grecs qui les aperçurent, et qui s'imaginaient que l'armée des Carthaginois approchait, vinrent donner l'alarme au camp d'Agathocle. Le tyran ordonna de prendre les armes, et les soldats se précipitèrent dans le plus grand désordre hors du camp. La flamme qui s'élevait du camp ennemi, ainsi que le tumulte et les cris qui en partaient, ne permirent plus de douter que les barbares ne s'avançassent avec toutes leurs forces. Une frayeur universelle gagna le camp d'Agathocle, et les soldats prirent la fuite. Cependant les Libyens vinrent

se mêler aux troupes, et, la nuit prolongeant l'erreur, les soldats se battaient entre eux. Dans cette nuit désastreuse, et au milieu de cette terreur panique, plus de quatre mille hommes perdirent la vie. Enfin, la vérité étant connue, ceux qui avaient échappé au carnage rentrèrent dans le camp. Voilà comment les armées furent également maltraitées par un événement funeste, et justifièrent ainsi le proverbe que la guerre est un jeu de hasard. »

Au point du jour, les Carthaginois revinrent de leur frayeur, et Agathocle, maltraité dans le combat de la veille, ayant perdu beaucoup de monde pendant la nuit, quitta bientôt la Libye, laissant encore l'armée à ses fils, comme nous l'avons dit ailleurs. Mais la révolte éclata dans cette armée démoralisée ; elle égorgea les fils du roi et se donna d'autres chefs, qui conclurent la paix avec les Carthaginois aux conditions les plus honteuses (307 avant J.-C.). Nous avons reproduit le traité à la page 190 de ce volume.

Carthage n'était point sympathique au malheur, et des agitations intérieures la troublèrent fréquemment. Justin dit :

« Cette ville fut aussi célèbre par ses victoires au dehors que par ses discordes civiles et ses agitations intestines. Affligée, entre autres calamités, de la peste, elle ensanglanta ses autels et chercha la guérison de ses maux dans le crime. *Elle immola des hommes comme de simples victimes, et sacrifia jusqu'à des enfants* dont l'âge tendre sollicite la pitié d'un ennemi même, et crut apaiser les dieux par

le sang de ceux pour lesquels on a coutume le plus souvent de les implorer. »

Les Carthaginois rencontrent les Romains.

Tant qu'Agathocle vécut, les Carthaginois trouvèrent en lui, en Sicile, un dangereux rival. Quelque temps après sa mort, les Syracusains, se sentant faiblir, appelèrent à leur secours Pyrrhus, roi d'Épire, gendre d'Agathocle. Les Carthaginois reculèrent devant lui (276 av. J.-C.). Après le départ de Pyrrhus, Carthage triomphait de nouveau; ses soldats s'étendaient toujours plus sur la Sicile, malgré la résistance d'Hiéron, roi de Syracuse. Mais bientôt ils rencontrèrent en face d'eux d'autres rivaux, les Romains... Alors la lutte devint plus grande et plus terrible que jamais (264 av. J.-C.).

Religion, gouvernement de Carthage.

Arrêtons-nous. Nous avons donné la tradition reçue sur la fondation de Carthage; nous avons retracé quelques expéditions militaires, rappelé des troubles intérieurs où les mœurs se trouvent peintes; et ce que nous avons omis avec intention de placer ici d'essentiel, on l'a déjà lu dans la partie où nous traitons de la Sicile. Cependant, nous n'avons pas donné une suite non interrompue des personnages qui ont gouverné Carthage : c'est que nous ne le pouvions pas, l'histoire de ce peuple ne se trouvant nulle part entière et suivie. De plus, nous nous sommes plus d'une fois abstenu de nommer les chefs qui l'ont successivement gouvernée, et

cela parce que des noms tels que ceux-ci : Asdrubal, Amilcar, Imilcon, Annibal, Hannon, se présentent trop souvent sans aucune autre désignation, et que nous ne voulions pas fatiguer et embrouiller nos lecteurs en les répétant sans cesse.

La RELIGION des Carthaginois était celle des Philistins ; ils adoraient Moloch ; comme ceux dont ils tiraient leur origine, ils lui sacrifiaient des créatures humaines.

Leur GOUVERNEMENT, d'abord despotique, devint bientôt démocratique, et ensuite oligarchique. Leurs premiers magistrats, bien qu'appelés rois, n'avaient pas une autorité plus grande que les consuls romains. Aristote compare le gouvernement de Carthage à ceux de Sparte et de Crète, avec lesquels il lui trouve des points importants de ressemblance. Aristote ne fut nullement instruit des révolutions intérieures du pays ; mais cela importe peu à notre objet : laissons-le parler sur les lois :

« La CONSTITUTION carthaginoise présente un grand caractère de sagesse. Elle a des institutions plus complètes qu'on ne trouve pas ailleurs, et se rapproche, sous plusieurs rapports, de celle de Lacédémone. Ces trois constitutions, de Crète, de Sparte, de Carthage, ont de nombreux points de contact, et se distinguent essentiellement des autres gouvernements ; *celle de Carthage est surtout excellente*. Quoique le peuple y ait part au gouvernement, jamais sédition n'a troublé l'Etat, jamais tyran n'a menacé la liberté. Parcourons ses points d'affinité avec la constitution de Lacédémone. Carthage a ses *banquets* d'hétéries qui rappellent les phidities de Sparte. *L'une a ses éphores ; l'autre a ses cent-quatre, dont l'institution est bien plus sage. Les éphores de Lacédémone sont pris parmi le peuple, tandis que les cent-quatre de Carthage sont choisis dans les classes les plus distinguées*. Toutes deux ont leur sénat et

leurs rois ; mais l'institution de Carthage est préférable ; la royauté n'y est ni la prérogative d'une famille, ni le droit de tous. L'âge n'y indique pas le roi dans la ligne du sang, mais les suffrages le désignent *dans une classe illustre. Il est sage en effet de ne pas investir des hommes obscurs d'une très grande puissance.*

« Le sénat et les rois peuvent tout décider sans l'intervention du peuple. »

Mais s'ils ne peuvent s'entendre, le peuple décide alors et ordonne. Aristote poursuit ainsi :

« Les pentarques exercent les pouvoirs les plus étendus. Ils choisisssent leurs collègues ; ils nomment aussi les cent-quatre, magistrature fort importante : leur autorité est de plus longue durée que celle des autres magistrats, attendu qu'ils étaient en fonction avant d'arriver à ce poste éminent, et qu'ils s'y trouvent encore au sortir de leur exercice. *Cette constitution est tout dans l'esprit de l'oligarchie.*

« D'un autre côté, nul magistrat n'est élu par le sort, et *les fonctions publiques ne sont pas rétribuées.* Les magistrats jugent toute espèce de procès, et il n'y a point, comme à Lacédémone, d'attributions particulières. *Ces lois sont dans les principes de l'aristocratie. Cependant la puissance de l'opinion fait pencher insensiblement l'aristocratie vers l'oligarchie* ; on croit devoir consulter, non seulement le mérite, *mais encore la fortune*, dans le choix des magistrats. On y est persuadé qu'*un indigent ne peut en même temps laisser son travail et remplir une magistrature avec intégrité.* On tient compte de la fortune dans les élections : voilà de l'oligarchie. On consulte aussi la vertu : c'est le principe de l'aristocratie. Cette double combinaison influe sur la nomination des pouvoirs suprêmes, des rois et des généraux.

« Exiger que le magistrat soit assez riche pour être dispensé de travailler, c'est un bien dangereux principe ; c'est mettre l'or en balance avec le commandement des armées, la royauté et les fonctions les plus importantes de l'Etat. *Quel est le résultat d'une pareille loi? D'inspirer à tous plus d'estime pour l'argent que pour la vertu, et de faire d'une nation entière un peuple d'avides spéculateurs ; car*

l'opinion d'un peuple suit l'impulsion des grands. Il n'y a pas d'aristocratie solide là où le premier bien n'est pas la vertu. Ceux qui ont acquis le pouvoir par leur argent cherchent naturellement par tous les moyens à rentrer dans leurs frais ; *il est absurde de croire que l'homme pauvre, mais vertueux, cherche à s'enrichir par des voies illicites, et que l'homme corrompu n'essaiera pas toujours de retrouver ce qu'il aura dépensé.*

« Le gouvernement des Carthaginois est donc une véritable oligarchie ; mais ils le maintiennent habilement par l'appât des richesses. Ils ont d'opulents établissements, où ils ont soin de placer un grand nombre de citoyens de la classe du peuple ; c'est ainsi qu'ils remédient au vice de leur gouvernement et qu'ils assurent chez eux la tranquillité. Mais cette paix est un bienfait de la fortune ; elle devrait être le résultat de la sagesse du législateur. Si jamais il leur arrivait quelque grand revers, si leurs sujets se refusaient à l'obéissance, les Carthaginois ne trouveraient aucun remède dans leur constitution pour rétablir la tranquillité (1). »

Ainsi, à Carthage, il y avait les *cent-quatre*, choisis au sein des plus riches familles, qui composaient le sénat, et auxquels était remis le droit de juger. De plus, il y avait des *rois*, qu'on appelait *pentarques*, parce qu'ils étaient au nombre de *cinq*, qu'on appelait aussi *suffetes*, ce qui voulait dire juges. Les premiers qui entrèrent dans le conseil, des *cent* selon les uns, des *cent-quatre* selon d'autres, furent élus par leurs concitoyens, et ils nommèrent eux-mêmes leurs cinq premiers rois ou suffetes. Mais à la suite de cette élection primitive, le peuple fut mis de côté : les rois choisirent leurs successeurs parmi les sénateurs, et leur choix tomba de préfé-

(1) Aristote a écrit les paroles que nous venons de reproduire au plus beau temps de la puissance de Carthage ; il prévoyait juste.

rence sur les plus riches d'entre eux. Leur privilége ne se borna pas là : ils eurent encore le droit de créer de nouveaux conseillers quand il fallait remplir les vides qui s'étaient faits dans le sénat et le compléter. Les *cent-quatre* étaient le grand conseil, la puissance législative et conservatrice; les suffetes étaient la puissance exécutive. Ceux-ci nommaient à tous les emplois, et les sénateurs les plus riches obtenaient généralement leur préférence. Les hommes sans fortune, mais intelligents et braves qui pouvaient, dans l'enceinte de la ville, inquiéter le pouvoir, on les plaçait dans les établissements que la république possédait sur toutes les côtes et dans les îles de la Méditerranée. Quand ils s'étaient enrichis, ils avaient droit de participer aux fonctions de l'État, mais pas avant. La république ne rétribuait pas les fonctions, afin qu'elles ne fussent occupées que par les riches et que les riches fussent toujours les maîtres dans le pays : rien de productif pour les fonctionnaires et de ruineux pour le public comme la non rétribution des fonctions; ceux qui ne sont pas payés d'une manière ne manquent pas de se payer d'une autre ; il n'en faut donner pour preuve que l'accroissement rapide et trop souvent scandaleux de leur fortune. Le gouvernement était oligarchique. Néanmoins, le peuple, dans certains cas, avait le droit de délibérer et d'ordonner : c'était quand les pouvoirs constitués ne pouvaient plus s'entendre. Ces cas étaient fréquents, et cependant les convocations populaires furent toujours rares, parce que les gouvernants

n'aiment pas de consulter leur souverain, quand ce souverain est un être collectif qui s'appelle le peuple. Toutefois, quelques assemblées de la masse de la nation eurent lieu, et leur énergie ne put que retremper les chefs de l'Etat et pousser la république vers son entier développement.

Carthage avait deux factions de riches, de privilégiés : l'une aurait voulu enlever tout droit au peuple, et ne visait qu'à l'accumulation de la richesse par le commerce; l'autre s'appuyait sur la multitude, et voulait qu'on agrandît par la force des armes, et sans doute aussi par l'agriculture, l'industrie et le négoce, la puissance nationale. Annibal-le-Grand était de cette dernière faction.

Nous avons déjà parlé de plusieurs chefs carthaginois avec lesquels nous n'avons pas eu le temps de nous familiariser; mais quand il s'agira d'Amilcar-Barcas, de ses fils Magon, Asdrubal et le grand Annibal, il en sera autrement : il y aura plus de précision, de certitude dans nos récits, nous nous intéresserons à leur personnalité, et nous ferons vraiment connaissance avec eux. Mais la partie de notre travail qui traite spécialement des Carthaginois est terminée ici; ce n'est qu'en traitant des Romains que nous retrouverons ce peuple et que nous aurons à parler des plus remarquables de ses hommes illustres. Arrivons à Rome maintenant.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

Sicile et grande Grèce.

	Pages
PREMIERS TEMPS. Peuples divers.	5
Fondations de villes; leurs fondateurs.	6
ZALEUCUS. Principes de ses lois.	11
CHARONDAS. Ses lois.	14
PYTHAGORE, fils d'un graveur de cachets. Ses principes.	18
GÉLON, TYRAN DE SYRACUSE.	28
Les Carthaginois envahissent la sicile.	31
Les prisonniers carthaginois TAILLENT LES PIERRES. Trav.	35
HIÉRON.	38
THRASYBULE. RÉVOLUTION.	41
GOUVERNEMENTS DÉMOCRATIQUES. Fêtes publiques.	43
Pétalisme. C'est l'*ostracisme* des Athéniens.	44
GUERRE DE SYRACUSE ET D'ATHÈNES.	46
Paroles d'HERMOCRATE.	50
Bataille décisive	60
Défaite; fuite des Athéniens.	64
LES ATHÉNIENS PRISONNIERS DE GUERRE.	73
Paroles généreuses de Nicolaüs le Syracusain.	74
Paroles haineuses de Gylippe le Spartiate.	
Nicias, Démosthène et d'autres chefs mis à mort.	78
Les LATOMIES. Souffrances des prisonniers.	*id.*
Les prisonniers récitent les vers d'Euripide.	80
INVASION DES CARTHAGINOIS.	81
DIOCLÈS. *Code des lois.*	*id.*
SIÉGE DE SÉLINONTE.	83
Barbarie des Carthaginois	87
SIÉGE ET PRISE D'HIMÈRE.	89
HERMOCRATE. Son ambition cause sa perte..	90
SIÉGE D'AGRIGENTE	92
Les Carthaginois sacrifient des enfants à Saturne.	*id.*
Les généraux siciliens se montrent faibles.	93
Désolation des vaincus. Barbarie des Carthaginois	94
DENYS, fils d'un greffier, accuse les généraux.	95
Denys revêtu par le peuple du pouvoir dictatorial.	98

Pages
Tentative contre sa personne. 99
Denys fait la guerre aux Carthaginois. 100
Tentative contre sa personne. Sa femme violée. . . . 102
Traité de paix. Constructions de murs, etc. 105
Ouvriers de *condition libre*. 109
Affabilité de Denys. *Salaire*. 111
Élévation du *salaire*. . . . . *id.*
Denys loué ici par Diodore. 114
Denys déclare la guerre aux Carthaginois. 115
Discours de Théodore contre Denys. 119
Denys temporise. Épidémie dans le camp carthaginois. 121
Denys détruit l'armée carthaginoise. 123
Autres guerres de Denys. Contradiction de Diodore. . 126
Appréciations sur Denys. 130
DENYS-LE-JEUNE. DION. HÉRACLIDE. 140
L'*aristocratie* et la *démocratie* se brouillent. 146
Dion chassé par le peuple, puis rappelé. 147
Les *marins* et les *artisans* en faveur d'Héraclide. . . 148
Despotisme de Dion. . . . . *id.*
Il fait *assassiner* Héraclide. 153
Il est assassiné par Callipe. Réflexions. 155
Hipparinus chasse Callipe. Retour de Denys. Hicétas. 158
DENYS-LE-JEUNE. TIMOLÉON. . . . . *id.*
Timoléon délivre Syracuse. Envoie Denys à Corinthe. . 161
Bonheur de la Sicile pendant le règne de la démocratie. 163
AGATHOCLE. Il était potier de terre. 166
Tentative d'assassinat contre sa personne. 169
Agathocle élevé à la plus haute magistrature. 171
Révolution dans Syracuse. 172
Réflexions à ce sujet. 175
Guerres avec Carthage et les bannis. 177
Agathocle passe en Afrique. Il incendie sa flotte. . . 179
Descriptions des champs cultivés de l'Afrique. . . . 180
Révolte de l'armée contre Agathocle. 185
Ophellas Sa mort 186
Seconde révolte contre Agathocle. Réflexions. . . . 190
Troubles intérieurs. Défaite, succès d'Agathocle. . . 193

Pages
Vie intime d'Agathocle. Sa mort. 195
Réflexions sur Agathocle. Il a été calomnié. Preuves. 197
GUERRE CIVILE. TYRANS DIVERS. 203
Hicétas. Phintias. Tyndarion. Tynion, etc. . . . . *id.*
HIÉRON II. 204
HIÉRONIME. 206
Les Romains s'emparent de Syracuse. 207
RÉSUMÉ ET RÉFLEXIONS. 208

Carthage.

AFRIQUE OU LIBYE. 215
DIDON. — Note sur Justin. 216
Didon arrive sur les côtes d'Afrique et fonde Carthage. 218
RÉPUBLIQUE. GUERRE AVEC CYRÈNE. 220
Note sur SALLUSTE . . . . . *id.*
EXTENSION DE CARTHAGE. GUERRE CIVILE. . . 222
Révolte et barbarie de Malchus, ou Malée. 223
MAGON.—TRAITÉS D'ALLIANCE FAITS AVEC ROME. 225
Note sur Polybe. . . . . *id.*
ASDRUBAL ET AMILCAR, FILS DE MAGON. . . . 229
Guerre de Sicile. Mort d'Amilcar. 231
LES FILS D'ASDRUBAL ET D'AMILCAR. . . . . *id.*
RÉVOLUTION A CARTHAGE. 234
L'AFRIQUE ENVAHIE PAR AGATHOCLE. 236
Ophellas. Sa marche dans le désert. Sa mort. 237
Guerre civile à Carthage. 238
Défaite d'Agathocle. Panique dans les deux armées. . 240
LES CARTHAGINOIS RENCONTRENT LES ROMAINS. 244
RELIGION, GOUVERNEMENT DE CARTHAGE. . . . *id.*
Citation d'Aristote sur la constitution carthaginoise. . 245
La république de Carthage était oligarchique. . . . 247
La suite de son histoire se confondra avec celle de Rome. 249

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.

AVIS.

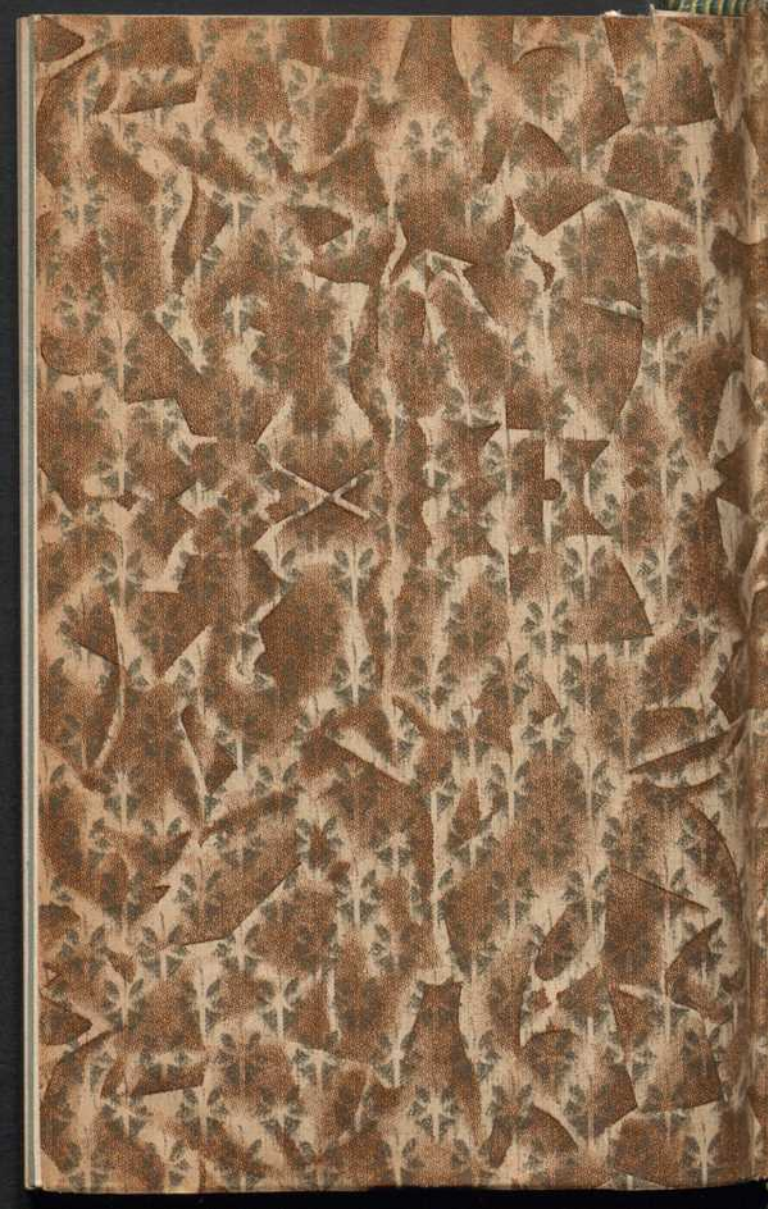
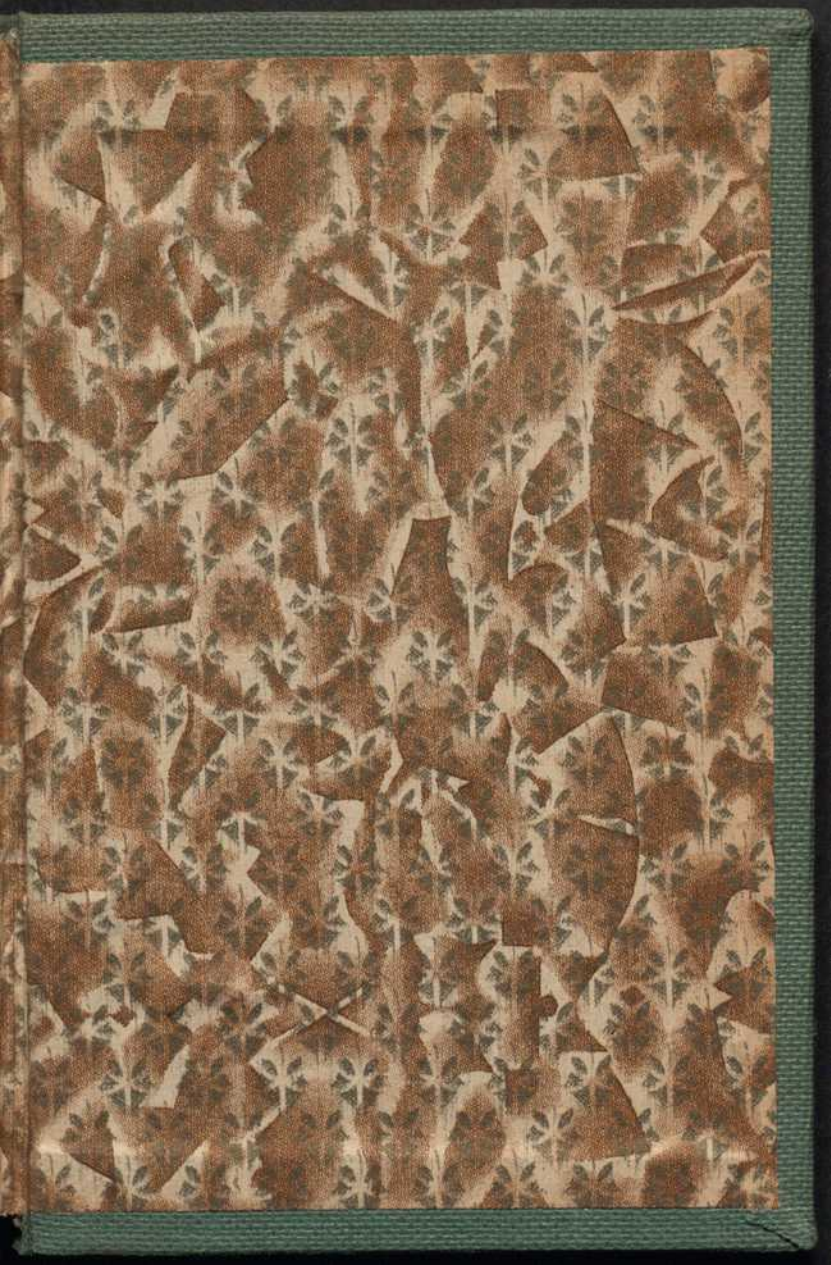
Les PEUPLES ANCIENS formeront 12 volumes, à 1 fr. 25 cent. chacun, dont voici l'ordre et la composition :

Conception et plan de l'ouvrage, introduction, Hébreux, Assyriens.	1 volume.
Éthiopiens, Égyptiens, suite des Hébreux, Grecs,	1
Chinois, Indiens, Perses, Perses et Grecs. .	1
Grecs.	3
Siciliens, Grecs d'Italie, Carthaginois. . . .	1
Romains, Considérations générales. . . .	5

7 volumes ont paru. Le 8e paraîtra le 15 août prochain. Les autres suivront successivement et de mois en mois. On peut souscrire pour un volume, pour plusieurs ou pour tout l'ouvrage. Envoyer 35 centimes en plus par volume pour recevoir *franco* par la poste.

DU MÊME AUTEUR:

Le livre du Compagnonnage, 2 volumes in-32.	2 fr.	50 c.
Histoire d'une scission dans le Compagnonnage, 1 vol.	1	
Biographie de l'auteur du livre du Compagnonnage, 1 vol.	1	»
Discours sur la fixation des heures de travail.	»	5
Statistique du salaire des ouvriers et ouvrières.	»	
Dialogue sur maître Adam le menuisier. .	»	30

Frais d'affranchissement à la poste : ce volume, 35 centimes: le *Livre du Compagnonnage*, 50 cent.; la *Scission*, 20 cent.; la *Biographie*, 20 cent ; le *Discours*, 3 cent. On expédie par la diligence quand il y a beaucoup de volumes à envoyer, et c'est moins cher.

PARIS. — Imprimerie LACOUR et Cie, rue Soufflot, 16.